

DANIEL DUNGLAS HOME

**RÉVÉLATIONS
SUR MA VIE
SURNATURELLE**

CHAPITRE I

Mon enfance – Je deviens un médium

Je naquis à Édimbourg dans le mois de mars 1833. A l'âge d'un an, je fus adopté par ma tante, et, quand j'eus atteint ma neuvième année, je l'accompagnai, avec mon oncle, en Amérique. J'étais, comme enfant, d'une santé délicate et d'un tempérament excessivement nerveux, à un tel point qu'on ne croyait pas que je pusse être élevé. Il m'est impossible de me rappeler exactement l'époque où je fus, pour la première fois, sujet aux curieux phénomènes qui depuis si longtemps se sont manifestés en moi ; mais il m'a été dit par ma tante et d'autres personnes qu'étant enfant, mon berceau était fréquemment balancé, comme si quelque esprit tutélaire eût veillé sur mon sommeil. Ma tante m'a également rapporté qu'à peine âgé de quatre ans, j'eus une vision relative aux circonstances qui accompagnèrent la mort d'une petite cousine. J'habitais alors Portobello, près d'Édimbourg, et elle Linlithgow : les détails que je donnai furent parfaitement exacts, quoique les personnes dont j'avais mentionné la présence auprès d'elle fussent généralement crues ailleurs, et que le père, dans ma vision, signalé en mer, fût cru par tout le monde auprès d'elle.

Ce fut à l'âge de treize ans qu'eut lieu la première vision dont j'aie une souvenance distincte. Ma santé délicate me défendait alors les jeux auxquels se livraient mes pareils ; quelques mois avant la vision que je vais raconter, je m'étais lié avec un garçon plus âgé que moi de deux ou trois ans, et dont la nature ressemblait assez à la mienne. Nous avions l'habitude de lire la Bible ensemble, et un jour, au mois d'avril, comme nous venions d'achever notre lecture, qui avait eu lieu dans les bois, tout entiers l'un et l'autre à la contemplation muette des splendeurs d'une végétation naissante, mon ami se tourne vers moi et me dit :

« Oh ! J'ai lu une histoire si étrange ! »

Et là-dessus, il me rapporte un conte d'esprit relatif à la famille du lord... et dont j'ai depuis vérifié l'authenticité. Un portrait de la dame à qui le fait arriva, existe encore dans la famille et on la nomme *la dame au ruban noir*. Le présent lord..., qui est de la même famille, m'a dit aussi être né dans la chambre où l'esprit apparut. Mon ami Edwin me demanda si je croyais à l'authenticité du récit ; je lui répondis que je n'en savais rien, mais que j'avais entendu parler de choses aussi étranges. Nous convînmes alors, que celui des deux qui le premier quitterait la terre se présenterait le troisième jour à l'autre, si toutefois Dieu le permettait. Nous lûmes un autre chapitre de la Bible et nous priâmes pour l'accomplissement de notre double vœu. Un mois après environ, j'allai, avec ma famille, résider à Troy, dans l'État de New-York, situé à près de trois cents milles de Norwich, où Edwin habitait. Un soir, vers la fin de juin, j'étais allé passer la soirée avec quelques amis, et rien n'arriva durant cette soirée qui pût exalter mon imagination ou exciter mon esprit ; au contraire je fus toujours dans un état fort calme. La famille s'était retirée dans ses appartements respectifs, et moi-même avais gagné ma chambre, si pleinement éclairée par la lune que la bougie était devenue inutile. Mes prières dites, j'étais assis sur le lit et me préparais à ramener le drap sur moi, lorsqu'une obscurité soudaine sembla envahir la chambre. Cela me surprit, car je n'avais pas vu un seul nuage dans le ciel. En regardant en haut, je vis la lune, toujours brillante, mais de l'autre côté de l'obscurité, dont la densité redoubla jusqu'à laisser voir à travers elle une sorte de lumière dont je ne puis décrire le caractère, mais qui ressemblait à celles que moi et tant d'autres ont vues depuis dans des chambres illuminées par la présence d'un Esprit. Cette lumière augmenta graduellement et mon attention fut attirée au pied du lit, où se tenait mon ami Edwin. Il m'apparut dans une sorte de nuage lumineux qui éclairait sa figure, plus nettement dessinée que si la vie l'eût

animée. Ses traits étaient les mêmes, à part un certain rayonnement, et la seule différence que j'eus à constater fut dans la chevelure qui était longue et roulait sur ses épaules en ondoyantes boucles. Il me regarda avec un sourire d'ineffable douceur, puis, levant lentement son bras droit vers les cieux, il fit trois cercles dans l'air, après quoi la main, le bras, puis le corps lentement s'évanouirent. Alors la clarté revint dans la chambre : je restai muet, et dans l'impossibilité de faire aucun mouvement, quoique j'eusse conservé toutes mes facultés. Aussitôt que j'eus recouvré le mouvement, je sonnai, et la famille, croyant que j'étais malade s'empressa autour de moi ; je m'écriai :

« J'ai vu Edwin, il est mort il y a trois jours aujourd'hui et à la présente heure. »

Le fait se vérifia trois jours plus tard à l'arrivée d'une lettre annonçant qu'après quelques heures de maladie, Edwin avait succombé à une dysenterie maligne.

Ma mère a été une *voyante* durant toute sa vie. Elle quitta le monde en 1850, à l'âge de quarante-deux ans. Elle était douée de ce qu'on appelle en Écosse la seconde vue, et, en maintes circonstances, elle vit des choses qu'on sut plus tard être arrivées telles qu'elle les avait décrites. Elle annonça également plusieurs événements qui se passèrent dans la famille, prédit la mort de quelques parents et finalement la sienne propre quatre mois auparavant.

J'avais alors dix-sept ans ; je demeurais à Norwich, Connecticut, et ma mère à Waterford, près de New-London, à douze milles de moi. Un jour, un violent pressentiment me dit qu'elle désirait me voir, et, en conséquence de cette idée, je fis toute la route à pied. Quand j'arrivai chez elle, un nouveau pressentiment me dit qu'elle avait quelque chose de particulier à me communiquer ce soir même. Lorsque nous fûmes seuls, je me tournai vers elle et lui demandai :

« Qu'avez-vous à me dire mère ? »

Elle jeta sur moi un regard de surprise profonde, puis un sourire illuminant sa figure, elle me dit :

« Eh bien, mon ami, c'était pour vous dire que dans quatre mois, à partir de ce jour, je vous quitterai. »

A la façon incrédule dont je lui demandai comment elle savait cela, elle répondit :

« Votre petite sœur Mary m'est apparue dans une vision, tenant quatre lis dans sa main ; après les avoir laissé glisser entre ses doigts l'un après l'autre, elle me dit, quand le dernier eût quitté sa main : « Et alors vous viendrez à moi. »

Je lui demandai si les quatre lis signifiaient des années, des mois, des semaines ou des jours, et elle me répondit :

« Mois. »

Ces paroles m'avaient profondément impressionné, lorsque ma mère ajouta :

« Et je serai seule à l'heure de ma mort, et nul parent ne sera là pour fermer mes yeux ! »

Cela me paraissait si improbable, pour ne pas dire impossible, d'autant plus que la famille était nombreuse et que nous avions bon nombre de parents, que je repartis :

« O mère ! Je suis enchanté que vous ayez ajouté cela, car je suis maintenant certain que c'est une fausse vision ! »

Elle secoua la tête. Mary était une petite sœur qui avait été ravie à ce monde, environ quatre ans auparavant, dans les plus pénibles circonstances : ma mère était sortie pour faire une promenade, et avait laissé l'enfant à la maison. En revenant, elle avait à traverser un petit ruisseau ; quand elle fut parvenue sur le pont, elle aperçut des vêtements flottant sur l'eau, et dès qu'elle eût couru de l'autre côté de la rive, elle retira le cadavre de son enfant.

Cependant la prophétie si évidemment improbable se vérifia complètement : par une étrange complication de circonstances, ma mère tomba malade chez des étrangers, et le télégramme qu'ils nous envoyèrent, le dernier jour du quatrième mois, nous parvint vers onze heures et demie du matin. Étant moi-même malade et alité chez ma tante, et ma position ne lui permettant pas de me quitter, le télégramme fut transmis à mon père. Le soir même, à la chute

du jour, pendant que j'étais seul dans ma chambre, j'entendis près du chevet de mon lit une voix inconnue qui me disait solennellement :

« *Dan, midi !* »

Je tournai la tête, et je vis entre la croisée et le chevet de mon lit une forme qui me parut être le buste de ma mère. Je vis ses lèvres s'entrouvrir, et entendis encore les mêmes mots :

« *Dan, midi !* »

Elle répéta une troisième fois ces paroles, et puis elle disparut. Mon agitation était extrême, je sonnai pour appeler ma tante. Quand elle fut près de moi :

« Tante, lui dis-je, ma *mère est morte aujourd'hui à midi*, je l'ai vue, et elle me l'a dit. »

« Absurdités que vous dites là, mon enfant, répondit-elle, vous êtes malade, et c'est l'effet de la situation fébrile de votre cerveau. »

C'était néanmoins trop vrai, car mon père, étant allé voir ma mère, apprit qu'elle était morte en effet à midi, et sans un parent auprès d'elle pour lui fermer les yeux. Ma mère me disait aussi que son grand-oncle Colin Urquhart, et son oncle M. Mackenzie, étaient également des *voyants*, et qu'ils étaient doués de la *seconde vue*.

Quelques mois après que ma mère nous eut quittés, j'entendis, un soir, en me couchant, trois forts coups à la tête de mon lit, pareils à ceux qu'on eût produits avec un marteau. Ma première idée fut que quelqu'un s'était caché dans ma chambre dans le but de m'effrayer. Le bruit venant à se renouveler, et cette fois de façon à résonner dans mon oreille, je crus immédiatement que ce devait être quelque chose de surnaturel. Après quelques minutes de silence, je les entendis de nouveau ; ce fut tout, quoique je ne dormisse pas de la nuit. Ma tante était membre de l'Église écossaise, et quelques deux ans auparavant, j'avais, à sa grande désapprobation, embrassé les doctrines *wesleyennes* ; mais son opposition devint si violente, que je dus rejoindre les *congrégationalistes*.

Un matin, en descendant pour déjeuner, elle remarqua la pâleur de ma figure et me reprocha d'avoir été agité par quelques-unes de nos réunions théologiques. J'allais m'asseoir à table, quand ce meuble fut assailli par une pluie de frappalements continus. Je m'arrêtai saisi de terreur devant de tels bruits émanant d'une cause invisible, lorsque je fus ramené aux banales réalités de la vie par l'exclamation de ma tante parfaitement scandalisée :

« Ainsi, s'écria-t-elle, vous avez amené le diable dans ma maison, n'est-ce pas ? »

Je dois constater ici qu'il avait été question alors dans maintes causeries de coups manifestés par de prétendus Rochester dans la famille de Fox, mais, en dehors des bribes de conversation qui atteignaient mes oreilles, je n'y prêtai aucune attention ; je ne sus même jamais ce que cela signifiait. Ma tante, au contraire, en avait entendu parler par ses voisins, et elle considérait ces frappalements comme l'œuvre du démon. Dans son exaspération immodérée, elle prit une chaise et la jeta contre moi. Sachant combien j'étais innocent du fait qui provoqua sa malheureuse colère, je me sentis blessé par sa violence, en même temps que je me fortifiai dans la résolution de savoir la cause qui avait troublé notre repas du matin.

Il y avait dans le village trois ministres, un congrégationaliste, un anabaptiste et un wesleyen. Dans l'après-midi, ma tante, que son courroux contre moi aveuglait au point d'oublier ses préventions religieuses contre ces sectes rivales, manda ces ministres chez elle pour se consulter avec eux et les exhorter à prier pour moi, dans le but de me délivrer de ces étranges visites. Le prêtre anabaptiste, M. Mussey, vint le premier ; après m'avoir interrogé sur la façon dont je m'étais attiré ces manifestations occultes, et ne recevant de moi aucune réponse qui le satisfît il désira que nous priions ensemble pour les faire cesser. Nous nous mîmes donc à genoux, et à chaque énonciation des noms sacrés de Dieu et de Jésus, il se produisait de légers coups dans sa chaise et dans différentes parties de la chambre, et chaque fois que nous implorions la miséricorde du Très-Haut pour nous et notre prochain, c'étaient des roulements continus qui se joignaient à nos prières ferventes. Je fus tellement frappé, tellement ému, que je résolus sur-le-champ, encore à genoux, de me mettre à l'entière disposition de Dieu, et de

suivre la direction de ce qui ne pouvait être que le bien et la vérité, puisqu'on exprimait sa joie à ces principaux passages de ma prière. Ce fut là certainement le point où mon existence fit un coude, et depuis, je n'en ai pas senti un seul regret, quoique pendant longtemps j'aie eu beaucoup à souffrir dans l'exécution de ce projet. Mon honneur a été mis en question, mon orgueil blessé, mes espérances mondaines obscurcies, et je fus chassé de la maison à l'âge de dix-huit ans, quoique je ne fusse encore qu'un enfant par la délicatesse de ma santé, sans ami, et avec la charge de trois jeunes enfants. Quant aux deux autres révérends, le congrégationaliste ne voulut pas entrer dans la question, en disant qu'il ne voyait pas pourquoi un garçon bien intentionné serait persécuté pour des faits qu'il ne pouvait ni empêcher ni causer, et le méthodiste fut assez méchant pour ne voir en cela que l'œuvre du démon, me traita comme une brebis perdue, et finalement me refusa toute consolation.

En dépit, cependant, des visites de ces ministres, et de l'aversion profonde de ma tante, qui s'accrut en raison directe de la continuité des manifestations, les frappements ne cessaient pas, et les meubles à leur tour se mirent en mouvement sans le secours d'un agent extérieur. La première fois que ce phénomène se produisit, j'étais dans ma chambre, occupé devant la glace à brosser mes cheveux : je vis tout à coup dans la glace, une chaise, placée entre la porte et moi, s'avancer doucement dans ma direction. Ma première impression fut une grande frayeur, et je jetai les yeux autour de, moi pour voir si je ne pourrais pas me sauver ; mais la chaise se trouvait entre moi et la porte, et elle avançait toujours à mesure que je la regardais ; à un pied environ de distance elle s'arrêta ; j'en profitai pour bondir par-dessus elle, me précipitai dans les escaliers, m'emparai de mon chapeau qui était dans le vestibule, et sortis pour méditer sur cet étonnant phénomène.

Plus tard, pendant que j'étais tranquillement assis dans le salon, avec ma tante et mon oncle, la table, parfois les chaises et d'autres meubles se promenaient d'eux-mêmes dans la chambre, à la grande surprise et au dégoût de mes parents. Une fois, pendant que la table était ainsi en mouvement, ma tante prit la bible de famille, et la plaçant sur le meuble, elle ajouta :

« Voilà qui chassera le démon d'ici ».

Mais, à son grand étonnement, la table s'agita d'une manière plus gentille, comme si elle eût été flattée de porter un tel fardeau. Alors l'irritation de ma parente n'eut plus de bornes ; bien résolue à mettre fin à ces mouvements, elle se plaça elle-même avec colère sur la table ; mais celle-ci s'éleva de nouveau au-dessus du parquet avec son vivant fardeau. – Ma seule consolation à cette époque était de voir une autre tante, une veuve, qui vivait tout près de là, et dont la sincère et vive sympathie fut une grande bénédiction pour moi. Chez elle, durant une de mes visites, le même phénomène se manifesta, et cette fois nous fîmes des questions, qui furent intelligemment répondues. L'esprit de ma mère se communiqua à moi dans cette maison par l'avertissement suivant :

« Daniel, ne craignez rien, mon enfant, Dieu est avec vous ; qui donc alors voudrait être contre vous ? Cherchez à faire le bien, soyez vrai et aimant, et vous prospérerez, mon enfant. Votre mission est glorieuse, vous convaincrez les infidèles, guérirez les malades, et consolerez ceux qui souffrent. »

Ce fut la première communication que je reçus, et elle eut lieu la première semaine de ces mystérieuses visites. Je m'en souviens parfaitement. Je ne l'ai jamais oublié et je ne l'oublierai jamais, aussi longtemps du moins que je conserverai ma raison. D'un autre côté, ce qui rend ce souvenir si vivace dans ma pensée, c'est que ce fut la dernière semaine que je passai chez ma tante ; ses convictions religieuses ne purent soutenir plus longtemps la continuation de ces manifestations étranges, et elle considéra comme un devoir pour elle de m'engager à quitter sa maison ; ce que je fis.

Un des singuliers phénomènes qui signala cette première semaine se passa chez madame Force, une de nos voisines. Je dois mentionner ici que les gens du voisinage, ayant entendu parler de ce qui se passait en ma présence, assiégeaient la maison de ma tante d'une manière à

ne point calmer ses pieuses susceptibilités. Me trouvant donc une fois chez madame Force, des tapements se produisirent, et je fis usage de l'alphabet particulier qui depuis est devenu familier à beaucoup de personnes. J'obtins de cette façon le nom de sa mère, qui annonça sa présence et lui reprocha d'avoir si longtemps oublié sa demi-sœur, mariée depuis trente ans à un fermier retiré au fond de l'Ouest, et de laquelle elle n'avait plus entendu parler. Sa mère alla jusqu'à désigner, au moyen de l'alphabet et de frappements ; le nom de la ville où cette fille du premier lit habitait, le nombre de ses enfants avec le nom de chacun d'eux. Madame Force écrivit à cette adresse et reçut une réponse confirmant tous ces détails : les deux familles furent ainsi remises en relations et une sympathie mutuelle et cordiale s'ensuivit. L'année d'après, en allant visiter madame Force, j'appris d'elle qu'un de ses neveux, nouvellement découvert, était venu passer l'automne précédent chez elle.

Je n'entre pas dans ces particularités pour faire revivre ni causer chez personne de pénibles souvenirs, mais simplement pour faire l'historique de ma médianimité et révéler les mystérieux moyens employés par la Providence pour me jeter en face du public. Sans cet enchaînement intime de circonstances, ces petits détails auraient pu rester plus ignorés qu'ils ne le sont aujourd'hui.

Quoique ces manifestations n'eussent duré qu'une semaine, elles étaient connues non seulement dans la ville, mais aussi, grâce à la presse, dans les États de la Nouvelle-Angleterre. En quittant la maison de ma tante, je me rendis dans une ville voisine, nommée Willimantic, où un ami m'accueillit. Chez lui, les phénomènes mentionnés plus haut se reproduisirent, et furent l'objet, de la part des personnes présentes, des investigations les plus minutieuses. — J'ai trouvé le compte-rendu de cette soirée dans un journal de mars 1851, dont voici quelques extraits : « A la demande du *médium* la table se mût plusieurs fois et dans la direction qu'il voulut. Toutes les personnes du cercle avaient, le médium compris, leurs mains posées à plat sur la table, et plusieurs fois il nous arriva, alors que celle-ci se mouvait le plus rapidement, de regarder en dessous pour voir si nul agent extérieur n'était pour rien dans sa motion. La table était très lourde et sans roulettes, et il était physiquement impossible que M. Home, en faisant usage de tous ses efforts, la remuât ainsi avec ses mains étendues sur elle. Il y eut un moment aussi où la table se mût *sans le contact du pied ou de la main du médium* ; à notre requête, la table se renversa sur nos genoux. La table s'agita encore, pendant que. M. Hayden, l'un des assistants, *essayait de la tenir immobile*. M. Hayden prit d'abord possession du corps de la table, mais ce dernier lui échappant, il saisit le pied, qu'il serra de toutes ses forces. La table alors s'agita avec moins de liberté qu'auparavant. Elle aurait pu s'éloigner un peu de M. Hayden, mais alors l'invisible pouvoir aurait tout à coup détendu ses forces, et elle aurait soudainement reculé vers M. Hayden. »

J'avais alors dix-huit ans, et, à la lecture de cet article qui rendait mon nom si public, je reculai devant une notoriété si grande, avec la vivacité d'une nature impressionnable ; mais finalement je me voyais embarqué, sans un acte de ma propre volition, bien plus, contre ma volonté même, sur l'océan orageux d'une existence publique. A partir de ce jour, je ne m'appartins plus : malade ou bien portant, nuit et jour, ma vie intime fut assiégée par toute espèce de visiteurs, ceux-ci mus par la curiosité, ceux-là par de plus hauts mobiles. Hommes et femmes de toutes classes et de tout pays, médecins et savants, ministres de toutes sectes, artistes et hommes de lettres, tous ont avidement cherché les preuves de cette question brûlante, c'est-à-dire la possibilité de causes spirituelles agissant directement sur le monde matériel. Quant à moi, je n'ai rien à dire sur l'occurrence des manifestations extraordinaires dont je fus l'objet ; ainsi qu'on l'a vu, elles s'imposèrent à moi avec cette escorte d'incidents désagréables et pénibles que j'ai décrits. Je n'ai, et n'ai eu jamais le moindre contrôle sur elles, et il m'est tout aussi impossible de faire qu'elles soient ou non, qu'il m'est impossible d'en augmenter ou diminuer la fréquence. Quelles que soient les lois particulières qui les ont

développées en ma personne, j'en suis ignorant comme tout le monde. Quand elles se produisent, je n'ai conscience ni du mobile qui les crée, ni de la forme qu'elles vont revêtir. Je décrirai de mon mieux toute sensation extraordinaire que je puis éprouver durant ces manifestations, et mentionnerai les visions ou phénomènes externes. En dehors du fait de mon organisation excessivement nerveuse, je ne connais rien de particulier en moi ; mais je continue à avoir une santé délicate et suis fermement convaincu que, sans l'intervention de ces phénomènes, je n'aurais pas vécu jusqu'à ce jour. Dans cette conviction plusieurs médecins de réputation m'ont soutenu de leurs témoignages. Fréquemment, durant les plus graves accès de maladie, mes souffrances ont été soudainement calmées d'une façon mystérieuse, et bien des fois, lorsqu'il m'eût été impossible de me remuer dans le lit, dans la crainte d'augmenter mon hémorragie de poumon, ma tête a été doucement soulevée et mon oreiller arrangé par des mains invisibles. Ce fait s'est produit en présence de plusieurs témoins. Je ne voudrais pas que de ceci, pas plus que de toute autre manifestation, on inférât que je me considère comme moralement supérieur à autrui, ni qu'on allât croire que moi et tant d'autres devons la production de ces phénomènes occultes à des qualités morales ou non morales. Au contraire, devant les grands bienfaits dont il a plu à la Providence de me combler, devant surtout les preuves fréquentes qu'elle m'a données de sa bonté, je me sens pire que les autres pour avoir fait si peu de progrès dans la voie du bien. J'ai à remercier Dieu de m'avoir donné tant de bons amis, et tant de rudes ennemis qui ont tenu mon esprit dans un parfait équilibre et ne m'ont pas permis d'être orgueilleux d'une chose qui, sans nul doute, n'est pour ainsi dire qu'un accident de mon organisation.

Ces manifestations extraordinaires se sont, à peu d'exceptions près, continuellement produites depuis leur première apparition, et, à mon grand étonnement, aussi bien qu'à celui de tant d'autres, leur nombre s'est développé sur une échelle vraiment surprenante. Elles m'ont prouvé, ainsi qu'à des milliers de minutieux et savants investigateurs, l'existence de forces spirituelles destinées à révolutionner l'ignorance profonde des doctrines philosophiques et théologiques, telles qu'elles sont sorties du cerveau des hommes. Les exceptions mentionnées plus haut appartiennent à une période durant laquelle mes facultés médianimiques m'avaient complètement abandonné ; ceci eut lieu, par exemple, du 10 février 1856 au 10 février 1857, quoique, en maintes occasions, j'eusse plusieurs visions, dont l'une me fit assister à la mort d'un frère. Il mourut gelé dans les mers Polaires, pendant qu'il chassait l'ours avec le capitaine et les officiers de son vaisseau. Il tomba dans une fente de glace et ne fut découvert que le lendemain matin. Je vis tous les détails de cette mort au moment où elle arriva, et j'en informai ma famille cinq mois avant la confirmation de cette nouvelle par la voie officielle. Plusieurs fois encore mon pouvoir médianimique cessa pendant des périodes plus courtes, et généralement j'ai été averti d'avance de sa cessation aussi bien que de son retour. Je n'ai jamais pu assigner de cause physique à ces arrêts temporaires, ni constater de modification notoire dans ma santé ni dans mes sentiments ; cependant la question de la santé a été en général la principale cause de ces retraits médianimiques. En maintes occasions, pourtant, il m'a été donné pour raison que cette faculté m'était retirée pour me punir d'avoir fait ce que je savais ne pas être bien.



CHAPITRE II

Devant le monde

Je ne restai que peu de temps à Willimantic, et me rendis à Lebanon qui n'en est qu'à quelques milles. Là je fus reçu dans la famille d'un vieux résidant. J'étais chez eux depuis peu de jours, lorsque je vis un esprit qui se nommait Oncle Tilden. Je demandai à une dame, qui faisait partie de la famille, si elle reconnaissait ce nom ; mais avant qu'elle pût me répondre, l'esprit me fit signe qu'il ne voulait pas que cette dame dise son nom, et ajouta qu'il viendrait me voir un autre jour, où il serait plus maître de moi. Au bout de quelque temps il revint pendant que j'étais en extase, et me dit que certains papiers cherchés pendant nombre d'années par sa famille et abandonnés comme introuvables, étaient dans une maison dont il peignit la situation près de Cleveland, Ohio. Lesdits papiers étaient des titres à la propriété d'un terrain dont la valeur s'était accrue en raison de projets de construction, et dont un tiers revenait à une dame : mais, en raison de la perte desdits titres, celle-ci avait été frustrée de ses droits et vivait en conséquence dans une situation fort humble. Il décrivit minutieusement par mon intermédiaire la partie de la mansarde, et la forme de la boîte où ils étaient renfermés. On écrivit au fils de la dame tous ces détails, les recherches furent faites et les actes furent trouvés au lieu indiqué.

Pendant la seconde semaine de mon séjour à Lebanon j'étais allé passer un ou deux jours dans une famille éloignée d'environ trois milles. Une après-midi je perdis tout à coup connaissance, c'est-à-dire je tombai dans mes moments d'extase, et, en revenant à moi, la dame de la maison me dit que je m'étais entretenu avec un esprit qui m'ordonnait de me rendre sur-le-champ à la maison d'un M. B... J'avais vu deux frères de ce nom un certain soir huit jours auparavant, mais comme nulle visite ne s'était échangée entre nous, je jugeai qu'il serait fort singulier à moi de me présenter chez eux, en me disant envoyé par mes amis invisibles. La distance était de six milles à partir de l'endroit où je me trouvais, et j'en avais à faire la moitié à pied. Je savais qu'en retournant chez mes amis de Lebanon je pouvais avoir leur voiture, mais je n'avais nulle idée de rendre la visite en question. Aussitôt que ma résolution fut prise, je perdis de nouveau connaissance, et lorsque je me réveillai, il me fut dit que des injonctions péremptoires m'avaient été faites, et que je devais partir sur-le-champ, quoiqu'on n'eût assigné aucune raison pour qu'il en fût ainsi. Je sentis alors qu'il fallait exécuter cet ordre, et montai dans ma chambre pour m'habiller. Là mes facultés de raisonnement reprirent le dessus et je conclus que, puisque j'étais envoyé là-bas, je devais au moins en connaître la raison. Cependant, je dus obéir à une force bien autrement supérieure à la mienne, et à laquelle il eût été folie de résister. En quittant la maison, cette force mystérieuse me quitta aussi, et je marchai jusqu'à Lebanon me demandant toujours la cause de cet étrange message. A mon arrivée, je racontai à mes amis ce qui s'était passé, et comme moi ils pensèrent que j'aurais dû être instruit préalablement du but de mon voyage. Rassuré par cette communion d'idées je revins à ma première détermination et je résolus d'en rester là ; mais tout à coup je devins insensible, et, à mon réveil, j'appris que des ordres avaient été donnés pour me seller un cheval ; on me dit également que j'avais été réprimandé d'une façon douce, mais ferme, pour mon manque de foi et ma curiosité présomptueuse, et que j'aurais dû obéir, me fut-il dit, comme un enfant obéit à son professeur ou à un père indulgent.

Avant de quitter la maison pour me mettre en route, le soleil s'était couché, et de gros nuages chargés de pluie s'étendaient sur les cieux. Le chemin était désert, et, pour le mois d'avril, le temps était exceptionnellement froid. Je convins en moi-même que les esprits m'avaient donné une bonne leçon, et résolus que désormais je ne chercherais plus à dévoiler leurs

desseins. Ce fut dans cette situation d'esprit que j'atteignis une maison qui me sembla, d'après la description qu'on m'en avait faite, être celle de M. B...; au moment de mettre pied à terre, la première goutte d'eau qui tomba atteignit ma main dégantée, et avec cette sensation, il me vint subitement à l'esprit que la mère de M. B... était dangereusement malade. Je sonnai, et M. B... qui m'avait vu, vint lui-même m'ouvrir la porte.

Dès que je fus entré :

« Madame votre mère est malade, lui dis-je, et j'ai été envoyé pour vous prescrire ce qui la soulagera. »

Son air de surprise défia toute description :

« Comment, fit-il, pouvez-vous savoir qu'elle était malade, lorsqu'il n'y a qu'une heure qu'elle l'est, et que nous avons envoyé chercher un médecin dans une direction opposée à celle d'où vous venez ? Mais je crains qu'il arrive trop tard, car ma pauvre mère s'en va rapidement ! »

Une fois dans la maison, j'attendis quelques instants qu'il me vînt une impression quelconque : pendant que j'étais ainsi debout, je tombai tout à coup en extase, et M. B... m'a rapporté qu'en cet état je parvins à la chambre de la malade, que là, après avoir fait quelques passes sur elle avec ma main, ses douleurs aiguës la quittèrent et que, peu d'instants après, elle dormait tranquillement. Je fus ensuite conduit par le pouvoir mystérieux dans le salon, où je me réveillai et m'étonnai beaucoup au récit de ce qui s'était passé. Durant mon état de somnambulisme, je prescrivis l'usage immédiat de quelques herbes et l'usage continu de quelques autres. Le médecin arriva environ une heure après, pour voir sa malade hors de tout danger ; et, après l'avoir examinée, il dit que d'après la nature et la violence de l'attaque, ses conséquences eussent été selon toutes probabilités fatales, si l'on n'eût pris des mesures immédiates pour en combattre les symptômes.

Une lettre écrite, quelques semaines après, par M. B... à un de ses amis, contenait ces mots : « Ma mère ne s'est jamais aussi bien portée depuis dix-huit ans ; elle suit strictement les instructions données par Daniel, et l'effet est magique. »

Je demurai à Lebanon jusqu'au mois de juin, et donnai des séances presque chaque jour ; mon pouvoir médianimique s'étendait sur les visions, les mouvements des tables et des meubles en dehors de mon contact, et les frappements au moyen desquels d'intelligents messages étaient reçus. A cette époque, vers le commencement de juin, toutes ces manifestations extérieures cessèrent complètement, et je quittai Lebanon à la mi-juin pour aller faire une visite à M. G..., à Boonton, New-Jersey. J'eus là encore de fréquentes visions d'esprits, amis de personnes qui m'étaient parfaitement étrangères, avec la description de leur physionomie ; les esprits me donnèrent leurs noms, la date du jour où ils quittèrent la terre, et répondirent à toutes les questions, de nature probante, qu'il plût aux assistants de leur poser. Ces réponses vinrent à moi pendant que j'étais dans un état anormal, c'est-à-dire en un état d'extase, et tout ignorant du milieu naturel qui m'environnait ; mais elles se produisirent avec une facilité d'élocution de beaucoup supérieure, m'a-t-on dit, à celle que j'avais ordinairement dans la transmission immédiate des réponses des esprits aux questions qu'on leur faisait. J'étais alors d'une sensibilité telle que le son d'une musique sacrée eût provoqué chez moi l'extase, laquelle me mettait toujours en compagnie d'esprits amis, et cela d'une manière aussi parfaite et aussi palpable que je m'y trouve avec mes amis de ce monde. C'est ainsi que des centaines de personnes se sont convaincues de la vérité de la communion spirituelle et ont senti que les dogmes de leur scepticisme étaient des armes émoussées. Je vis alors, et je vois encore, que tout honnête et radical scepticisme appelle plutôt qu'il ne repousse les preuves qui font les convictions ; athées, déistes et infidèles, furent ainsi amenés à croire en la Providence et à la direction immédiate des esprits.

Vers le milieu de juillet 1851, je vins à Brooklyn, en visite chez M. C.... Là j'eus le plaisir de voir pour la première fois le savant et bon Georges Bush, éminent théologien et professeur d'hébreu et de langues orientales à New-York. Le professeur Bush, était parfaitement disposé à reconnaître la possibilité de certains phénomènes, eu égard à sa connaissance des écrits de Swedenborg, de la doctrine mesmérénne et du spiritualisme de Jung Stilling et autres. Il était de plus profondément savant, avec un esprit plus ouvert et plus jeune que celui qui souvent distingue les personnes remplies de tant de connaissances. Il avait fait, de plus, les plus grands sacrifices, par l'abandon de ses espérances dans la carrière sacerdotale, en conséquence de la confession de sa foi dans les œuvres de Swedenborg. Le professeur Bush prit un intérêt profond à observer les phénomènes spiritualistes qui se produisirent par mon intermédiaire, quoiqu'il n'y eût alors aucune manifestation externe. Les communications qu'il reçut étaient d'une nature à ne pas laisser dans son esprit le moindre doute sur la présence réelle parmi nous de ceux partis pour un autre monde. Au milieu d'autres noms que je lui avais dits, il me cita celui d'un camarade d'enfance, oublié depuis nombre d'années, et qui lui parla d'un rêve que le professeur avait eu la nuit même où l'enfant quitta la terre, quoique le professeur ne connût pas même alors la maladie de ce dernier. L'esprit de l'enfant lui raconta alors les détails de son rêve, qui était comme il suit : pendant qu'il jouait avec son jeune camarade, il vit tout à coup enlever ce dernier, et entendit sa voix qui lui disait :

« Je vous quitte, Georges, mais non pour toujours ! »

Un rêve que M. Bush avait eu quarante ans auparavant fut ainsi rappelé à son souvenir. Le professeur fut tellement impressionné par ce phénomène, qu'il vint me voir le lendemain et me pria de venir habiter sa maison pour étudier avec lui les doctrines de Swedenborg. J'acceptai sa proposition, lorsqu'au bout de deux jours, l'esprit de ma mère se présenta à moi dans l'état de veille et me dit :

« Mon fils, vous ne pouvez pas accepter cette offre obligeante ; votre mission est beaucoup plus importante que celle d'un prédicateur de chaire. »

Quand je vis le professeur, je lui fis part de ce message. Il m'exprima son regret, sans témoigner aucune surprise, puis je le quittai pour retourner chez mon ami M. C..., avec lequel je restai jusqu'à la fin d'août. Je vis ensuite fréquemment le professeur Bush, et j'échangeai avec lui les plus cordiales relations. Là, encore, à New-York, de nombreuses convictions se firent.

Je revins à Lebanon, mais je fus incapable de recevoir aucun étranger, à cause de l'état délicat de ma santé. Sur ces entrefaites, mon jeune ami, le fils de madame E. tomba malade, et je vis l'esprit de son père, que je n'avais jamais connu de ce monde, quoique je l'eusse fréquemment vu spirituellement, et que j'eusse reçu de lui maintes communications, que je fusse en état de somnambulisme ou de veille, dans ma première visite à Lebanon. Il vint à moi, pendant que j'étais seul dans ma chambre, et, se tenant debout près de moi, il me dit :

« Ezra sera avec moi dans trois semaines ! Allez le voir. »

Je demeurais alors chez un ami, à trois milles de distance du jeune malade ; je suivis les prescriptions de l'esprit, et allai voir Ezra qui, en effet, était dans son lit. Il désira que je restasse avec lui, mais la famille pensa que ce n'était qu'une indisposition passagère, et m'engagea à prolonger de quelques jours ma visite chez M. F... Je ne leur dis pas un mot de ce que j'avais vu, mais quatre jours après ils m'envoyèrent chercher, en m'apprenant qu'Ezra était plus mal.

Je me rendis près de lui, et, de concert avec sa sœur, l'assistai de mes soins, jusqu'à sa mort qui arriva le dix-neuvième jour de sa maladie. Il avait alors dix-huit ans, et s'était mis depuis quelques mois, avec mon concours, en rapport avec les manifestations spirituelles ; il était même devenu quelque peu médium, et il recevait parfois des communications, principalement de son père, au moyen des frappements et de l'alphabet. Lors de ma première visite durant sa maladie, il profita d'un moment où sa sœur avait quitté la chambre, pour me dire, avec le plus

grand sang-froid, qu'il était sûr de ne pas en revenir, et qu'il avait été averti par son père, au moyen de petits coups donnés dans son oreiller ; que c'était sa dernière maladie. Ce sang froid extraordinaire ne se démentit pas un instant, et je crus devoir informer la famille de ma vision, dix jours avant l'heure fatale, pour la préparer à cette éventualité prochaine. Quarante-huit heures à peu près avant que mon ami nous quittât, le docteur m'ayant prié de faire connaître au malade l'état réel de sa position, je lui répondis qu'Ezra en était instruit déjà depuis longtemps : sur le doute qu'il m'exprima, je le priai de se placer à l'entrée de la chambre et d'écouter ce que j'allais dire à Ezra. Je m'approchai alors du lit et dis à Ezra que le docteur avait laissé quelques nouvelles pour lui.

« Je suppose, fit-il en riant, qu'elles concernent mon prochain départ. Il s'imagine bien peu que j'ai déjà décidé qui me portera en terre ! ... »

Le docteur, à ces mots, pénétra dans la chambre, et prenant la main du malade dans la sienne :

« Mon cher garçon, fit-il, si je n'avais entendu vos paroles, j'aurais eu de la peine à les croire. Vous avez tout ce qui fait l'existence heureuse, et déjà vous êtes si désireux de la quitter ! »

Quelque temps après, il reçut la visite d'un diacre, qui blâma énergiquement toutes ces choses, au point de les représenter sous des couleurs fausses et même contraires à la vérité. Il argumenta avec le jeune moribond, essaya de lui arracher ses chères croyances, mais heureusement sans le moindre succès. Le malade lui dit qu'il plaçait volontiers toute son espérance dans les mains du Dieu souverainement bon, et qu'il attendait le plus grand bien de son changement d'existence. La veille de son départ pour l'autre monde, plusieurs personnes vinrent chez lui ; l'une d'elles m'avoua que c'était pour s'assurer si les derniers moments n'amolliraient pas son courage, ou n'amèneraient pas une rétractation. J'en parlai à Ezra, qui me pria de les faire entrer dans sa chambre, où je les laissai pour aller prendre un repos de quelques heures. A une heure et demie du matin, Ezra m'envoya chercher ; je les trouvai encore là ; Ezra avait parlé la plus grande partie du temps.

En s'adressant à sa mère, il disait :

« Songez seulement, mère, que je ne boiterai plus ! »

Il boitait depuis l'âge de six mois.

Il me pria de regarder par la croisée et de lui dire comment était le matin : je lui répondis qu'il faisait un beau clair de lune ; il me rappela une conversation que nous eûmes six mois avant, dans laquelle il disait qu'il aimerait à s'en aller par un clair de lune, tandis que moi je préférerais le soleil couchant. Il m'exprima le désir que personne ne portât le deuil pour lui : il me pria d'avoir sa main dans la mienne, et pendant que je la tenais ainsi, sa figure s'illumina tout à coup d'une expression de béatitude, puis il prononça mon nom, comme s'il eût voulu me montrer quelque douce vision glissant devant ses yeux, et l'âme s'exhala.

C'est là une des nombreuses et heureuses fins auxquelles il m'a été donné d'assister, et de telles consolations données à une telle époque sont une preuve suffisante de la tendre sagesse de la Providence qui veut bien permettre à des faits pareils de se produire. Quelques-uns se surprendront peut-être à voir un double exemple de prophétie en mon jeune ami et en moi, mais peut-être qu'un coup d'œil jeté de plus haut dans les arcanes du monde spirituel nous apprendra que cela nous apparaît seulement ainsi au point de vue purement matériel, et qu'aux yeux de ceux doués de perception spirituelle et de vue interne, il pouvait y avoir certain changement physique dans l'organisme du patient, qui révélât à ceux en état d'influence médianimique le caractère morbide de son mal. Depuis le départ d'Ezra, il a été fréquemment avec moi, m'exhortant à écrire à sa mère et à sa sœur. Quelquefois j'ai senti quelque chose, évidemment lui, s'emparer de ma main, et tracer sa propre écriture. Dans une lettre que m'envoyait sa sœur, à la date du 2 février 1852, elle me disait :

« Ezra était bien certainement avec vous, quand vous m'écriviez, car c'est son écriture et son style ; la bienveillance de l'avis me rend confuse, quand je songe combien les esprits veillent sur nous et nous soulagent ! »

Je restai à Lebanon jusqu'à la fin de janvier 1852 ; depuis le mois d'octobre précédent, les manifestations physiques m'étaient spontanément revenues, douées d'un pouvoir supérieur et présentant la nouvelle phase de mains invisibles venant me toucher, ainsi que les autres personnes assises près de moi. Nous sentîmes fréquemment leur contact, et en maintes occasions la main d'un esprit se plaça dans la nôtre d'une façon aussi palpable que si c'eût été une main réelle, quoique parfaitement invisible pour nous. Elle restait tranquillement dans notre main, jusqu'à ce que nous essayions de l'enfermer dans la nôtre ; alors même elle ne se retirait pas, elle s'évanouissait pour ainsi dire à travers nos doigts.

Je vins à Springfield, Massachussets, tout à fait en étranger ; mais ayant entendu parler de M. Henry Gordon, un médium de cette ville, je m'informai de sa demeure et j'y fus conduit. Il me reçut avec la plus grande bonté, et me pria d'assister à une séance qu'il devait donner ce soir même. Je me rendis à sa prière, mais des influences contraires empêchèrent toute manifestation. Les personnes qui étaient venues assister à la séance, ayant à se retirer de bonne heure, M. Gordon sortit pour les accompagner, me laissant seul avec cinq ou six de ses amis arrivés sur ces entrefaites. Parmi ces derniers se trouvaient M. et madame Elmer, celui-là plein de foi, mais celle-ci une terrible incroyante. Je tombai en état d'extase, prescrivis qu'on m'assit près d'elle, et lui dis les noms de sa mère, de son père, de ses frères et de ses sœurs ; puis enfin ceux de ses enfants, qui tous appartenaient au monde invisible des esprits, et lui répétai les dernières paroles de deux d'entre eux. M'adressant à une autre dame plus âgée, je fis de même, et ainsi de suite avec les autres personnes présentes. M. et madame Elmer ont été depuis mes amis, et quelques manifestations des plus remarquables se produisirent chez eux. Je demurai quelque temps dans leur maison et une grande émotion s'éleva aux rapports des visiteurs sans nombre qui assistèrent à ces manifestations. A ce moment, mes facultés médianimiques étaient très puissantes et il m'arrivait souvent de donner six à sept séances par jour, devant autant de spectateurs que le salon pouvait en contenir. La maison de mon hôte était littéralement assiégée de visiteurs, et souvent, au dehors, dans la rue, se formaient des groupes de curieux avides. Il vint des gens de contrées lointaines, même de l'extrême Ouest et de l'Amérique du Sud, attirés par les récits que les journaux de l'année précédente avaient faits sur moi. Ce fut à ce moment qu'un des professeurs de l'université de Harvard vint avec quelques amis et se joignit à eux dans l'investigation du phénomène ; après plusieurs séances qu'ils tinrent entre eux, ils publièrent le rapport suivant sur le résultat de leurs recherches : *Le prodige moderne, un manifeste*.

Les soussignés, mus par un sentiment de justice envers les parties susmentionnées, sont heureux d'appuyer de leur témoignage l'authenticité des faits suivants, observés maintes fois par nous au domicile de Rufus Elmer, à Springfield, dans la soirée du 5 février 1852 :

1° La table se mût dans toute espèce de directions possibles, et avec une grande violence, sans que nous ayons pu apercevoir la cause de ce mouvement ;

2° La table pressa si puissamment chacun de nous que nous fûmes obligés de reculer, nous et nos chaises en tout à plusieurs pieds de distance ;

3° MM. Wells et Edwards saisirent la table en employant toute leur force, mais ils rencontrèrent, exercée dans une direction contraire, une autre force invisible, au moins égale à la leur ;

4° En deux occasions, pendant que les mains de tous les membres du cercle étaient placées sur la table, et alors que nul agent physique n'était mis en œuvre pour la soulever ni la remuer, on la vit quitter nettement le parquet, s'élever dans l'air et y flotter quelques secondes, comme si un milieu plus dense que l'air l'eût soutenue ;

5° M. Wells s'assit lui-même sur la table, qui se balança quelque temps avec une grande violence, se mit enfin d'elle-même en équilibre sur deux pieds, et resta ainsi environ trente secondes, éloignée de tout contact matériel ;

6° Trois personnes, MM. Wells, Bliss et Edwards se placèrent en même temps sur la table, et celle-ci se mût dans des directions diverses ;

7° De temps en temps nous entendîmes une décharge terrible qui faisait osciller le parquet de l'appartement où nous étions assis, – on eût dit la vibration occasionnée par un tonnerre lointain ou la voix éloignée de l'artillerie, – et qui faisait trembler la table, les chaises, tous les meubles enfin, et nous-mêmes, d'une telle manière qu'on en sentait et voyait nettement les effets ;

8° Pendant toute la séance, qui fut beaucoup plus variée que nos constatations ne le portent, nous fûmes obligés d'admettre qu'il y avait une manifestation constante d'une force intelligente qui semblait, au moins, être indépendante de la société ;

9° En terminant, nous devons faire observer que M. D. D. Home nous pria souvent de tenir ses mains et ses pieds. Pendant ces expériences, la salle était bien éclairée ; la lampe fut mise fréquemment dessus et dessous la table, toute facilité possible nous fut accordée pour effectuer les plus minutieuses inspections, et nous considérons comme un devoir de faire cette déclaration : *Nous savons pertinemment que nous ne fûmes ni trompés ni abusés.*

W. BAYANT, B. K. Bliss,
W. EDWARDS, DAVID A. WELLS.

Le compte-rendu suivant est aussi donné dans le *Shekinah* de 1852 sur des manifestations produites à cette époque ; ce compte rendu témoigne de la puissance qu'elles avaient déjà acquise : « Le 28 février 1852, pendant que les soussignés étaient réunis à la résidence de M. Rufus Elmer, Springfield, Massachussetts, dans le but de faire des expériences critiques sur les manifestations spirituelles ainsi nommées ; au milieu de remarquables démonstrations de pouvoir occulte, les faits suivants se produisirent dans une salle parfaitement éclairée. La table, autour de laquelle nous étions assis, fut mue, par un agent invisible et inconnu, avec une telle rapidité que personne d'entre nous n'était capable de la retenir. Deux messieurs, placés du côté opposé et la saisissant en même temps et de façon à faire le meilleur usage possible de leur force, ne purent en arrêter la motion. En dépit d'eux la table s'éloigna d'un à trois pieds. M. Elmer demanda si les esprits pouvaient annuler l'étreinte de M. Henry Fould, ou s'en débarrasser entièrement ; sa demande était à peine formulée que par un effet inexplicable pour nous, M. Fould se trouva tout à coup assis sur le parquet, à quelques pieds de nous, où il avait été porté si doucement et si subitement qu'il s'en était à peine aperçu. Il fut proposé de faire subir une dernière épreuve à cet invisible pouvoir, et dans ce but, cinq messieurs, dont le poids réuni s'élevait à huit cent cinquante-cinq livres, se mirent sur une table (sans roulettes), et celle-ci, malgré son fardeau énorme, s'éloigna à plusieurs reprises d'une distance de quatre à huit pouces. Les soussignés affirment, en outre, que, durant ces expériences, ils ne déployèrent sciemment aucune puissance de volonté : ils sont persuadés au contraire que l'exercice d'une volition étrangère est un sérieux obstacle à de telles manifestations.

A la fin de la séance, on s'aperçut qu'en soulevant un bout de la table, son poids augmentait ou diminuait selon notre demande. Craignant que la prétendue différence ne fût l'œuvre de notre imagination, ou ne résultat de variations produites à notre insu dans l'application de nos forces, on proposa de décider la question en pesant le bout de la table.

A la première épreuve il fallut une puissance égale à dix-neuf livres pour le soulever : ceci fut constaté à la grande satisfaction de toute l'assemblée. Les esprits furent alors priés de faire usage de l'invisible pouvoir : on appliqua la balance comme précédemment, et on trouva que le poids s'était élevé soudainement de six à douze livres, variant proportionnellement avec la force mystérieuse, de telle sorte qu'à un moment donné il fallait un pouvoir de vingt-cinq à trente et une livres pour éloigner les pieds de la table du parquet. M. Daniel D. Home était le médium en cette occasion, et il est digne de remarque que, durant cette dernière expérience,

M. Home était au second étage de la maison, pendant que ladite expérience s'exécutait en dessous, dans le salon donnant sur le jardin.

Les soussignés sont prêts à affirmer volontiers sous la foi du serment l'entière exactitude de ce qui précède. »

La pièce originale fût signée par John D, Lord, Rufus Elmer, et neuf autres personnes vivant à Springfield, Massachussetts.

Un autre compte rendu s'exprime ainsi : « Des lumières sont produites dans des chambres obscures. Quelquefois c'est une illumination graduelle suffisante pour la perception des plus minutieux objets, tantôt une clarté phosphorescente se glissant, tremblante, le long des murs, ou bien encore des émanations lumineuses s'exhalant de corps humains, ou filant comme des météores à travers l'appartement.

Ces phénomènes arrivent fréquemment et ne s'expliquent par aucune hypothèse matérielle, à moins, en vérité, d'admettre la superstition populaire qui attribue le tout à la fraude et à la tromperie humaine. J'ai vu ces lumières dans toutes leurs variétés. Un jour, pendant qu'un grand nombre d'amis étaient rassemblés chez moi, il se manifesta une illumination graduelle de l'appartement. Elle apparut comme le crépuscule, une demi-heure après le lever du jour. La lumière continua à grandir pendant un quart d'heure environ, et puis diminua par degrés.

Le 30 mars j'eus le bonheur de me trouver au nombre des invités réunis à la maison de M. Elmer à Springfield. M. Home se trouvait là quand on fit l'obscurité dans l'appartement, pour voir si l'illumination mystérieuse se produirait. Immédiatement la nuit intense commença à se dissiper, et en quelques minutes, toutes les personnes de l'appartement devinrent distinctement visibles. Sans dévoiler son dessein à personne, madame Elmer pria mentalement les esprits de faire revenir les ténèbres ; presque instantanément, le changement s'opéra aux yeux de toute la société, et de nouveau les formes individuelles disparurent dans l'obscurité croissante. »

Ce fut la première apparition des lumières spiritistes que je constatai en présence d'autres personnes (quoique ce fût bien différent quand j'étais seul, depuis ma vision d'Edwin, où elles se manifestèrent ainsi que je l'ai raconté plus haut).

A Springfield, il se produisit également plusieurs exemples de guérison. J'étais tellement sensitif à l'égard des malades qui venaient me consulter, que non seulement j'éprouvais moi-même les symptômes de leur mal, mais encore je les décrivais minutieusement, ainsi que les causes et le siège de l'affection. Un cas dont je me souviens, entre autres, fut celui d'une personne qui souffrait depuis nombre d'années, sans une cause apparente de mal. Je rappelai à son esprit un accident qui lui était arrivé quelques années auparavant, et auquel je crus devoir attribuer la cause de ses souffrances. Elle consulta un chirurgien, auquel elle rapporta la circonstance, et celui-ci lui dit que sans nul doute j'avais été vrai en donnant cet accident pour la cause de son affection. Les souffrances que j'endurais personnellement par corrélation avec le mal des autres étaient souvent si grandes, et, en vérité, si fréquentes, que plusieurs fois, mes amis les esprits m'engagèrent à éviter le contact des malades.

En mai 1852, je vins à New-York et fus immédiatement accueilli par une nuée d'investigateurs spiritualistes, le nombre des médiums s'étant largement développé dans les salons publics et privés. Mes jours et mes nuits étaient littéralement envahis par les chercheurs de toutes classes et de toutes conditions.

Le rapport suivant a été écrit par le docteur Hallock, un médecin de New-York, sur des faits dont il fut témoin oculaire : « Deux communications, obtenues par M. Home, agissant comme médium, furent lues par le secrétaire. Elles eurent lieu le 10 courant, à la demeure de M. Partridge. La première fut précédée par des manifestations physiques, ayant pour but de

manifeste l'Esprit avec lequel on allait communiquer. La seconde embrassa plusieurs sujets. M. Home dit ensuite que deux Esprits désiraient se mettre en rapport avec M. P.

Aussitôt on entendit des bruits et des agitations sourdes, pareils à ceux d'une tempête : mugissements et plaintes du vent, bouillonnement des eaux et fracas des vagues. On croyait entendre le bruit effrayant d'un vaisseau chassant sur ses ancras et en butte à une mer terrible, le craquement de ses jointures, son balancement affreux sur les vagues géantes. La peinture d'un naufrage était si vive, qu'un froid tressaillement courut par tous mes membres. Le médium parla d'un bateau à vapeur en perdition, et il dépeignit l'agonie des mourants au milieu d'une mer furieuse et d'une tempête profonde. L'Esprit, qui faisait ces démonstrations pour identifier sa présence, était une des personnes qui perdirent la vie dans le naufrage du paquebot *l'Atlantique*, en novembre 1849.

Il donna la communication suivante :

« Soyez juste et bon, c'est le chemin de plus brillantes sphères.

Soyez patient comme Dieu l'est. Pensez à son indulgence pour les siècles écoulés, à côté de l'aveuglement, de la dureté, de la perversité de l'homme. Si l'homme avait possédé son pouvoir, il aurait, dans son impatience, depuis longtemps annihilé la terre et tout ce qui l'habite. Ne songez pas à la tombe. Pour nous, c'est passé et oublié. Pour vous, ce n'est qu'une entrée dans une nouvelle et plus glorieuse existence. Souvent, dans la nuit silencieuse, lorsque les rudes fatigues du jour sont endormies, et que l'esprit se repose de ses soucis pénibles, nous voltigeons sur vous, et vous veillons, heureux, en vérité, s'il nous est permis de vous faire sentir notre présence. »

On a demandé souvent : Pourquoi ces manifestations ne se sont-elles pas produites auparavant ? Pourquoi Dieu n'a-t-il pas illuminé les âges passés par ces étonnantes manifestations de sa Providence ? La raison en est simple : Lorsqu'une petite lumière vient de temps en temps briller sur nous, pareille aux faibles rayons d'une étoile perdue dans le lointain profond des nuits, les hommes l'enferment dans les ténèbres ! Ils s'enveloppent dans le moi et s'ensevelissent dans le scepticisme ! Ils pensent que l'âge des miracles est passé ! Une autre cause qui fait que de telles manifestations n'ont pu se produire dans les siècles antérieurs, c'est la persécution des médiums : il était parfaitement clair que les hommes leur feraient subir des tortures. Les craintes superstitieuses de la communauté s'en alarmaient. Les médiums étaient accusés de sorcellerie, et d'être ligüés avec le démon ! Je les vois juger, conduire à l'échafaud et au bûcher, puis j'entends le pas des Esprits qui les accompagnent. L'attitude imposante, plus calme, plus forte et plus positive de leurs accusateurs, mus d'un saint zèle pour Dieu et le bien de son Église, leur fit admettre d'être *ce qu'ils n'étaient pas*. Leur condition négative et sans défense fit d'eux une proie facile au pouvoir absolu de leurs juges et de leurs accusateurs. Maintenant, je comprends la douleur de ces Esprits qui n'étaient pas assez développés pour prévoir les catastrophes entrevues par des Esprits plus élevés. Ils se consolent dans leur dernière agonie terrestre ; et, voyant les tristes résultats de leurs efforts pour se communiquer au moyen de manifestations physiques, ils ont suspendu leurs tentatives jusqu'à une époque plus favorable.

Quand on dit à des gens que des Esprits veillent sur eux, il n'est pas rare de les entendre dire : « Les Esprits auraient autre chose de mieux à faire. » La vérité est que bien des hommes sont si mauvais, qu'ils ne demandent pas que leur pensée soit scrutée ; ils ne désirent pas savoir combien ils sont grossiers.

Un Esprit désire exprimer son idée d'un enfer. Je vois une mère avec ses enfants : elle les entraîne dans le sentier qu'elle a foulé elle-même. Comme elle était ignorante et folle, il en sera de même des enfants. Comme son chemin était semé des ronces et des épines que l'ignorance et la folie engendrent, ainsi du leur. Puis, elle les quitte, et passe dans le monde des Esprits ; mais, poussée par l'éternelle et universelle loi des affinités, elle veille encore sur eux. Oh ! Qui dira les angoisses de son esprit pour le mal qu'elle a fait, pour la misère qu'elle

a causée ! Elle les suit néanmoins à travers leurs égarements, à travers leurs ténèbres, à travers leurs crimes, et cela n'est-ce pas assez l'enfer ? Oh ! N'est-ce pas assez l'enfer ?

La scène change encore ; je vois qui a causé le péché de la mère : un ivrogne se présente ; ses enfants, comparativement purs et sans souillure, cherchent des compagnons, car tout le monde doit en avoir ; ils en choisiraient volontiers de bons et de purs, mais ils sont les enfants d'un ivrogne, et conséquemment éloignés du seuil des intelligents et des bien élevés. Les voilà donc repoussés dans les ténèbres et l'ignorance, empêchés de glaner, d'après la grande loi de l'association, le bonheur auquel toute créature humaine aspire. Ils ne pouvaient le chercher où ils voulaient, ils doivent le prendre où ils *peuvent*. Ainsi, avec une âme aigrie par le refus qu'ils ont essuyé, avec leurs plus noirs passions surexcitées par la vengeance, en songeant aux injures reçues, ils ont, durant leur tortueux et incertain voyage, cette éternelle perspective : une prison pour asile, une corde pour héritage, un constable et un sheriff pour anges consolateurs. Ils demandaient à la société de la viande, elle leur a donné un scorpion ; pour pain ils ont une pierre. Oh ! Si les hommes voyaient la cause du crime, ils aimeraient et prendraient pitié. »

Le docteur Hallock rapporte quelques descriptions personnelles d'Esprits qui furent données, par l'intermédiaire de M. Home, le même soir. Un Esprit fut décrit comme ayant porté sur la terre le nom d'Élisabeth. Son extérieur, les traits principaux de son caractère, ainsi que la maladie dont elle mourut, tout fut dépeint avec une telle fidélité qu'un monsieur de la société la reconnut immédiatement sur ce portrait. La seule inexactitude qu'il eut à constater fut dans la couleur de sa chevelure qui, au lieu d'être brune comme on l'avait dépeinte, était légèrement châtain. Pour expliquer cette différence M. Home ajoute :

« Lorsque je regarde au front, qui est très-blanc (ce qui était vrai) les cheveux me paraissent noirs. »

Le monsieur en question (c'était un prêtre) déclara qu'il ne pensait nullement à cette dame, et qu'elle ne fut rappelée à son souvenir que par la fidélité de la description qu'on en donnait.

M. Home dit ensuite :

« Je vois une vieille femme, et son nom est Abigail ; on l'appelait : tante Abby. »

A la question qu'on lui fit sur les traits de son visage, M. Home comprima ses lèvres et ses joues de façon à indiquer une personne qui a perdu ses dents. Cela rappela tout à coup à un des assistants, M. B., une vieille dame de ce nom, appelée par toute la famille tante Abby, qui s'éteignit dans le printemps de 1817, alors qu'il n'avait lui-même que onze ans. L'expression de sa figure donnée par le médium était bien celle laissée dans l'esprit de M. B. la dernière fois qu'il la vit. Elle était vieille, ses traits étaient proéminents, ses dents absentes depuis nombre d'années ; elle avait beaucoup maigri par suite de sa dernière maladie, et quand il vit ce corps enseveli dans le suaire, l'impression qu'il conserva de ce spectacle était bien celle que le médium avait d'abord manifestée : le nez touchait presque au menton, si aigu était l'angle formé par les gencives atténuées et les lèvres rétrécies de la défunte.

Beaucoup d'autres faits se produisirent, tous tendant à corroborer l'identité des deux personnes en question. Mais un grand objet semblait atteint, celui de nous enseigner que pour saisir ainsi des individualités qu'on n'avait pas au moment dans l'esprit (et, dans le dernier cas, auxquelles on n'avait pas songé depuis nombre d'années), il ne suffit pas d'une impression psychologique produite en nous, comme on a bien voulu le supposer : car, pour revenir au dernier exemple, nulle perception de l'espèce n'existait dans l'esprit, et la mémoire n'a été mise en éveil qu'à la fidélité du tableau représenté par le médium. »

Je fis à New-York la connaissance du docteur Gray, un des plus célèbres médecins de cette ville, et pour lequel j'ai toujours eu l'estime et l'affection la plus profonde. En tous temps et en toutes circonstances, je reçus constamment de lui et de son excellente femme les meilleurs avis et les plus sincères marques d'amitié. Par sa nature et ses capacités il était éminemment

propre à l'examen des phénomènes spiritualistes, étude qui exige un jugement calme et sans passion, et le témoignage d'un tel homme est, en lui-même, une réponse suffisante au scepticisme des personnes qui ne pensent pas.

J'eus aussi le plaisir de me rencontrer avec le juge Edmonds, si bien connu comme l'un des juges de la Cour suprême. Il étudia laborieusement ce sujet pendant trois ans, et arriva à une conviction entière, non seulement par l'intervention de médiums étrangers, mais encore par les manifestations qu'il obtint lui-même ainsi que sa fille, une personne renommée pour sa pureté d'esprit et son amour de la vérité. Il venait me voir souvent et il assista à tous les phénomènes qui se manifestèrent en ma présence.

Je connus aussi feu le professeur Hare, l'éminent chimiste, et le professeur Mapes, si connu en chimie agricole et pour son amour de la science. Une commission s'institua à New-York, qui, durant nombre d'années, se réunit en séances hebdomadaires pour l'examen des manifestations spirituelles et de ses travaux je produis l'extrait suivant :

Vendredi soir, 18 juin 1852.

« Le docteur Hallock raconte un fait de manifestations physiques qui eut lieu dans la soirée du vendredi précédent, chez M. Partridge, au moment où la conférence venait d'être ajournée. M. D. D. Home était le médium, et le cercle se composait de M. Partridge, de sa femme et sa fille, de M. et madame W. Taylor, de M. S. B. Brittan et enfin de lui-même. Sur la table, autour de laquelle nous étions assis, se trouvaient quelques feuilles de papier, un crayon, deux bougies et un verre d'eau. La table fut employée comme agent par les Esprits pour répondre à nos questions, et la première particularité qui tomba sous nos yeux fut que, malgré la rapidité de ses mouvements, tout ce qui était sur la table conservait sa position : lorsque nous eûmes bien observé ce fait, la table, qui était en acajou et parfaitement unie, s'éleva avec une inclinaison de trente degrés et resta ainsi, avec les objets qu'elle supportait. Ce fut intéressant de voir un crayon conserver son immobilité sur une surface polie inclinée sous un tel angle : il resta ainsi, avec les autres objets, comme s'il eût été collé à la table. Maintes fois celle-ci reprit sa position naturelle, pour revenir ensuite à son degré d'inclinaison, afin de fixer en nous la conviction absolue que ce que nous voyions n'était l'œuvre d'aucune illusion de nos sens, mais bien une manifestation véritable d'une présence et d'une puissance spirituelles. On demanda ensuite aux Esprits de soulever la table sous le même angle, et d'en détacher le crayon, en retenant le reste dans une position fixe, ce qui fut accordé : la table fut soulevée, le crayon roula par terre et les autres objets conservèrent leur fixité. On les pria de répéter la même expérience, mais cette fois en retenant tout excepté le verre ; le résultat fut exactement le même ; le crayon et les autres objets conservèrent leur position, mais le verre glissa et fut reçu au bord de la table par la main d'une personne de la société. Enfin la table, après avoir été replacée dans sa position naturelle, alla violemment de sa place à M. Home et de ce dernier à sa place, et ainsi avec les autres personnes du cercle, à mesure qu'elles le demandaient.

Après que ceci eut été répété plusieurs fois, et au moment où la table était penchée sur les genoux de M. Taylor, ce dernier demanda aux Esprits s'ils voudraient bien soulever la table, dans cette position inclinée. Des signes d'assentiment furent donnés, et celle-ci, après un grand effort apparent, quitta nettement le parquet, ainsi qu'on l'avait demandé. Le docteur Hallock déclare que ce qui l'avait conduit à sa conclusion que l'effort était seulement apparent, c'est qu'au moment où nous observions attentivement, avec une lumière sur le parquet, de manière à saisir le plus léger mouvement, la table, dont un pied s'appuyait à terre et un coin du pliant sur les genoux de M. Taylor, fut soulevée environ d'un pouce, après avoir littéralement roulé à travers le cercle, tantôt sur une seule roulette, tantôt sur deux, et le pliant allant d'une personne à une autre. Mais, finalement, lorsque le pied qui posait à terre s'éleva, comme il est dit plus haut, lui, le docteur Hallock, pour s'assurer qu'ils n'étaient pas l'objet d'une méprise, se pencha sur le parquet pour observer de plus près. Il vit alors le pied de la

table, non pas s'élever à la hauteur douteuse d'un pouce, mais bien quitter franchement le sol à une distance de six à huit pouces, comme si les tentatives précédentes n'eussent été que des jeux d'enfants. Nous demandâmes alors si les Esprits pouvaient remuer la table, avec un homme dessus. On répondit :

« Oui, avec deux hommes. »

Notre poids réuni s'élevait à un peu plus de 350 livres ; mais en dépit de ce fardeau, la table se mut aussi aisément que si elle n'avait eu affaire qu'aux chandeliers et aux autres menus objets. Nous fûmes balancés en arrière et en avant, tantôt du côté de M. Home, tantôt dans une direction opposée : puis le doigt du médium toucha la table, et celle-ci s'arrêta tout à coup. Finalement, nous ajoutâmes en riant : « Quand vous serez fatigués de nous balancer, jetez-nous par terre. »

Ce qui fut fait : le doigt du médium toucha de nouveau fortement et rapidement la table, et nous roulâmes sur le parquet. »

Vers la fin de juin je reçus la lettre suivante du docteur Hull :

Newbourg, Orange-Lo (sur Hudson).

« Mon cher monsieur,

Je voudrais bien qu'il vous plût de me faire une visite, pour mon bénéfice et celui de quelques intimes, à votre loisir, ou à votre première liberté.

Je défrayerai toutes vos dépenses de voyage, aller et retour, celles de votre séjour parmi nous, et vous donnerai une rémunération de cinq dollars par jour, soit cinquante pour les dix jours que vous nous resterez.

J'ai la confiance que vous voudrez bien me fixer promptement l'époque à laquelle vous nous accorderez cette visite ; et si mes offres n'étaient pas satisfaisantes, je vous saurai gré de nous fixer vos propres conditions : tout sera fait de façon à vous satisfaire.

En envoyant une lettre à mon adresse – New-bourg, N. Y., elle me parviendra rapidement.

J'ai regretté de n'avoir pu vous voir davantage à New-York, mais j'espère avoir le plaisir de réparer ici le temps perdu.

M. Edward Fowler m'a promis de venir me voir durant votre séjour parmi nous.

Bien sincèrement le vôtre, etc.

A. GERALD HULL.

Dans ma réponse je l'informai que je n'étais pas un médium à gages, et que je serais néanmoins heureux de lui faire la visite qu'il me demandait sans être payé. J'allai donc chez lui, et en sa présence, des manifestations d'une nature très intéressante se produisirent dans une famille que la perte de ses enfants avait profondément affligée. Ils prirent, de même que le docteur Hull, le plus grand intérêt à mon bien-être : sentant de quelle importance était pour moi le complément de mon éducation, si négligée pour cause de mauvaise santé, et de quelle utilité pour moi était l'abandon de cette vie fatigante que je menais alors, ils m'offrirent cordialement de demeurer avec eux. Je ne pus profiter de leur offre obligeante ; car j'avais promis à plusieurs amis de les visiter pendant l'automne, mais l'année suivante, je me mis complètement à leur disposition, ainsi qu'on le verra plus loin.

Dans le mois d'août, Je vins voir M. Cheney, à South Manchester, Connecticut : ce fut là que, pour la première fois, je fus soulevé dans l'air, manifestation qui m'est arrivée maintes fois depuis, en Angleterre et en France.

Voici la description de la soirée telle qu'elle est donnée par une personne qui y était présente.

« Le 8 courant, en compagnie de trois messieurs de cette ville, j'allai rendre une visite à Ward Cheney, esq., demeurant à Manchester, chez lequel M. Daniel D. Home résidait temporairement. Un cercle fut formé, et les vibrations bien connues retentirent bientôt claires et distinctes, dans la table. Un de mes amis n'avait jamais rien vu de semblable, et en

conséquence il regardait par-dessous la table, pour voir si personne ne la touchait. Des réponses d'un caractère personnel, telles que des preuves d'identité, furent obtenues très facilement. M. Home tomba alors dans un état de magnétisme spirituel que révélèrent tout à coup une grande rigidité musculaire et les phénomènes ordinaires d'une condition psychomagnétique ; ses mâchoires, de plus, fermées, en une contraction nerveuse, donnaient à la tension des muscles une apparence de fils d'acier.

Il toucha alors avec ses mains, les yeux bandés, l'alphabet et ainsi furent adressées à une ou deux personnes de la société des communications intéressantes dont le caractère de personnalité exclut la publication, mais qui furent déclarées par les intéressés parfaitement probantes.

Il faisait ceci en désignant avec une incroyable rapidité les lettres d'un alphabet disposées sur une carte, formant ainsi les mots nécessaires. La main rapide d'un sténographe eût eu du mal à le suivre, et quand, à la moitié d'un mot ou d'une phrase quelqu'un de la compagnie demandait si ce qui suivait était telle ou telle chose, immédiatement, si on avait dit juste, un roulement de coups vifs et rapides se produisait par toute la table en signe de réponse.

Parmi les remarquables messages qui furent lus, il y en eut un qui venait de deux matelots, perdus en mer, et parents d'un des assistants : ce dernier était étranger au plus grand nombre des observateurs. Ces Esprits annoncèrent leur présence d'une façon quelque peu inattendue, en remuant la massive et lourde table et en la roulant comme un vaisseau secoué par la tempête. Pour accompagner cette démonstration, il se joignit un craquement violent pareil à celui des cordages tourmentés par les rafales ; puis ce fut le tour de gémissements sourds et prolongés ; on entendait distinctement les plaintes aiguës du vent, le bruit sinistre des agrès entrechoqués dans la tempête, et le craquement des mâts et de la membrure d'un navire qui roule d'une vague à l'autre. Vint après le sombre et régulier choc des lames contre l'avant du vaisseau perdu. Jusqu'alors la table s'était maintenue dans un état de vacillation constante : mais à présent elle était renversée sens dessus dessous, sur le plancher ! Tout ceci s'était passé sans que personne touchât la table : deux d'entre nous, au moins, avaient scrupuleusement veillé sur ce point. Il paraît que ces deux matelots, dont l'âge et le nom furent donnés, avaient perdu la vie dans un naufrage où leur navire avait chaviré, ainsi qu'il l'avait été représenté : quant au fait lui-même, j'ai de bonnes raisons de croire que ni M. Home, ni personne de l'assemblée, excepté le parent de ces deux matelots, n'en avait connaissance.

Les démonstrations augmentèrent ensuite en pouvoir et en nombre. Plusieurs tons furent rendus par le balancement de la table, que nul alors ne touchait, le cercle qui l'entourait en étant éloigné de deux pieds au moins. L'oscillation la portait, à chaque élévation, à trois pieds au moins au-dessus du sol, et le ton néanmoins était maintenu avec une singulière fidélité. Une expression simultanée, manifestée par tous les membres du cercle, attesta la reconnaissance des divers tons, à mesure qu'ils étaient donnés pour notre satisfaction.

La table fut ensuite soulevée en l'air, sans l'aide du pied ou de la main ! Une table pesante, environ, cent livres s'éleva à un pied au-dessus du parquet, ses pieds pendant dans le vide. Je sautai sur elle et elle s'éleva de nouveau. Elle se mit ensuite à se balancer, moi sur elle, sans cependant me faire glisser par terre, quoique son oscillation atteignit au moins un angle de quarante-cinq degrés ! Finalement, une inclinaison presque perpendiculaire me fit perdre ma position, et je fus remplacé par un autre qui eut le même sort. Tout cela se passait dans une salle assez éclairée pour qu'il nous fût permis de voir dessus et dessous la table, que nous entourions tous, et que nul ne toucha, excepté les deux personnes qui à tour de rôle montèrent sur elle pour la faire descendre.

Nous entrâmes ensuite dans une chambre obscure pour voir les éclairs de lumières spirituelles dont on avait gratifié précédemment quelques investigateurs. Mais au lieu de ces illuminations, ce fut un tonnerre de coups effroyables qui retentit autour de nous. Quelques-uns venant des murs, du parquet et des tables, à trois pouces de moi, étaient vraiment

étonnants. Je pourrais difficilement moi-même produire un tel bruit avec mon poing, dussé-je y mettre toute ma force. Les murs mêmes en étaient ébranlés. Les questions furent répondues par des coups variant de force et d'intonation, selon la nature des Esprits communiquant. La petite fille favorite d'un monsieur présent à la réunion, un étranger d'un État lointain, laquelle avait quitté la terre tout enfant, annonça sa présence par une pluie bien nourrie de vifs et joyeux petits frappements : à la demande que lui fit mentalement son père, elle posa sa main d'enfant sur le front de ce dernier. Ce père n'était pas un croyant, tant s'en faut ; il n'avait jamais assisté à de telles choses, mais il ne put se méprendre à la sensation pénétrante de l'attouchement d'un Esprit. J'eus également une manifestation semblable, dont la nature ne me trompe pas.

Tout à coup, à la grande surprise de l'assemblée, M. Home fut élevé dans l'air ! J'avais alors sa main dans la mienne, et je sentis, ainsi que d'autres, ses pieds suspendus à douze pouces du sol ! Il tressaillait de la tête aux pieds, en proie évidemment aux émotions contraires de joie et de crainte, qui étouffaient sa voix. Deux fois encore son pied quitta le parquet ; à la dernière, il atteignit le haut plafond de l'appartement, où sa main et sa tête allèrent frapper doucement. J'oubliais de constater que ces dernières démonstrations furent faites en réponse à une de mes requêtes, dans laquelle je formulais le désir que les Esprits voulussent bien nous gratifier de quelque chose qui satisfît tout le monde. Le médium fut grandement étonné et plus alarmé que personne ; mais l'assemblée, je dois l'ajouter, prit la chose assez tranquillement, quoiqu'elle fût excessivement intéressée. »

Durant ces élévations ou lévitations, je n'éprouve rien de particulier en moi, excepté cette sensation ordinaire dont je renvoie la cause à une grande abondance d'électricité dans mes pieds. Je ne sens aucune main me supporter, et depuis ma première ascension, citée plus haut, je n'ai plus éprouvé de craintes, quoique, si je fusse tombé de certains plafonds où j'avais été élevé, je n'eusse pu éviter des blessures sérieuses.

Je suis en général soulevé perpendiculairement, mes bras roidis et relevés par-dessus ma tête, comme s'ils voulaient saisir l'être invisible qui me lève doucement du sol. Quand j'atteins le plafond, mes pieds sont amenés au niveau de ma tête, et je me trouve comme dans une position de repos. J'ai demeuré souvent ainsi suspendu pendant quatre ou cinq minutes ; on en trouvera un exemple dans un compte rendu de séances, qui eurent lieu en 1857, dans un château près de Bordeaux. Une seule fois mon ascension se fit en plein jour ; c'était en Amérique. J'ai été soulevé dans un appartement à Londres, Sloane-street, où brillaient quatre becs de gaz, et en présence de cinq messieurs qui sont prêts à témoigner de ce qu'ils ont vu, sans compter une foule de témoignages que je peux ensuite produire. En quelques occasions la rigidité de mes bras se relâche, et j'ai fait avec un crayon des lettres et signes sur le plafond, qui existent encore, pour la plupart, à Londres.

Pendant cet automne et cet hiver je visitai plusieurs familles dont j'étais l'ami, et jamais un jour ne fut exempt de quelques manifestations. Elles étaient pour la plupart d'une nature privée, s'adressant aux sympathies des parents et amis, et par cela même ne sauraient convenablement être rapportées ici. Elles sont néanmoins pour moi, ainsi que pour eux, une douce réminiscence de la tendre protection d'amis en alliés, qui trouvent leur plus grand bonheur à aider et à consoler ceux qui restent pour accomplir leur pèlerinage ici-bas. Ils disent sans cesse que Dieu, dans sa bonté aimante, permet cela, et que, comme il est partout un Dieu présent, il peut pardonner nos défauts ; eux, qui ont été mortels comme nous-mêmes, peuvent comprendre plus aisément la faiblesse de la nature humaine. Durant la période de ma vie publique, j'ai rencontré par milliers des gens qui ne croyaient pas à l'existence de l'âme postérieurement à la mort, et quelques-uns qui niaient même l'existence de Dieu. Parmi ceux-ci se trouvaient jusqu'à des prêtres ; ils me disaient que quoi qu'ils prêchassent l'Évangile, ils n'avaient jamais été bien convaincus d'une existence postérieure à cette vie.

Voici un extrait d'une lettre d'un de mes amis, un évêque épiscopal : « Vous avez l'aimable assurance d'avoir été l'instrument qui apporte au cœur d'une foule de gens une tranquillité et une joie incalculables, au point de vue de la tristesse vous avez complètement changé l'aspect de leur existence, et fait pénétrer la lumière sous des toits où régnait la nuit. »

Je vins d'Hartford à Springfield pour passer quelques jours chez M. Elmer, et quoiqu'à ce moment je ne donnasse pas de séances, le pouvoir, néanmoins, était toujours avec moi, sous une forme ou une autre, ainsi qu'on le verra par ce qui suit : « Pendant que M. Anderson était chez moi, M. Home, que nous n'avions pas vu depuis longtemps, vint nous faire une visite. A peine arrivé, il fut atteint d'une indisposition grave, dont M. A. essaya de le soulager en lui appliquant des lotions à la tête. Durant l'opération, M. Home tomba dans une condition spirituelle et dépeignit le père et la sœur de M. A., prononça leurs noms et celui de sa mère ; puis l'Esprit du père s'adressant à son fils, fit usage de son nom de baptême, que M. Home ne pouvait savoir, pas plus que les noms des parents de M. A., connus, nous assura-t-il, par lui seul, de ce côté de Baltimore. »

En allant à Boston, mon pouvoir me revint plus grand, et avec lui les plus extraordinaires manifestations de musique, produites sans instrument terrestre. La nuit, durant mon sommeil, ma chambre s'emplissait de flots d'harmonie, qui augmentait graduellement, jusqu'à être distinctement entendue par des personnes logées dans les autres parties de la maison ; si par hasard je m'éveillais, la musique cessait immédiatement.

CHAPITRE III

Nouvelles manifestations en Amérique

Je passai l'année 1853 sous la direction de trois amis, et pendant l'été je résidai à New-York, sur la rivière d'Hudson, où je complétais mes études, comme simple pensionnaire, à l'Institut théologique de cette ville. Ce fut là que j'eus une vision, si vivace encore dans ma pensée, que je m'en rappelle les plus minutieux détails.

L'Institut est situé sur une éminence, commandant une vue d'une beauté particulière ; en bas s'étend la cité ; à droite, la rivière se perd à travers les collines rocheuses de West-Point ; à gauche, elle se développe, superbe, visible sur une longueur de plusieurs milles en arrière : la campagne déploie ses champs bariolés, semés, çà et là de jolies petites fermes. Je restais souvent des heures entières le soir à regarder trembler les faibles lumières dans la nuit et à créer dans mon imagination les émotions diverses qui avaient dû franchir le seuil de ces maisons. Là, je me figurais une jeune fille, dont la forme, la vie, les soucis avaient passé comme la brise du soir ; tout à côté, c'était une mère penchée sur le berceau de son petit enfant malade, comptant, tremblante, avec ce sentiment d'espérance intime qu'une mère seule connaît, les battements fiévreux du pouls, et demandant à Dieu qu'il veuille bien lui conserver le pur, gentil et aimant petit être qu'elle a reçu de lui.

Ici, c'est un vieillard, chargé d'ans et de chagrins : tout ce qu'il a aimé repose du sommeil éternel ; il est seul au monde. De gracieuses images de sa jeunesse voltigent parfois devant lui, mais c'est pour rendre sa solitude plus terrible : les lueurs du passé évanoui ne servent qu'à faire ressentir la profondeur des ombres présentes.

Telles étaient les pensées qui occupaient mes heures de loisir ; parfois, ces peintures de ma fantaisie semblaient réelles, et fournissaient d'amples ressources à un esprit naturellement porté à chercher ses rêves en dehors du cercle étroit de la vie quotidienne.

Une fois, je m'étais si profondément abîmé dans la pensée de cette transformation que le monde appelle la mort, et de l'éternité qui s'étend au-delà, que, me sentant fatigué, je cherchai du soulagement dans la prière et dans le sommeil. Ma dernière pensée avant de m'endormir avait été celle d'une confiance profonde en Dieu, et un vif sentiment de gratitude envers lui, pour le plaisir que j'avais eu à contempler les splendeurs matérielles de la création. Il est fort possible que ces sentiments aient dû en partie leur origine à l'impression que m'avait laissée la contemplation d'une étoile qui brillait dans le calme profond de la nuit. Quoi qu'il en soit, il me sembla, dès que j'eus fermé les yeux aux magnificences de ce monde, qu'une perception secrète s'éveillait en moi, aussi lucide que ma raison en état de veille. Je me rappelle fort distinctement que je me demandai alors si j'étais endormi ou non, lorsque tout à coup, à ma grande surprise, j'entendis une voix, qui me semblait si naturelle, que je me sentis bondir d'aise en reconnaissant en elle celle d'une personne trop pure pour cette terre, et qui, en la quittant pour des sphères plus brillantes, m'avait promis de veiller sur moi et de me protéger. Quoique je n'eusse pas le moindre doute en sa promesse, c'était pourtant la première fois que j'entendais sa voix si naturelle et si près de moi... Elle me dit :

« Ne craignez rien, Daniel, je suis près de vous ; la vision que vous allez avoir est celle de la mort, mais vous ne mourrez pas. Votre esprit retournera dans votre corps au bout de quelques heures. Ayez confiance en Dieu et en ses anges ; tout ira bien. »

Ici la voix se tut et j'éprouvai la sensation d'un homme qui est frappé de cécité en plein midi ; de même qu'il essaye de se cramponner aux souvenirs mêmes de la lumière, ainsi j'essayai de m'attacher à l'existence matérielle ; non pas que j'éprouvasse aucune crainte de mourir, ni

que je doutasse un seul instant de la parole de mon ange gardien, mais je craignais d'avoir été trop présomptueux dans mon amour de la science, dont les réminiscences eussent pu troubler ma vie future. Mais cette situation dura peu, car presque au même instant, les souvenirs du passé vinrent à moi avec une rapidité effrayante ; mes pensées revêtirent les dehors de réalités, et chaque action me semblait une éternité d'existence.

J'éprouvais durant tout le temps une sensation de frisson et d'engourdissement répandue sur tout mon corps, mais plus inactif devint mon système nerveux, plus actif au contraire devint mon esprit ; il me sembla que je tombais du bord d'un précipice effrayant, que durant ma chute, l'obscurité s'était faite, et que mon corps n'était plus qu'une masse inerte, animée seulement par un sentiment de terreur ; enfin, toute sensation et perception cessèrent simultanément, et je ne sus plus rien. Combien de temps je restai ainsi étendu, je l'ignore, mais aussitôt après, je sentis que j'allais m'éveiller dans une obscurité des plus profondes ; la frayeur avait maintenant fait place à un sentiment de bien-être, accompagné de la certitude qu'un être tendrement aimé était près de moi, quoique invisible : je vins à penser alors que la lumière des sphères devait être plus éclatante que la nôtre et me demandai si le passage rapide des ténèbres à la clarté ne pouvait pas être pénible, car au-delà du cercle obscur je voyais instinctivement se déployer un Océan de lumière argentée. Je fus à cet instant ramené à l'idée de la lumière par la vue de mon système nerveux qui m'apparut un composé de scintillements électriques sans nombre, lesquels, çà et là, de même que les nerfs véritables, prenaient la forme de courants, et lançaient leurs rayonnements par tout le corps d'une façon merveilleuse ; ce n'était encore là, néanmoins, qu'une lumière électrique sans calorique, et de plus, elle était externe. Graduellement, pourtant, je m'aperçus que les extrémités étaient moins lumineuses, et que les membranes plus fines qui enveloppaient le cerveau lui donnaient une apparence de feu ; je vis dès lors, que la pensée et l'action de ce corps n'avaient plus de relation possible avec le monde matériel, mais qu'elles avaient passé dans le corps d'un Esprit, semblable en tous points au corps que je savais avoir été mien, et que je voyais maintenant devant moi étendu sans mouvement sur le lit. Le seul lien qui joignît encore les deux formes semblait être une lumière argentée qui procédait du cerveau ; puis, comme pour répondre aux premières pensées qui s'éveilleraient en moi, la même voix reprit, mais cette fois d'un ton plus musical qu'auparavant :

« La mort n'est qu'une seconde naissance, correspondant en tous points à la naissance naturelle ; le lien qui unit maintenant les deux formes viendrait-il à être coupé, vous ne rentreriez plus dans votre corps. Cependant, comme je vous l'ai dit, cela ne sera pas. Vous avez eu tort de douter, même un instant, car c'est pour cela que vous avez souffert, et c'est cette absence de foi sur la terre qui est la cause de tout mal. Dieu est amour, et cependant ses enfants doutent de Lui. N'a-t-il pas dit : Frappez, et il vous sera ouvert ; Cherchez, et vous trouverez ? Ses paroles doivent être écoutées comme si vous les entendiez de Sa propre bouche. Ce n'est pas à l'homme à donner des interprétations sur ce qu'ils peuvent croire ou non de ce qui a été dit par Dieu. Soyez calme, car dans quelques instants vous pourrez nous voir tous ; mais ne nous touchez pas ; laissez-vous guider par celui qui est chargé de vous conduire, car je dois rester près de vous. »

Il me sembla alors que je me réveillais d'un rêve de ténèbres pour entrer dans une sensation de lumière ; mais quelle lumière ! Jamais le soleil terrestre ne répandit de tels rayons, si éclatants en splendeur, si caressants d'amour, si chauds de clarté vitale ; et de même que ma dernière idée de clartés terrestres avait été le reflet de mon propre corps, ainsi cette lumière céleste irradiait de ceux que je voyais debout autour de moi. Cette lumière pourtant n'était pas la lueur propre, mais elle était répandue sur eux d'une source plus élevée et plus pure, qui semblait la plus adorablement belle dans l'invisibilité de son saint amour et de sa grâce, en versant ainsi toutes sortes de bienfaits sur les créatures de sa création. J'étais comme baigné dans des flots de clarté, et autour de moi étaient ceux que j'avais pleurés ; mais quoique je

fusse averti de leur existence, de leur amour et de leurs attentions pour moi, leur présence terrestre ne m'était pas visible. L'un d'eux, que je n'avais jamais connu sur terre, vint alors près de moi et me dit :

« Venez avec moi, Daniel ! »

Je ne pus que lui répondre qu'il m'était impossible de me mouvoir, ne pouvant naturellement supposer que ma volonté avait contrôle sur mon *nouveau corps d'Esprit*. Mais il repartit : « Désirez et vous verrez s'accomplir vos désirs, s'ils sont sans péché ; les désirs sont des prières à la Divinité, et *Elle* a toujours exaucé la prière de ses enfants. »

Pour la première fois je regardai ce qui pouvait soutenir mon corps, et je vis que ce n'était qu'un nuage de pourpre ; puis, au désir que je manifestai à mon guide de me porter en avant, le nuage parut s'agiter au souffle d'une douce brise, et s'élever en haut jusqu'à ce que la terre m'apparût, comme une vision ; loin en dessous de nous. Bientôt je m'aperçus que nous en approchions et que nous nous balancions au-dessus d'un cottage que je n'avais jamais vu ; je vis aussi les personnes qui l'habitaient, mais je ne les avais jamais rencontrées dans la vie. Les murs du cottage n'offraient pas le moindre obstacle à ma vue : ils me paraissaient construits d'une substance opaque et vaporeuse, quoique transparente, ainsi que chaque partie de l'ameublement. Je m'aperçus que les habitants étaient endormis, et vis les divers Esprits qui veillaient sur leur sommeil. L'un d'eux s'efforçait de faire connaître à son fils l'endroit où il trouverait une sienne relique, très chère aux yeux du fils, et dont la perte avait profondément attristé ce dernier. Le fils se réveilla, puis, pensant que ce n'était qu'un rêve, il se rendormit, pour se réveiller encore sous l'impression de l'Esprit, et ainsi de suite pendant trois fois : quand le matin parut, je vis que le jeune homme désirait sortir, par curiosité, et aller à l'endroit qu'on lui avait désigné, où il trouverait la relique tant cherchée.

Dans une pièce contiguë, j'en vis un tourmenté par des rêves, mais ces rêves n'étaient que la conséquence d'un corps malade.

J'étais intéressé au dernier degré par tout ceci, lorsque mon guide me dit :

« Maintenant, nous devons revenir. »

Quand je me retrouvai près de mon corps, je me tournai vers l'Esprit qui était resté près de mon lit, et m'écriai :

« Pourquoi revenir sitôt ? Il y a quelques instants à peine que je suis avec vous ; j'aurais voulu voir davantage et rester avec vous plus longtemps ! »

Elle me répondit :

« Voilà déjà plusieurs heures d'écoulées depuis que vous nous êtes venu ; mais ici, il n'y a plus d'idée du temps, et, comme vous êtes ici un Esprit, vous avez perdu cette idée ; nous voudrions vous avoir parmi nous, mais cela ne saurait être à présent. Retournez à la terre, aimez vos pareils, ainsi que la vérité ; c'est ainsi que vous servirez le Dieu d'amour infini, dont la tendresse et les soins s'étendent sur tous. Puisse le Père de miséricorde vous bénir, Daniel ! »

Je n'entendis plus rien, mais il me sembla que je m'évanouissais ; quand je repris conscience de moi, ce fut pour me sentir sur la terre, avec toutes ses épreuves devant moi, et pour songer que moi, aussi bien que toute créature humaine, j'étais destiné à porter ma croix. Quand je rouvris mes yeux aux choses matérielles la petite étoile avait disparu, et le soleil l'avait remplacée depuis quatre heures à l'horizon. Mes membres étaient si engourdis, qu'une longue demi-heure s'écoula avant que je pusse atteindre le cordon de la sonnette pour appeler quelqu'un à mon aide ; et ce fut par de continuelles frictions qu'au bout d'une heure je fus capable de me tenir debout.

Je donne simplement ces faits tels qu'ils se sont passés ; que d'autres les commentent à leur gré. J'ajouterai seulement que jamais rien n'a pu me convaincre que ce fût une illusion ou une erreur de mes sens ; et quant au souvenir de ces heures étranges, il est aujourd'hui aussi présent à ma pensée qu'au jour même de la vision.

Quand vint l'automne, je retournai à New-York, dans l'intention de suivre un cours d'études médicales, mais une suite de circonstances fâcheuses sembla conspirer contre moi pour empêcher la réalisation de mes projets. A cette époque je ne pouvais pas comprendre pourquoi il en était ainsi, mais depuis j'ai eu souvent l'occasion de rendre grâce à Dieu qu'il en eût ordonné autrement. Les bons amis qui agissaient de leur mieux pour empêcher le public d'assister aux manifestations ne considéraient pas que ces phénomènes qui avaient été pour eux une source de consolation et de renseignements, venaient de Dieu, et que nous n'avions aucune raison de cacher la lumière à qui que ce fût. En conséquence, comme ce qui avait moi pour objet ne pouvait être réalisé que par ma propre décision, je fis ce qui me parût être le mieux, et les événements me donnèrent raison.

Avant, néanmoins, de prendre une résolution, j'eus une autre vision d'une grande lucidité. J'étais allé dîner avec quelques amis, chez un autre ami commun, et en revenant nous avions à passer le bac de Brooklyn pour retourner à New-York. Le gardien du bac laissa pénétrer notre voiture dans la barrière qui lui sert d'entrée, et nous suivions le plan incliné qui descend au bateau, lorsqu'un des bateliers prit les chevaux par le mors et les arrêta, en disant au cocher qu'il agissait ainsi, parce qu'il n'y avait plus de place pour nous dans le bac. Non seulement c'était le cas, mais déjà les chaînes étaient retirées et le bateau commençait à quitter le rivage. Nous nous trouvions alors sur un plan très rapide, avec des chevaux rétifs, et l'eau profonde à un pied d'eux, car la dernière clôture qui les en séparait était loin d'être formidable. Madame C. demanda à descendre, et je sautai par terre pour lui offrir la main. Au moment où je touchais la sienne, avec le sentiment instantané du contact que j'éprouvais, je vis, comme si quelque changement se fût opéré dans les conditions électriques, une petite sœur à moi qui venait de quitter la terre. Je ne savais pas que la jeune enfant était malade, et mes parents, jugeant sans doute que son affection était peu grave, n'avaient pas cru devoir m'en informer. Ce fut une transition étrange : j'étais là debout dans la nuit froide, entendant le piaffement des chevaux contre les planches de sapin vermoulu, et le bruit des eaux se brisant contre les piles de l'embarcadère ; je sentais dans ma main une main animée par la chaleur de la vie, et là, pourtant, je voyais ma mère, avec l'un des trois enfants qu'elle avait confiés à mes soins ici-bas, la protéger du froid, la garder de toutes craintes, l'abriter de tout danger. L'enfant se pressait étroitement sur son cœur, et sa longue chevelure de soie s'épandait ondoyante sur les épaules de ma mère. Je vis aussi l'Esprit de mon autre sœur Marie, qui semblait occupé à calmer les étonnements d'enfant de la nouvelle venue. Ce ne dura qu'un instant, et cependant je vis tous cela, et je savais que Dieu m'avait donné un autre ange gardien. Le lendemain, je reçus une lettre qui m'annonçait une nouvelle que je savais déjà.

Le mois de janvier 1854 fut le commencement d'épreuves plus sévères ; j'avais été tellement livré à moi-même dans ma solitude et mes travaux, pendant tout l'hiver, que mon corps et mon esprit n'étaient plus dans leur aplomb ; en conséquence, j'écrivis à mes amis que je ne me croyais pas capable de continuer l'existence que je menais. Après un échange de quelques lettres, je fus laissé à moi-même pour décider de mon avenir. J'avais des amis à Boston, qui, dès qu'ils furent informés de mes intentions, m'offrirent généreusement de faire ce que mes autres amis avaient déjà fait ; et de me laisser la liberté de voir qui bon me semblerait. Ma santé avait souffert des anxiétés nerveuses de ma vie solitaire et laborieuse, et les médecins, consultés par moi, constatèrent la maladie d'un de mes poumons. Mes amis les Esprits confirmèrent la déclaration de la science, mais ils ajoutèrent que mon heure n'était pas venue, que ma mission était incomplète, et que j'avais encore beaucoup à faire.

J'allai de New-York à Hartford, mais je me tins loin du public pendant les quelques semaines que j'y demurai. De là, je revins à Springfield, où je reçus du docteur Gardner communication d'une lettre qu'il écrivit le 1^{er} mars 1854 à l'un de ses amis. Dans cette lettre le docteur décrit les phénomènes qu'il vit à cette époque, et quoique leur nature diffère peu de

ce qui a été rapporté précédemment, elle servira néanmoins à constater le caractère des manifestations qui se produisirent aux différentes époques de ma vie.

Voici la lettre du docteur : « Permettez-moi de vous adresser les faits suivants, auxquels j'ai assisté en compagnie de plusieurs autres personnes, à la maison de M. Rufus Elmer, de cette ville, le soir du 28 février dernier. Neuf personnes, en dehors de M. Home, étaient assises autour d'une table de cerisier commun, lorsque le phénomène suivant se produisit : la table commença un mouvement oscillatoire et vibrant, des sons, quelques-uns très élevés, se manifestèrent en elle et dans le parquet, puis elle se mit à se balancer avec une grande violence, s'éleva à deux pieds environ du sol, et y resta suspendue longtemps avec un mouvement d'ondulation, comme si elle eût flotté sur l'onde agitée de l'Océan. Ceci eut lieu plusieurs fois. Alors, nous reçûmes l'ordre de placer la sonnette (du poids d'une livre une once) sur le parquet et sous la table, où elle sonna un grand nombre de fois ; des questions furent répondues par des frappements sur elle, et chaque personne du cercle reçut d'elle des coups, à la nature desquels il n'était pas possible de se méprendre. Nous demandâmes ensuite aux Esprits d'enlever la sonnette de dessus le parquet et de la placer dans nos mains, ce qui fut fait à chacun de nous séparément ; puis, à notre prière, la sonnette fut prise de nos mains et replacée soigneusement sur le parquet. Au moment où nous chantions l'hymne : « Pendant que les bergers veillent, » la sonnette quitta de nouveau le sol et nous accompagna parfaitement dans la mesure de l'accord ; après quoi une deuxième série de sons fut tambourinée par la sonnette contre la partie interne de la table, et le bruit produit avait une ressemblance exacte avec le roulement de baguettes de tambour exécuté par des mains habiles sur une grosse caisse ; cette manifestation dura plusieurs minutes.

Je suis certain que ce qui précède eut lieu sans l'aide d'un agent humain, les mains de chaque personne présente se trouvaient sur la table, durant l'exécution ci-dessus, et étaient parfaitement visibles, non seulement alors, mais encore pendant toute la séance, dans cette salle du reste parfaitement illuminée. Durant les diverses opérations de la clochette, avant même et après, nos habits étaient constamment tirés, deux mouchoirs, étendus sur les genoux de leurs propriétaires, furent noués ensemble, nous reçûmes plusieurs fois des coups plus ou moins forts, et produisant en nous des sensations d'une nature particulière et indescriptible ; quelques-uns d'entre nous eurent leurs membres saisis avec une force considérable, et sentirent distinctement la forme de la main d'un Esprit, un tendre, délicat, élastique toucher, et fort, néanmoins, qu'il est impossible de décrire, mais qu'il faut sentir pour bien l'apprécier. Et rappelez-vous bien que les mains des personnes présentes étaient en pleine vue sur la surface de la table.

Dans le même soir, des réponses à des questions furent données par l'intelligence invisible, avec le manche de la clochette, qui frappait si lourdement contre la table, que des entailles, visibles encore pour tout incrédule, furent faites à celle-ci. Un grand nombre de manifestations se produisirent encore, mais celles qui précèdent suffisent pour donner une idée de l'étonnante force invisible qui préside à ces phénomènes ; et les belles et sublimes leçons de morale données, par l'intermédiaire du médium en état d'extase, resteront longtemps, j'en suis sûr, dans l'esprit de ceux qui les entendirent, et deviendront la règle de leur existence. »

Je partis ensuite pour Boston, et là ma puissance sembla croître d'une façon qui me surprit, non moins que ceux qui le constatèrent. En plusieurs occasions, les Esprits furent vus distinctement par tous ceux qui étaient présents dans le salon, et plus d'une fois il leur arriva d'embrasser des personnes d'une manière sensible et audible pour elles. En été, ma santé s'améliora graduellement, et je crus une fois encore que j'allais pouvoir me livrer aux études qui me permettraient de prendre mon diplôme de médecin. Mais non ! Une série nouvelle de circonstances imprévues se ligua encore pour m'arrêter dans mes projets.

Cependant je revins à New-York vers le commencement de novembre, et je repris mes études médicales. Je donnais des séances deux ou trois fois par semaine chez moi, et visitais les plus pauvres classes pour les entretenir de cette vérité si consolante. Je les ai toujours trouvées les plus impartiales et les plus sincères dans leurs investigations, et une fois convaincues, les plus reconnaissantes envers Dieu, pour avoir permis l'existence de ces natures et de ces puissances spirituelles. J'ai vu bien des pauvres mères désolées se consoler à la pensée que la blonde et petite créature que Dieu leur avait donnée, comme une étoile d'espérance, pour briller sur elles durant leurs rudes labeurs de chaque jour, et qui était partie pour jamais, vivait encore et était devenue leur ange gardien envoyé par Dieu. Je me souviens parfaitement d'un pauvre homme qui, un soir, reçut la visite de l'Esprit de sa petite fille, avec le message suivant : « Cher père, votre petite Marie était présente mercredi dernier et Dieu lui a donné le pouvoir de vous empêcher de faire ce que vous vouliez. Si jamais vous exécutiez ce dessein, vous ne pourriez pas venir où sont votre petite Marie et sa mère. Promettez-moi de ne jamais plus avoir une si horrible pensée ! »

Nous nous regardâmes, étonnés, ne comprenant pas à quelle circonstance l'Esprit faisait allusion. Mais il était évident qu'il n'en était pas ainsi du pauvre père, car, tombant sur ses genoux, il se mit à dire, avec des larmes roulant le long de ses joues : « Il n'est que trop vrai, en effet, que mercredi dernier je décidai de me couper la gorge ; mais au moment où je pris le rasoir, je pensai que si mon enfant eût été vivante, elle m'aurait réprouvé avec horreur, et ce fut là ce qui me sauva. »

Les personnes qui assistaient à mes nombreuses séances m'étaient toutes présentées par des amis, et mes nouvelles connaissances se comptèrent bientôt par centaines. Une de ces séances a été rapportée dans la New-York Conférence du 26 décembre 1854, et peut servir à donner une idée de ma puissance médianimique à cette époque.

« Un des assistants lut le compte rendu de faits qui s'étaient produits dans la soirée du mercredi précédent. Cette fois encore M. Home agit comme médium ; après cette lecture, dès qu'il fut assis, la première chose qu'on remarqua fut une ondulation de la table, suivie bientôt de son élévation bien nette au-dessus du sol : l'expérience fut répétée plusieurs fois. En une ou deux occasions, la table fut soulevée à la hauteur du menton des personnes assises autour d'elle, et dont les mains reposaient à la surface. Une guitare dans sa boîte, debout dans un coin de l'appartement, fut entendue se mouvoir, et reconnue avoir bougé de plusieurs pouces. On entendit des coups sonores de son côté, pendant que cela se passait, et la porte d'un cabinet, s'ouvrant dans la salle où l'on était réuni, fut fermée avec une force considérable. Durant ces manifestations le cercle n'avait pas quitté la table, et se trouvait à six ou huit pieds du point où elles s'étaient produites. On ouvrit ensuite la boîte de la guitare, et on plaça l'instrument sous la table. Là, il joua plusieurs airs, non pas assurément dans toute la perfection de l'art, mais avec une habileté fort estimable : les mains de chaque personne du cercle étaient toujours sur la table, en vue de tout le monde. Il n'était pas possible, du reste, qu'il y eût surprise, la chambre était parfaitement illuminée et la position de tout ce qu'elle renfermait était distinctement visible. La guitare fut alors placée sur les genoux de chacune des personnes du cercle ; chacune d'elles la saisit par l'extrémité présentée et la garda jusqu'à ce qu'elle fût enlevée par l'agent immatériel. Puis la table, la chaise, qui les supportait, et le parquet lui-même, s'agitèrent en un tressaillement, sensible pour tous : ce fut ensuite au tour du grand fauteuil-berceuse de M. Home à osciller avec violence. Il fut ordonné ensuite aux dix personnes du cercle de venir s'asseoir tour à tour sur le même fauteuil, et le même balancement se produisit. L'application du pouvoir s'était faite, quoiqu'une main de la personne assise contint la partie supérieure du dos du fauteuil tandis que l'autre en maintenait le bras ; à ces deux points la sensation de ladite force était parfaitement perceptible à chaque vibration, et il était facile d'en juger l'étendue par le fait seul que les pieds de l'expérimentateur, tenus dans une position verticale, allaient dans le mouvement, toucher la

partie interne de la surface de la table. Ce furent ensuite des attouchements de main plus ou moins légers, appliqués à chacun successivement. Une dame, qui avait été ainsi touchée par une main qu'elle crut être celle de sa fille, demanda si son mouchoir pouvait lui être enlevé de dessus ses genoux. On vit immédiatement ce dernier glisser, doucement et disparaître sous la table. En quelques minutes, des frappements intelligibles sur l'alphabet se firent entendre et la phrase suivante se produisit :

« Mère, regardez maintenant ce que nous avons fait. »

On regarda sous la table, et l'on y trouva le mouchoir noué et tordu en forme de poupée, non pas faite avec symétrie, mais indiquée suffisamment pour qu'on reconnût l'intention, l'adresse et le pouvoir de l'exécution. Plusieurs autres faits également intéressants eurent lieu le même soir.

Le docteur Hallock a déclaré être présent aux moments où ces phénomènes se produisirent. Le point qu'il désirait spécialement mettre en évidence était le caractère manifeste, pour ainsi dire, de ces phénomènes. Lorsqu'un fait important est avancé, et qu'il résulte des explications données qu'il se soit passé dans une chambre obscure, il s'élève naturellement dans l'esprit de l'auditeur un sentiment de doute, que les détails les plus probants ne réussiront pas à déraciner. Mais ici, d'un bout à l'autre, ces manifestations ont été à l'abri de cette objection. Chacune des personnes du cercle, y compris M. Home, était parfaitement en vue. Quand la guitare jouait, on voyait nos mains sur la table : il n'était pas même possible qu'un homme touchât les cordes de cet instrument, du bout de son pied, encore moins avec sa main, sans être découvert. Nous pourrions dire la même chose de chaque phénomène de la soirée. Une fois, après plusieurs essais infructueux pour retenir une feuille de papier sur la surface unie de la table, élevée à un angle considérable, celle-ci, avec sa feuille, se tourna de façon à se tenir debout sur son côté, sa surface verticalement au sol ; ladite feuille de papier conserva sa position jusqu'à ce que, à la requête d'un des membres de la société, elle se laissât glisser à terre. L'exhibition de cette puissance intelligente et immatérielle, manifestée dans cette séance, eut lieu pour nous, et non par nous, si toutefois nous devons en croire dix paires d'yeux, sans compter le reste des autres sens. »

En janvier 1855, le temps fut plus froid que d'habitude, et ma maladie s'était tellement accrue, avec d'autres symptômes d'une gravité plus alarmante, que toute idée de compléter mes études médicales dut être abandonnée. Les hommes de l'art que je consultai furent tous d'accord que mon seul espoir de prolonger ma vie était de visiter l'Europe. Ce fut pour moi une rude lutte, en songeant que c'était me séparer de ceux qui m'auraient entouré de toute espèce d'affection, et que j'allais être jeté, comme un exilé, sur une terre étrangère. Ma famille habitait depuis longtemps l'Amérique, et je n'avais pas un ami dans toute l'Angleterre. Je n'aurais certainement pas écouté les conseils des médecins, et serais resté sur le sol où je devais finir mes jours ; mais les Esprits amis me dirent que je devais partir, et leurs avis ne pouvaient être dédaignés. En conséquence, j'allai faire mes visites d'adieu aux amis qui m'avaient été si bienveillants, et eux, ainsi que moi, nous sentions que, selon toute probabilité, c'était la dernière fois que nous nous rencontrerions en chair. Dans une de ces visites à Hartford, dans le mois de mars, je donnai une séance, dont voici quelques détails :

« Les manifestations suivantes se produisirent dans cette ville, le soir du 14 précédent. Une société de quelques personnes était assise avec M. D. D. Home, qui est probablement le plus remarquable des médiums modernes pour les manifestations spirituelles d'un ordre physique ou tangible. Il fut donné à entendre que, si nous nous procurions une table et la couvrons d'un tapis, les présences invisibles se manifesteraient en soulevant ce dernier. En conséquence, on se procura un tapis, on le plaça sur la table, et la lumière sur lui, puis on se retira assez loin pour qu'il fût impossible à qui que ce soit du cercle de le toucher, à moins de s'avancer par un mouvement en avant. Ajoutons vite que la moindre tentative de l'espèce eût été

immédiatement aperçue. Un instant après, le tapis fut soulevé nettement du côté opposé au médium, et en pleine lumière de la lampe. Il présentait l'apparence de quelque chose qui courait en dessous, tantôt d'un côté de la table, tantôt de l'autre. Bientôt après, l'objet disparut, mais non sans avoir soulevé les côtés du tapis devant chaque personne successivement. Ce fut la manière dont cette force, ou cette chose substantielle¹, fit ses adieux à la compagnie à travers le drap, on eût dit une main ; mais, en la retenant pour l'examiner de plus près, elle sembla s'évaporer ou se dissoudre, et disparut rapidement. Par sa nature et sa composition, elle avait une grande parité avec la main et le bras qui se manifestèrent dans une occasion antérieure à une société de six personnes, et dont nous avons parlé dans un article précédent.

Tout à coup la chose² souleva de nouveau le tapis de la table et sembla courir çà et là ; puis elle le quitta de nouveau et toucha une personne de la société, se retira encore sous la couverture, et s'en élança de nouveau pour toucher une autre personne. Différentes parties de la même personne, furent ainsi touchées ; puis la main, si main était, quitta son abri et alla toucher successivement chaque individu, celui-ci à tel endroit, celui-là à tel autre. Mais rien ne fut aperçu. Si, par exemple, on demandait que l'épaule droite fût touchée, c'était la gauche qui l'était ; ou si l'on désirait que ce fût la jambe, c'était la poitrine ou la main du demandeur, comme si l'on eût voulu clairement indiquer que le pouvoir ou l'intelligence occulte n'avait aucun rapport avec la pensée du cercle. L'invisible agent toucha ainsi l'auteur de ce rapport, d'abord au genou ; puis, avançant par degré, il lui prit enfin la main ; mais, quoique ce fait se produisit dans une zone de clarté suffisante³, aucune trace de la main tangente ne fut aperçue.

Une guitare, d'une proportion et d'un poids peu ordinaires, fut placée sous la table, dans l'espoir qu'on obtiendrait des Esprits quelques airs de musique. Je plaçai aussi sur l'instrument un cahier de papier à lettres avec un crayon, pour les mettre à même, s'ils en avaient le désir et la faculté, de nous donner un échantillon d'écriture, non tracée par une main mortelle⁴. Dès que nous eûmes pris nos places sur nos sièges, et que le silence régna, la guitare rendit des sons, et puis joua des airs, évidemment sous la touche de doigts réels et palpables, car l'action sur les cordes était forte et distincte. Puis le cahier de papier fut jeté de dessus l'instrument sur le parquet, à la distance de trois ou quatre pieds, et la musique fut de nouveau produite sur un ton plus élevé qu'auparavant. Alors la guitare, en dépit de son volume et de son poids, fut arrachée de sa place et traînée près d'une porte, à une distance de cinq pieds de la table, où la musique recommença plus haute et plus claire que jamais. Ceci se passait pendant que tout le monde était tranquillement assis devant la table. A ce moment, m'étant penché en avant pour mieux examiner le phénomène, manifesté à cette distance, j'éteignis sans le vouloir la lampe qui était sur la table ; mais, comme une bonne lumière émanait d'un excellent feu de charbon ardent, placé en face du cercle, on décida qu'on ne romprait pas ce dernier pour rallumer la lampe, et la manifestation continua ainsi.

Alors la guitare, à cette distance de cinq à six pieds de la société, joua d'une manière exquise pendant plusieurs minutes, en dehors de toute coopération des personnes présentes. L'instrument était en partie dans l'ombre, et on ne pouvait voir la main qui en pressait les cordes ; mais la musique était supérieurement belle. Elle était d'un caractère entièrement nouveau pour ceux qui l'écoutaient, et plus douce, plus molle, plus harmonieuse que tout ce que j'avais entendu jusqu'alors. Il y avait des parties remplies d'une certaine mélodie, molle et suave, qui semblait être l'écho d'autres musiques lointaines, ineffables dans leur exquise douceur. C'était de cette

Musique... qui s'épanche plus douce
Que les feuilles de rose en tombant sur la mousse,

¹ Car c'en était une, ressemblant à une main.

² Quelle que fût sa nature.

³ Un peu au-dessous du bord de la table.

⁴ L'un et l'autre de ces phénomènes ont été observés dans des réunions à New-York, et autre part.

Et que les pleurs du soir sur le cristal uni
D'une eau qui dort au pied d'un vieux mur de granit
Sous les rouges splendeurs d'une aurore idéale.

Tout à coup le caractère change : c'est une période sonore de notes harmonieuses qui remplissent la maison de leurs sons tempétueux.

Une dame, qui demeurait dans une autre partie de l'habitation, l'entendit, et le lendemain demanda sur elle des explications ; ce qui prouve ainsi la puissance et la réalité de cette musique immortelle.

Un des membres du cercle demanda :

« Pouvez-vous frapper sur toutes les cordes à la fois ? » Réponse (au moyen des cordes) :
« Oui. »

Ce qui eut lieu immédiatement. La guitare fut alors transportée dans un coin de l'appartement plus éloigné encore ; aussitôt que nous fûmes assis, elle recommença à jouer à cette distance ; puis des mains invisibles la ramenèrent et la placèrent près de la table. M. Home remarqua que tout ceci dépassait ce qu'il avait vu jusqu'alors dans ses précédentes expériences, et il proposa « *de voir ce qu'on pourrait* » en transportant la guitare dans le coin le plus éloigné de la chambre. Nous lui fîmes observer que ce serait inutile, les Esprits étant sans pouvoir à cette distance de lui ; mais, dès qu'il eut repris sa place, les Esprits recommencèrent à jouer de l'instrument à cet éloignement extrême distant (ainsi qu'il fut ensuite vérifié) d'environ onze pieds du cercle, ou du médium. Puis la guitare quitta de nouveau sa place et se dirigea, vers le cercle ; mais, rencontrant sur son chemin une lourde chaise en acajou, l'instrument fut étendu par terre et la chaise tirée à quelques pieds sur le côté ; après quoi la guitare fut relevée et portée tout autour du cercle par les invisibles, et puis, enfin, placée dans le coin opposé ! Un moment après, je la vis se balancer dans l'air, et s'élever encore presque au-dessus de ma tête ! La remarque suivante fut faite :

« Eh bien, si je ne l'avais pas vu moi-même de mes yeux, je ne voudrais pas le croire sur le témoignage d'autrui. »

A ces mots, l'instrument se porta en avant et tapa, en manière de plaisanterie, trois fois le raisonneur à l'épaule. Puis il traversa la table par-dessus la tête de ce dernier et se dirigea vers M. Home, qu'il toucha plusieurs fois à la tête !

J'étais tout près de la guitare, durant ce phénomène, et je l'examinai attentivement, à l'aide de la lumière du foyer. L'extrémité inférieure de l'instrument touchait presque à ma figure, alors que le bout opposé exécutait les faits précédents : il n'était pas, en vérité, à six pouces au-dessus de ma tête, et je le voyais directement en face de moi. La forme indistincte d'une main humaine se dessinait, tenant l'instrument un peu au-dessous du centre.

Me dressant tout à coup, je saisis la guitare de mes deux mains fermes et la tins au-dessus de ma tête, demandant alors que celui qui en avait tiré des sons voulût bien en jouer encore. Immédiatement les cordes frémirent, comme sous une pression de doigts humains, quoique invisibles, et l'instrument résonna de nouveau aussi harmonieusement, au milieu de l'air, qu'il l'avait fait naguère sur le parquet !

Le cahier de papier dont il est parlé plus haut fut alors enlevé de dessus le plancher et déposé doucement sur la table, autant que je puis l'affirmer, sans l'intervention d'un agent humain. Assis à l'extrémité de la table où cela eut lieu, je fus à même de suivre le phénomène dans tous ses détails. Le cahier de papier fut placé sur le bord de la table, près de ma main, au point de la toucher. Cela fut fait lentement et sans hésitation, et cette fois au moins il me fut permis de voir clairement et nettement la main qui le tenait. C'était évidemment une main de femme, très mince, très pâle, et remarquablement amaigrie. La forme de cette main était particulière : les doigts étaient d'une longueur surnaturelle et semblaient être largement séparés entre eux. L'extrême pâleur de la main était aussi remarquable. Mais la chose la plus frappante peut-être

en elle était la forme des doigts, qui, en outre de leur ténuité et de leur longueur, étaient extraordinairement pointus à leur extrémité ; ils se terminaient rapidement et uniformément en pointe vers les bouts⁵. La main aussi se rétrécissait à partir des dernières jointures jusqu'au poignet, où elle se terminait. J'observais tout cela à la clarté qui existait dans la chambre, pendant les quelques moments où la main tint le papier sur le bord de la table. Elle disparut tout à coup, et le crayon, lancé de quelque part, tomba sur la table, où la main reparut, le saisit, et commença à écrire. Ceci se passait en pleine lumière, à part l'ombre projetée par l'un de nous, placé entre la table et le foyer. Les mains de ceux qui étaient présents reposaient sur la table, de sorte que celle qui écrivait ne pouvait appartenir à personne de la société.

Étant le plus voisin de la main, je me penchai sur elle pour la voir plus distinctement. Elle se terminait au poignet. Avec un sentiment de curiosité bien naturel en cette circonstance, je portai ma figure tout près d'elle, dans le but de voir exactement comment elle était ; mais peut-être qu'ainsi je détruisis l'influence magnétique ou électrique qui la faisait agir car, au même instant, le crayon glissa et la main s'évanouit. Cette écriture, qui retraçait le nom d'une dame morte depuis quelque temps, a été conservée, et reste comme une preuve évidente de la réalité du fait. Qu'elle ait été produite par la main d'un de ceux présents corporellement à la séance, je sais et j'affirme le contraire.

La main reparut ensuite et serra celle de chacun de nous. Je la sentis légèrement. Ce fut fait symétriquement et suffisamment bien, quoique sans perfection ; elle était molle et un peu chaude, et se terminait au poignet. »

⁵ L'auteur de ce rapport a vu depuis un daguerréotype pris sur un portrait de la dame dont le nom était écrit, comme il est dit un peu plus loin, et dont la maladie avait été une phtisie. Le portrait avait été pris juste avant la mort, et les mains ainsi que les doigts, dans le daguerréotype, quoique presque indistincts, ont la plus grande ressemblance avec la main décrite plus haut.

CHAPITRE IV

En Angleterre

Le 31 mars 1855, je partis de Boston pour l'Angleterre sur le vaisseau l'Afrique, commandé par feu le capitaine Harrison. Le neuvième jour de notre voyage, nous approchâmes de l'Angleterre, et le signal du canon fut tiré. Je n'oublierai jamais les sentiments que j'éprouvai à la vue de mes compagnons de voyage : les uns allaient rejoindre leur famille, et souriaient de joie à la pensée de revoir les bons amis qui les attendaient ; d'autres, étaient des voyageurs qui, à la vue du vieux monde étalant ses trésors de merveilles devant eux, se réjouissaient de voir se terminer la triste monotonie d'une traversée. Et moi j'étais là, seul, sans amis dont le chaud accueil me fit fête, avec une santé affaiblie, et mes plus beaux rêves de jeunesse, dans ma conviction, évanouis pour toujours. Ma seule perspective était quelques mois de souffrance, et alors de quitter la terre.

J'avais aussi ce pouvoir étrange qui m'attirait les regards de pitié de quelques-uns, qui ne voyaient en moi qu'un pauvre abusé, envoyé du démon pour conduire uniquement les âmes à la perdition, pendant que d'autres allaient jusqu'à me traiter de vil imposteur ! J'étais là debout, sur le pont du vaisseau, parmi la foule des passagers, sentant monter en moi le sentiment d'une solitude immense, jusqu'à ce que je dusse céder devant le flot qui m'oppressait. Je me dirigeai donc vers ma cabine et priai Dieu qu'il voulût bien m'envoyer un rayon d'espérance qui me consolât ; quelques instants après, je sentais en moi des flots de joie s'épanouir, et, quand je me levai, j'étais aussi heureux que le plus heureux de la foule.

Le bruit se répandit bientôt que j'étais en Angleterre, et avant un mois j'eus plus d'invitations que je n'en pouvais satisfaire. Mon temps était complètement occupé, malgré l'état délicat de ma santé, à donner des séances devant des curieux de tous rangs et de toutes classes, depuis le pair jusqu'à l'artisan, sans oublier les savants, les artistes et les littérateurs.

Après un court séjour dans Jermyn-Street, j'allai demeurer à Ealing chez M. Rymer, qui me prit en amitié et s'intéressait particulièrement à la question. La maison de mon nouvel ami, durant la plus grande partie de mon séjour, fut assiégée par nombre de gens désireux de voir le phénomène. Des centaines virent leur désir satisfait ; ils comprirent qu'à partir de là, leur existence changeait de route et que leurs notions de scepticisme et de matérialisme, ces idées qui sont encore aujourd'hui si malheureusement enracinées parmi les plus hautes classes, n'avaient plus de raison d'être. Mais, bien que j'usasse mes forces aux fatigues et aux excitations de ces séances constantes, il n'y avait pas de quoi m'enorgueillir de mon sort ; car le bon pasteur d'Ealing crut de son devoir de prêcher publiquement contre moi, et d'attribuer ces manifestations au démon. La position prise par la plupart des membres du clergé est pour moi, en elle-même, une manifestation extraordinaire, car certainement ces phénomènes, la cause dût-elle en remonter à Dieu ou au diable, ont dans l'espace de dix ans, amené plus de conversions aux grandes vérités de l'immortalité et de la communion des anges, avec les conséquences qui en découlent, que toutes les sectes de la chrétienté n'en ont fait pendant la même période.

En vérité, pendant que les églises perdent leurs adhérents, la foi dans les lois spirituelles, causée par ces manifestations externes, gagne chaque jour du terrain dans le scepticisme des masses. Et il n'y aurait rien d'étonnant que celles-ci, à leur tour, poursuivant leurs études nouvelles, ne viennent convertir le clergé à leur croyance dans les lois spirituelles.

Pendant mon séjour à Ealing, un romancier distingué, accompagné de son fils, vint assister à une séance durant laquelle il se manifesta quelques faits très curieux, la plupart desquels

avaient rapport à lui. Des frappaements dans la table se produisirent tout à coup d'une nature exceptionnellement sonore et ferme. Sur sa demande :

« Quel est l'Esprit présent ? »

On eut recours à l'alphabet, qui donna pour réponse :

« Je suis l'Esprit qui vous fit écrire Z. »

« En vérité, fit-il, je désirerais que vous me donnassiez une preuve palpable de votre présence. »

« Quelle preuve ? »

« Voulez-vous prendre ma main ? »

« Oui ! »

Et, mettant aussitôt sa main sous la surface de la table, elle fut saisie vigoureusement par une étreinte qui l'obligea à se redresser tout à coup, évidemment ému et soupçonnant un instant qu'il avait été l'objet d'une plaisanterie ; à la vue, cependant, des autres personnes assises tranquillement autour de lui, leurs mains étendues sur la table, il reprit son sang-froid, et, s'excusant d'une émotion qu'il n'avait pas été maître de réprimer, eu égard à l'inattendu d'une telle démonstration, il se rassit.

On épela alors les mots suivants :

« Nous désirons que vous croyiez dans le... »

On s'arrêta là. On demanda à l'Esprit :

« En quoi dois-je croire ? Dans le médium ? »

« Non. »

« Dans les manifestations ? »

« Non. »

A ce moment, l'investigateur fut doucement tapé sur le genou, et, comme il y porta la main, il y rencontra une croix que l'Esprit y avait placée et qui termina ainsi la phrase d'une façon significative.

La croix était en carton et se trouvait placée sur une petite table en compagnie d'autres objets d'ornement, vers une des parties les plus reculées de la grande salle où se tenait la société. L'investigateur, que cet incident avait évidemment fort ému, se tourna vers madame Rymer et lui demanda la permission de garder cette croix comme un souvenir : madame Rymer y consentit, ajoutant que celle-ci n'avait d'autre valeur à ses yeux que celle d'avoir été faite par un de ses enfants qu'elle avait perdu récemment, mais qu'elle n'avait aucune objection à ce que l'investigateur la gardât, pourvu, néanmoins, qu'il se rappelât l'injonction faite par l'Esprit. Une inclination affirmative répondit à ses paroles, et le romancier, plaçant le souvenir dans sa poche de paletot, emporta la croix avec lui.

Un autre jour, les enfants avaient joué dans le jardin avec des fleurs nouvellement cueillies, dont ils avaient tressé une couronne. On proposa une séance. C'était par une calme soirée d'été ; à l'horizon montait graduellement l'orbe rougi de la lune ; on choisit une table circulaire dans le salon, dont la situation, de plain-pied avec le jardin, laissait, à travers ses grandes croisées à la française, pénétrer un clair de lune suffisant pour mettre en évidence chaque objet de l'appartement.

La société prit place autour du demi-cercle de la table, laissant vacante l'autre partie, voisine de la croisée. Après quelques manifestations d'une moindre importance, la table s'éleva lentement au-dessus du sol, et monta jusqu'au plafond, où nul ne pouvait l'atteindre, excepté M. Coleman, qui était assez haut pour en toucher le bord extérieur. Puis elle descendit verticalement et se posa sur le parquet aussi doucement qu'une plume.

Dès que la réunion eut repris sa place sur les chaises, une main féminine, admirablement formée, apparut tout à coup distinctement à ses yeux. Elle sortit de la partie vacante de la table et essaya inutilement d'abord de saisir la poignée d'une sonnette qu'on avait placée là. Bientôt après la chair d'un bras délicatement formé devint visible jusqu'au coude, sous la transparence

d'une manche de gaze qui l'enveloppait. Les doigts saisirent alors la clochette, l'élevèrent un moment, l'agitèrent et la descendirent en sonnant jusque sous la table. M. Coleman, sentant la sonnette tinter contre son genou, y porta sa main qui la reçut, et la replaça sur la table. Il demanda ensuite s'il pourrait sentir le contact de la main ; et celle-ci, qui n'était ni chaude ni froide, mais d'une douceur veloutée, se posa sur la sienne avec une légère pression.



A la première apparition de cette main, nous avions les nôtres dans l'une de chacun de nous, et les miennes, à la demande de M. Coleman, avaient été placées sous son étreinte.

Nous étions dans cette situation, lorsqu'on vit la guirlande de fleurs que les enfants avaient tressée s'élever au-dessus de ma tête, où on l'avait mise en jouant, peu d'instants auparavant. Aucune main ne fut visible : puis la guirlande descendit jusqu'à un pouce environ de la surface de la table, traversa le cercle, et revint à M. Coleman, qui la garda chez lui jusqu'à ce que les fleurs fussent fanées.

A une autre séance, toutes les personnes du cercle qui avaient une bague à leur doigt les sentirent délicatement retirées par la main d'un Esprit : on vit ensuite la main, ses doigts garnis desdites bagues, s'amuser à se retourner en sens inverse, puis enfin se renverser et répandre les bagues sur la table.

Un soir, à Ealing, sir Davis Brewster, l'écrivain, madame Trollope et son fils, ainsi que d'autres personnes, se trouvaient réunis. La table devant laquelle on était assis était un long meuble à coulisses, supporté seulement par deux pieds placés à chacune de ses extrémités. A un bout se tenaient M. Trollope, sir Davis Brewster et une dame. Je m'assis vers le milieu d'un des côtés, ayant madame Trollope à ma gauche, et le reste de la société occupa les autres parties de la table, que ne recouvrait ni tapis ni couverture. Sir Davis fut invité à regarder en dessous de celle-ci et à faire les plus scrupuleuses recherches, invitation à laquelle il déféra de la manière la plus rigoureuse, soit avant, soit pendant les manifestations des sons. En cette occasion, sir Davis essaya de soulever la table ; il y réussit quelquefois, quelquefois aussi il ne le put, ce qui lui faisait dire que la table était légère et lourde, au commandement.

On apporta ensuite un accordéon, à qui on fit jouer des hymnes et différents airs sans le secours d'un agent visible. Lorsque la soirée fut terminée, sir Davis, dans le cours de la conversation, se mit à dire :

« J'aurais aimé à voir s'élever la table, pendant que nous étions debout. »

Sir Davis, M. Trollope et M. Rymer s'assirent ensuite et essayèrent de remuer la table ou de la soulever par les efforts réunis de leurs pieds. Sir Davis fut invité à venir le lendemain matin pour assister à l'expérimentation de sa précédente requête, mais un engagement ultérieur l'en empêcha.

Cette table, qui avait douze pieds de long, a été souvent tournée sens dessus-dessous, remise dans sa position naturelle, et retournée encore, alors que nos mains étaient dessus. Quelquefois même elle s'est mue alors que nous étions debout, et sans que nous ayons le moindre contact avec elle.

M. Trollope vint me voir le jour suivant, et nous primes place autour de la même table, comme à la soirée précédente ; on consulta l'alphabet, et trois d'entre nous furent priés par les Esprits d'aller dans une autre pièce chercher une plus petite table, et, cette fois, de nous tenir

debout. Nous obéîmes à ces prescriptions, et bientôt après une lourde table à jeu, reposant sur des piliers massifs terminés en griffes, et devant laquelle nous ne nous étions jamais assis, fut soulevée plusieurs fois de suite à vingt pouces au moins au-dessus du sol.

Un soir, il fut annoncé à un monsieur présent à la séance, par l'intermédiaire de l'alphabet, au moyen de coups dans la table, que sa tante Dorothée était présente ; cela le surprit, et il nous assura que cela ne pouvait être, par la raison qu'il n'avait jamais eu de tante : il écrivit ensuite à sa sœur, qui résidait dans le nord de l'Angleterre, et voici la réponse qu'il en obtint :

« Je n'ai jamais entendu dire que notre père eût une sœur : ils étaient quatre fils, et leur père mourut lorsqu'ils étaient tous très-jeunes encore ; mais j'espère voir bientôt ma sœur aînée, qui en connaît davantage sur notre famille, et je le lui demanderai.

P. S. Elle vient de venir, et elle m'a appris que notre Père avait une sœur, et que notre grand-père s'était marié deux fois : de sa première femme il eut une fille nommée Dorothée, qui mourut tout enfant, et qui, en conséquence, était notre tante. »

Un autre jour, pendant que M. Rymer traversait la salle où nous étions, il s'arrêta quelques instants au bout de la table. Son attention fut attirée par des sons, et il apprit bientôt que c'était son petit garçon, mort quelques années auparavant. Il lui demanda s'il se rappelait combien il aimait, quand il était sur la terre, à lui avancer une chaise à son retour à la maison ; immédiatement la chaise tourna le coin de la table, mue par un invisible agent, et se plaça derrière M. Rymer, qui y prit place.

Ceci eut lieu en présence de cinq personnes, dont l'une était le directeur d'un ouvrage bien connu sur les Sciences occultes. Tous virent la chaise se diriger vers l'endroit où se tenait le père. Toutes les mains étaient sur la table ; nul ne savait que M. Rymer avait l'intention de demander une chaise, et lui-même avoua qu'il n'y avait pas songé, jusqu'au moment où le phénomène se produisit.

Dans une autre circonstance, nous fûmes informés, au moyen de l'alphabet, que le même petit enfant était présent en esprit. On lui demanda s'il pourrait écrire comme lorsqu'il était sur la terre, et il répondit qu'il essaierait. Une feuille de papier à lettre, propre et sans la moindre trace d'écriture, fut déposée sur le tapis. Les fermetures en cuivre de la table furent alors détachées une à une et tombèrent à terre, et la table s'ouvrit d'elle-même, à la vue des personnes présentes, dont les mains reposaient à sa surface. On demanda ensuite s'il fallait placer le crayon et le papier sur la table, près de l'ouverture, et sous le tapis, trois coups répondirent :

« Oui. »

Aussitôt on vit se dessiner sous le tapis la forme d'une petite main ; plusieurs personnes du cercle purent en apprécier la présence par le contact. Le papier et le crayon disparurent alors, et avec eux la forme de ladite main. Puis, au bout de quelques minutes, on vit celle-ci replacer le papier et le crayon, et l'alphabet consulté donna les mots suivants :

« Cher papa, j'ai en vérité fait du mieux que j'ai pu. »

Le père retira le crayon et le papier sur lequel il était écrit :

« Cher papa, chère maman, » et signé : « Wat. »

Watty était le nom de l'enfant. Nul ne savait d'avance qu'on eût l'intention d'obtenir cette démonstration.

A Sandgate, dans le comté de Kent, où je demeurai quelque temps, nous étions treize à une séance. La table fut élevée à deux pieds au moins, et un accordéon se mit à jouer. L'air était inconnu à chacun de nous : sur notre demande relative à son titre, il nous fut répondu que c'était le Chant de la mer. Une main et un bras apparurent sous une draperie blanche ; durant la soirée elle fut maintes fois visible pour la société, qui put l'examiner soigneusement.

Quelques jours après, la table était près de la fenêtre. C'était au moment du crépuscule. Des sons d'accordéon s'entendirent. L'air était nouveau pour nous tous, et il nous fut dit que c'était le Chant des anges à ceux qui pleurent. Il fut remplacé ensuite par un hymne que nous avons entendu déjà souvent. On épela par des fraplements sur la table la phrase suivante : *Plusieurs Esprits vous montreront leurs mains ce soir*. La table fut doucement soulevée plusieurs fois, une main apparut au-dessus de sa surface, qui détacha une broche en miniature des vêtements d'une personne et la tendit à plusieurs membres du cercle. Des mains et des bras de toutes formes et de toute grandeur furent alors distinctement vus par l'assemblée : quelquefois les mains étaient jointes, comme dans la prière, quelquefois elles montraient le ciel ; un moment après, des sons se faisaient entendre, des communications étaient produites, et de nouveau des mains et des bras voilés sous une draperie blanche apparurent aux gens du cercle.

La main d'un Esprit saisit une Bible qui était sur la table, et l'ouvrit aux yeux de tous. Une feuille fut pliée en deux, et la main, prenant un crayon, marqua les deux versets XVI et XVII du treizième chapitre de saint Matthieu :

« Mais bénis soient vos yeux, puisqu'ils voient, bénies soient vos oreilles, puisqu'elles entendent. Car, en vérité, je vous le dis : beaucoup de prophètes et de justes ont désiré voir les choses que vous voyez, et ils ne les ont pas vues ; ils ont désiré entendre les choses que vous entendez, et ils ne les ont pas entendues. »

A ce moment des mains et des bras étaient vus fréquemment ; à plusieurs reprises toutes les personnes du cercle les sentirent aussi distinctement que si c'eût été des mains et des bras d'êtres vivants, et plusieurs fois même elles leur donnèrent des poignées de main d'une façon aussi palpable qu'un homme presse la main d'un autre.

Parmi les comptes rendus de ces phénomènes, il n'en est point d'égal à celui du docteur J. J. G. Wilkinson, qui vers la fin de la controverse Brewster, écrivit une lettre au *Morning Advertiser* sous le pseudonyme de *Verax*. Il avait assisté à maintes séances, et avait des titres éminents non seulement au point de vue de l'investigation en elle-même, mais encore en ce qui touchait la portée et les résultats philosophiques desdites manifestations ; je pense n'avoir pas besoin d'excuse pour rapporter ici dans toute sa teneur son éloquente narration qu'il intitule : *Soirées passées avec M. Home et les Esprits*.

« Le *Great Wizard of the North* a éveillé tellement l'attention publique au sujet des manifestations spirituelles, qu'il n'est personne qui n'en parle. De plus, les journaux de la province sont devenus le champ de bataille où se rencontrent des lettres pour et contre, traitant la question avec quelque chaleur, et faisant, de la personnalité à chaque nom qu'on peut obtenir. Mais chez aucun de ces écrivains je n'ai rencontré jusqu'à présent le moindre récit d'expériences relatives à ces phénomènes. C'est regrettable sans doute, car, aidé d'explications et d'expérimentations à l'appui, le sujet aurait pu avoir été dépouillé de cette passion qui va si mal à un médium scientifique. Je vais essayer, à présent, avec votre permission, de raconter ce que je vis et éprouvai dans trois soirées distinctes, en les prenant à tour de rôle.

Je fus invité, vers les derniers jours du printemps de cette année, par un ami bien connu dans le monde littéraire, à rendre une visite à M. Daniel Dunglas Home, récemment venu d'Amérique, dans le but d'assister à la manifestation de certains phénomènes dont la cause paraissait devoir être surnaturelle. Plusieurs raisons me firent accepter cette invitation ; et parmi celles-ci la pensée que M. Home était familièrement connu comme un parfait honnête homme par le docteur Gray, le premier médecin homéopathe de New-York, pour le caractère duquel je professe la plus haute estime.

J'allai chez M. Home, dans Jermyn-Street, et me présentai moi-même à ce dernier, qui me parut être un modeste et intelligent jeune homme d'environ vingt ans, et d'une santé malade : ce que je sus plus tard de lui-même, et après examen de son corps, sur lequel la consommation était écrite en traces indubitables. Ma femme m'y accompagna, et j'y rencontrai trois amis, tous hommes de talent et d'intégrité. N'étant ici qu'un froid narrateur dont la mission n'est ni

de défendre ni d'attaquer, je n'omettrai rien, tout en observant que, tous tant que nous étions, nous croyions d'avance à la possibilité de manifestations spirituelles.

Avant de nous asseoir dans le cercle, je priai M. Home de me donner quelques détails sur ses antécédents. Autant que je puis me rappeler, il me rapporta les faits suivants Il était né en Écosse, et avait été emmené en Amérique encore enfant. De très bonne heure il avait l'habitude d'étonner ceux avec lesquels il se trouvait par des récits spontanés, comme si c'eût été autant de scènes passant devant ses yeux, d'événements lointains, tels que la mort d'amis et de parents ; et ces exemples de seconde vue étaient ensuite reconnus authentiques par des nouvelles télégraphiques. Ce n'était pas sa faute, il ne pouvait s'empêcher de les voir. Plus tard, dans la suite, des bruits divers se faisaient entendre près de lui dans sa chambre : ce fut à cette époque que les fraplements spirituels devinrent connus en Amérique.

Il vivait avec une tante, qui se scandalisa grandement devant l'occurrence de tels faits. Devenu membre de l'Église presbytérienne, ces manifestations l'accompagnèrent au culte divin ; ces manifestations venant à être connues de ses chefs ecclésiastiques, on le crut victime d'influences sataniques, et il fut condamné, soit à l'excommunication, soit au bannissement du sein de la congrégation. Il se fit alors étudiant en médecine, mais sa mauvaise santé l'obligea à abandonner l'idée de poursuivre ces études comme une vocation. Tels sont les principaux faits de son existence, qu'il a bien voulu nous dire, en réponse à nos questions.

Nous nous trouvions dans une grande pièce appartenant à un étage supérieur presque vide d'ameublement : un sofa, une grande table ronde, un petit buffet et quelques chaises, étaient tout ce qu'il y avait de meubles. Un membre de la société avait apporté avec lui une sonnette et un accordéon. Nous prîmes place autour de la table, et nous étendîmes nos mains sur elle. En quelques minutes la table vibra, frémit, comme mue par une force intérieure ; puis ce tremblement cessa, et instantanément chacun de nous fut agité sur sa chaise, non pas violemment, mais intimement, et comme de la gelée en motion, à tel point que les objets semblaient vaciller devant nous. Ceci terminé, la lourde table, avec nos mains toujours étendues sur elle, s'éleva sur un de ses côtés et se mit à osciller en tous sens, M. Home, ainsi que nous tous, conservant⁶ sur nos chaises une immobilité de marbre. La lampe, qui était sur la table, nous paraissait toujours sur le point de tomber, mais M. Home nous assura qu'il n'y avait aucun danger, et qu'elle était maintenue solidement à sa place. La sonnette avait été mise sur le bord circulaire du piédestal de la table, et on l'entendit sonner, apparemment en diverses parties du cercle.

M. Home dit que les Esprits allaient l'apporter à une personne du cercle, et je fus alors désigné. J'étais assis presque en face de lui, à trois pieds de distance environ. Je baissai ma main sous les bords de la table, et avant une minute je sentis le bord de la sonnette se presser contre le bout de mes doigts, comme pour dire : « Me voici, prenez-moi. » Cet attouchement de la sonnette dura jusqu'à ce que je relève mes doigts le long de ses côtés pour la saisir. Quand j'atteignis le manche, je glissai rapidement mes doigts jusqu'à l'extrémité, et là, lorsque toutes les mains, excepté la mienne, étaient sur la table, je sentis distinctement les doigts, jusqu'à la paume, d'une main qui tenait la sonnette. C'était une main douce, chaude, potelée et bien modelée. Mais à peine l'eue-je prise dans la mienne, quelle s'évanouit peu à peu ; ne laissant en ma main que la sonnette. Je tenais celle-ci légèrement, le battant dirigé en bas, et parfaitement immobile, lorsque je sentis des doigts la faisant sonner en agitant le battant. J'observerai en passant que je ne ferais aucune autre difficulté à affirmer sur serment que le membre que je sentis était la main d'un être surnaturel, et non le pied de M. Home, que je n'en aurais à affirmer que le nez de l'Apollon du Belvédère n'est pas une oreille de cheval. Je pèse surtout, parce que je puis en parler sûrement, sur ce qui m'arriva personnellement, quoique chacun de nous ait eu à constater à peu près les mêmes expériences. La sonnette fut ensuite apportée par-dessous la table à chaque personne du cercle et se mit à sonner dans sa main.

⁶ A part nos bras et nos mains qui suivaient les mouvements de la table

L'accordéon fut alors posé sous la table, et un instant après nous l'entendîmes monter le long du pied de celle-ci. M. Home porta sa main au bord, et l'instrument lui fut donné. Pendant qu'une de ses mains reposait sur la table, l'autre saisit le bois blanc du fond de l'instrument et le tint ainsi, les touches tournées vers le sol, l'instrument supporté par le genou de sa jambe droite. Il joua le *Home, sweet Home* et le *God save the queen* avec une délicatesse de ton qui frappa tout le monde : je n'entendis jamais silence tissé d'une trame si argentine. Ensuite, et de la même façon, nous fûmes favorisés du : *The last rose of summer*. L'accordéon fut ensuite apporté à chaque personne successivement ; il était facile de l'entendre gratter le parquet dans sa route du piédestal de la table à nos genoux : une fois entre nos mains, quelques notes seulement furent données, mais point d'airs en entier. Lorsqu'il fut venu dans ma main, je fus étonné de la somme de force employée par l'exécutant : il était vraiment difficile de retenir l'instrument en face de la puissance qui le tirait en bas, et, si je n'avais pas été préparé à cela, l'accordéon serait tombé sur le plancher. Durant la soirée, nous sentîmes tous soit un doigt, ou des doigts, ou bien une main placée sur nos genoux, et toujours avec une impression également agréable pour nous. Un mouchoir de batiste blanc fut ramassé doucement par-dessous la table, et en moins de cinq minutes, tendu à une autre personne, roulé en deux nœuds et placé comme un bouquet dans la sonnette. Cette expérience fut répétée pour chaque personne à peu près. Cependant des frappements avaient lieu dans toutes les parties du salon, dans la table, le parquet et le plafond. Ils résonnaient quelquefois si fort, que le médium pria les Esprits de considérer qu'il n'était que locataire dans la maison, et que ces bruits pourraient troubler les habitants des étages supérieurs et inférieurs.

Ces démonstrations sonores n'avaient aucun rapport avec les frappements du *Great Wizard* et elles se produisaient indifféremment, comme je l'ai déjà dit, dans tous les endroits et coins du salon. Vers la fin de la séance, cinq coups furent donnés sous la table, ce qui, selon M. Home, était un appel pour l'alphabet. Celui-ci établi, M. Home demanda si quelque Esprit désirait faire une communication à une personne de la société, et la phrase suivante fut donnée par l'alphabet télégraphique :

« Mon cher E., l'imortalité est une grande vérité. Oh ! Que j'aurais voulu que ma chère femme eût été présente ! D. C. »

Le signataire était un proche parent d'un membre de la réunion, et était mort depuis l'an dernier. L'orthographe d'imortalité me surprit d'abord ; mais je me souvins que le défunt, bien connu de moi, était très versé dans l'écriture gothique, qui autorise de telles élisions.

Aussitôt le médium tomba dans un sommeil extatique et nous adressa à chacun de bonnes paroles d'exhortation : il donna en particulier à une personne présente divers détails sur des membres défunts de sa famille, lesquels étaient alors parfaitement inconnus du cercle, mais dont l'authenticité fut ensuite vérifiée. Je m'abstiens de mentionner ici ces détails, eu égard à leur caractère strictement privé. Dans son allocution, M. Home ne nous parlait pas de sa part, mais se faisait l'interprète de l'assemblée présente des Esprits ; il finit par un gracieux « *bonne nuit*, » qui venait également de leur part.

Considérant le grand appareil de préparation qu'il faut au plus grand des physiciens pour obtenir le plus mince atome de ce qu'il nous fut donné de voir durant cette séance, on s'imaginera que M. Home devait avoir des poches légèrement gonflées pour faire ce que j'ai raconté ; mais je puis bien assurer à vos lecteurs qu'il était aussi svelte et aussi peu encombré que le dernier homme bien mis : il n'avait ni assistant ni écran qui l'abritât. Lorsque je demandai aux Esprits si les jongleurs faisaient leurs tours par les mêmes moyens employés ici, il me fut répondu par des coups :

« Non. »

Mais ils répondirent franchement « oui, » quand je leur parlai des jongleurs indiens. Nous demandâmes aussi à M. Home pourquoi ces manifestations se produisaient en général par-dessous la table, et non dessus. Il nous répondit que, dans des cercles d'habitues, les résultats

étaient facilement obtenus à la surface de la table, visibles à chacun, mais qu'à une première séance il n'en était pas ainsi ; il ajouta que le scepticisme étant presque universellement répandu dans l'esprit humain, son influence latente gênait l'œuvre mystérieuse des Esprits, et que ceux-ci, opérant dans un milieu imbu de notre volonté, la sphère d'opération n'était plus convenable si notre volonté devenait contraire.

Ce fut environ quinze jours après que M. Home vint à mon invitation s'asseoir au cercle de ma famille. Il fut amené en voiture à ma porte par quelques amis avec lesquels il demeurait, et rien dans son extérieur n'annonçait un véritable sorcier. Je le vis monter le jardin, et puis affirmer qu'il n'avait aucune baguette magique, ni bosse dans ses vêtements qui renfermât le moindre mécanisme ou un appareil quelconque. Dès qu'il fut arrivé dans le salon, des coups se firent immédiatement entendre de côté et d'autre, et même dans la salle contiguë donnant sur le jardin, qui ouvre sur le salon par une porte à deux battants. Ceux qui devaient constituer le cercle étaient M. Home, ma femme, mes quatre enfants, moi-même et deux domestiques. Nous prîmes place autour d'une énorme bête de table qui occupait le centre de la pièce. En moins de deux minutes, le même tressaillement interne, qui se produisit dans la dernière séance, agita doucement la table ; puis les chaises tremblèrent si vivement en dessous de nous, que ma plus jeune fille s'élança de dessus la sienne en s'écriant :

« Oh ! Papa, il y a un cœur dans ma chaise » expression qui nous parut bien rendre la sensation éprouvée. De temps en temps la table manifestait de considérables mouvements ; tout à coup, après avoir fait un craquement et d'apparentes ondulations sur elle-même, nos mains toujours sur elle, elle s'éleva en l'air d'une hauteur de huit pouces, et flotta, ondulante, dans l'atmosphère, où elle resta environ une demi-minute, ou mieux le temps que nous mimes à compter jusqu'à vingt-neuf. Ses oscillations étaient d'un fort beau caractère et nous rappelaient les fluctuations d'un léger disque de sapin sur la surface agitée des eaux. Elle descendit ensuite aussi rapidement qu'elle était montée, et de telle sorte qu'elle atteignit sans bruit le parquet, où elle n'aurait pas cassé un œuf. Elle quitta ainsi trois fois le sol et flotta dans l'air, selon les mêmes principes. Durant ces phénomènes, le médium était dans un état de repos musculaire le plus complet et, en vérité, aurait-il eu même l'orteil d'Hercule pour levier, il lui eût été impossible d'obtenir cet effet, car lui, ainsi que nous, nous nous levions à chaque ascension de la table, pour la suivre dans son mouvement, et de sa part aucun effort n'était plus visible que de la nôtre. Pour lever, du reste, la table à cette hauteur, il ne faut pas moins de deux hommes vigoureux : une personne pourrait la renverser, mais la soulever, c'est impossible.

Les voyages de la sonnette sous la table furent encore ici répétés pour chaque personne présente, et cette fois nous sentîmes tous la main ou les mains des Esprits, soit sur nos genoux, soit sur d'autres parties de notre corps. Je descendis ma main, comme à la séance précédente chez M. Home, et en sentis le dos doucement frappé par une main également palpable. Je dirai plus, je sentis le bras en entier contre le mien, et, lorsque je saisis la main, elle fondit dans la mienne, comme auparavant ; puis un appel fut immédiatement fait de l'alphabet, quelque communication étant annoncée. Les Esprits épelèrent par l'intermédiaire de M. Home, qui n'avait rien su de ce que j'avais fait sous la table :

« Ne saisissez pas nos mains. »

J'en demandai la raison, et M. Home me répondit qu'ils avaient une grande difficulté en manifestant et incarnant ces mains en dehors de l'atmosphère vitale des personnes présentes, que leur travail se trouvait gâté, et devait être recommencé lorsqu'il y avait immixtion étrangère dans leur œuvre, peut-être par la même raison qu'une idée est quelquefois coupée en deux par l'arrivée soudaine d'un étranger, et ne saurait être reprise facilement. Pendant la séance, j'avais le bord de mon mouchoir de batiste blanche dépassant la poche de côté de mon paletot, qui était ouvert et, quoique je ne visse aucun agent, je sentis quelque chose tirailler le

mouchoir et le sortir graduellement de ma poche. En même temps, ma fille aînée, qui était assise en face de moi, s'écria :

« Oh ! Je vois des doigts phosphorescents à la poche de papa ! »

Et alors, d'une façon visible pour tous, le mouchoir quitta la poche et disparut sous la table : je sentis en même temps un bras invisible, qui était probablement l'agent du phénomène. J'étais à ce moment éloigné au moins de trois pieds de M. Home, dont une personne me séparait, laquelle était parfaitement passive ; je sentis des coups de coude, aussi distinctement que si un bras humain me les eût donnés, dans ma poitrine et mon bras, qui surplombaient la table ; quant à la soustraction de mon mouchoir de poche qui se produisait d'une façon apparente pour tous, le cercle et moi compris n'en vîmes pas la cause, à l'exception de ma fille aînée. Je puis jurer que ceci se passa sans l'intervention d'aucun mécanisme, à moins que la peau, l'os, les muscles et les tendons d'une main, d'un avant-bras ou d'un coude invisible, méritent une telle dénomination.

Pendant que cela se passait, ma femme sentit, durant au moins une dizaine de minutes, la manche de sa robe fréquemment tirée, et pendant qu'elle était assise, ses deux mains étendues sur la table, dans une position à demi penchée et l'extrémité des doigts fermée, elle se prit à rire involontairement et dit :

« Voyez donc ! Il y a une petite main d'enfant étendue entre les miennes ; en voici une plus grande qui vient se placer à côté de l'autre. La petite main est plus petite que celle d'un bébé et d'une perfection exquise. »

Nos domestiques, deux de mes enfants et ma femme virent ces mains et les observèrent pendant une ou deux minutes ; après quoi elles disparurent. Je plaçai ensuite ma montre sur le bord de la table, pris la clef en main et laissai pendre chaîne et chronomètre : au bout de quelques instants, je sentis le poids de ce dernier diminuer graduellement et la chaîne s'élever sur un plan horizontal avec ma main ; puis la clef, que je retenais, fut tirée latéralement, et je la laissai aller. La chaîne et la montre furent apportées, par-dessous la table, à ma plus jeune fille, et placées sur ses genoux. Toutes les fois que des objets furent ainsi pris des mains, ils le furent toujours avec un degré de force suffisant pour prouver que cet agent mystérieux était parfaitement capable de tenir l'objet, sans le laisser tomber. Une heure trois quarts furent ainsi employés à ces manifestations ou à d'autres semblables, parmi lesquelles je n'ai fait que mentionner les plus frappantes, ou celles qui m'étaient personnelles ; M. Home passa ensuite dans un état extatique, et parla de sa vie spirituelle, de l'intronisation prochaine de son dogme sur la terre, et dit quelques paroles à propos s'adressant à chacune des personnes présentes, sans oublier les spirituels messagers placés auprès de nous. Quand il arriva à ma femme, il éleva ses mains en l'air avec une expression extatique et décrivit un Esprit qui était près d'elle, sous des dehors remarquablement petits, mais magnifiques. C'était, disait-il, une petite sœur qui était partie depuis bien longtemps.

« Mais, fit ma femme, je n'ai jamais eu une telle sœur. »

« Pardon, madame ; mais elle n'avait pas de nom sur la terre. »

Après des recherches faites dans la famille, on apprit qu'un événement semblable à celui dont il avait été question était arrivé dans la famille. C'est là une des particularités qui me frappèrent le plus dans la séance n° 2.

A dix heures du soir, M. Home nous quitta sur ses propres jambes, alors d'une flexibilité telle, qu'on eût cru ses membres formés d'une substance molle, ou que des batteries électriques étaient dissimulées dans sa personne.

La dernière séance qu'il me reste à décrire eut lieu vers la troisième semaine de juillet, à Ealing, chez un de mes bons amis, nouvellement attaché à la foi des phénomènes spiritualistes, et avec qui M. Home demeurait alors. Le cercle se forma autour de la table avec

M. Home, dans le crépuscule d'une belle soirée, et neuf ou dix personnes étaient présentes. Ici encore je suis obligé de relater principalement ce qui m'arriva, pour ne pas rendre un témoignage de seconde main. Le premier effet qui m'apparut fut un rayon tremblant qui brilla dans la chambre ; quant à la cause qui le produisit, je suis très incapable de la déterminer. A peine étions-nous assis depuis quelques minutes, que je sentis l'étreinte franche, mais douce, d'une large main d'homme sur mon genou droit. Je dis alors à M. Home :

« Il y a une main d'homme sur mon genou. »

« Qui est-ce ? » reprit-il.

« Comment le saurais-je ? » fut ma réponse.

« Demandez, » fit M. Home.

« Comment ? »

« Songez à quelqu'un. »

Je pensai involontairement à un de mes amis intimes, ci-devant membre du parlement, et qui mourut le 30 juin dernier, après une vie publique aussi répandue que n'importe quelle autre de son temps. Je dis donc tout haut :

« Est-ce-vous, X ? »

De francs battements sur mon genou de la même main, qui était restée jusqu'alors immobile, répondirent affirmativement.

« Je suis heureux de me retrouver avec vous dans le même salon, » ajoutai-je.

La même réponse que ci-dessus accueillit chaudement mes paroles. « Êtes-vous mieux ? » demandai-je ensuite. Une série de tapes plus joyeuses encore, ou plutôt d'accussions, s'il m'est permis de faire de la néologie, car la main emboîtait la paume de mon genou, m'assaillit de nouveau d'une façon caressante.

« Avez-vous quelque chose à communiquer à votre femme, que je verrai probablement dans quelques jours ? »

De nouvelles démonstrations se produisirent encore, cette fois au nombre de cinq, ce qui signifiait un appel à l'alphabet. M. Home se mit alors à dire ce dernier : mon genou fut frappé jusqu'à ce qu'on eût obtenu la phrase suivante :

« Les affections ne meurent point, l'âme peut aimer. »

Je me souviens que je songeai alors que c'était là un maigre message ; mais, la prochaine fois que je vis madame X., je lui racontai tout cela, en lui donnant textuellement ces mots. Son fils, qui était assis près d'elle, répondit :

« Ces paroles sont très caractéristiques de la part de mon père, car il s'occupait beaucoup de ce problème ; les affections survivent-elles ou non au corps ? Quant à l'immortalité de l'âme, il n'en avait pas le moindre doute ; mais ces mots, les *affections ne meurent point, l'âme peut aimer*, prouvent qu'il a tranché le problème de toute sa vie. »

Telle est l'explication détaillée que la famille du défunt me donna sur la phrase mystérieuse. Pour en revenir à Ealing et au soir où cette dernière pression de mains devait clore la séance, je dis :

« Si c'est réellement vous, voulez-vous me donner une poignée de main ? »

Je passai en même temps ma main sous la table et sentis en elle la même tendre et large main qui lui donna un cordial serrement. Je ne pus m'empêcher de m'écrier :

« Cette main est un véritable portrait. Je le sais par un constant échange de relations qui durèrent cinq ans et par les poignées de main quotidiennes des sept derniers mois »

A ces mots, elle quitta mon genou, et, sur ma demande si elle était encore là, je ne reçus pas de réponse, d'où je conclus que l'Esprit s'était éloigné ; mais, deux ou trois minutes après, une autre main, en apparence encore celle d'un homme, mais petite, effilée, ferme et vive, se plaça à l'endroit même que l'autre venait de quitter ; après quelques questions préliminaires de M. Home, je fis :

« Est-ce la main de M...? »

Et je nommai un autre précieux ami, qui, après vingt ans de souffrances, s'en était allé presque de la même façon que X... Alors, sur la pointe de ses doigts, doués d'une animation excessivement vive, la main, en signe d'affirmation, se mit à danser sur ma jambe, de bas en haut, ainsi que sur mon genou.

« Je suis heureux, lui dis-je, de vous voir en si bonne santé. »

La main enjouée exprima par de nouveaux battements : « Oui, » et cela pendant l'espace de deux ou trois minutes, en réponse à plusieurs questions renouvelées. J'ajoutai ensuite :

« Avez-vous quelque communication à faire à votre femme ? »

On ne répondit pas, et l'agent mystérieux disparut. Après quelques minutes de repos, une main, d'une nature complètement différente, une main féminine, vint à moi, se plaça dans la mienne par-dessous la table, la frotta et me permit d'examiner à loisir ses doigts délicats, superbes et irradiants d'une douce chaleur. J'appris bientôt que c'était madame... que j'avais connue dans le monde et qui désirait me faire fête. Pendant et après ce qui m'arriva personnellement, diverses personnes du cercle furent touchées et décrivent leurs impressions d'une façon fort identique à la mienne. Quelques-unes n'eurent qu'un doigt placé sur leurs genoux. M. Home dit que les Esprits produisaient souvent un doigt où il leur était impossible d'en produire deux, et deux là où ils ne pouvaient manifester une main entière, et une main entière là où ils ne pouvaient produire une figure humaine ; M. Home ajouta que c'était une des raisons pour lesquelles ils ne se manifestaient pas ouvertement, n'aimant pas à mettre en évidence des membres imparfaits.

Ces phénomènes occupèrent environ une heure ; alors le cercle fut rompu, puis reconstitué ; autant que je puis m'en souvenir, nous étions neuf autour de la table. Celle-ci fut placée en face d'une croisée, et présentait un de ses côtés aux flots lumineux d'un clair de lune splendide. Nulle bougie ne brûlait dans l'appartement. Le côté de la table faisant face à la croisée resta inoccupé ; la société était rangée autour des trois autres. L'aile droite était occupée par M. Home, l'aile gauche par le fils de notre hôte. Au bout de quelques minutes, il s'éleva, tout près de ce dernier, une main au-dessus du bord de la table, et dans la place vacante, délicatement formée, suivie d'une partie de l'avant-bras, l'une et l'autre d'une apparence toute spirituelle. Étant assis justement en face de l'endroit inoccupé, j'avais une parfaite occasion de voir cette main se détacher dans le rayonnement du clair de lune ; c'était une frêle main de femme, dont les doigts se penchaient en avant de gauche à droite. Elle se baissa vers le bord de la table, saisit une sonnette qui se trouvait près d'elle, et après l'avoir descendue à moitié, la laissa tomber sur le parquet. Elle s'éleva ensuite, s'empara d'un mouchoir de poche en batiste, également placé près d'elle, l'emporta sous la table où elle en fit deux nœuds, et le tendit ensuite à une des personnes de la société, qui, depuis la première apparition de cette main, avait été fortement émue. Je ne crois pas devoir donner de plus amples détails à propos de cette main, parce qu'ils me paraissent d'une nature privée ; je me contenterai de dire qu'un Monsieur du cercle ne fut pas modérément ému. Sitôt qu'elle eût disparu, une autre main, large, forte et les doigts étendus, s'éleva nettement dans le rayonnement de la lune, à côté de M. Home, qui s'écria :

« Oh ! Gardez-moi de cette main ! Elle est si froide ! Ne la laissez pas me toucher ! »

Puis, elle s'évanouit également, et une troisième lui succéda vers l'autre partie de la place restée vacante ; celle-ci était renfermée dans un gant. Bientôt après en surgit une quatrième vers l'extrême gauche, une main de femme, aux proportions superbes : elle traversa de gauche à droite l'espace vacant dans sa longueur, s'éleva encore et développa l'avant-bras, puis le bras tout entier, en approchant de M. Home. Quand elle atteignit ce dernier, elle était de niveau avec son front, sur lequel elle étendit sa paume, et après avoir écarté ses cheveux, se mit à jouer sur son front pendant une demi-minute. Je n'étais séparé de M. Home que par une personne ; je me penchai par devant celle-ci et priai la main, si toutefois c'était celle de mon amie madame..., de se placer également sur mon front. Ma demande fut exaucée : je sentis le

contact pénétrant de sa paume étendue sur mon front où elle demeura plusieurs secondes. Elle était humide et chaude, et faite d'une chair extraordinairement tendre. Durant ce phénomène, j'eus toute la faculté d'examiner le bras et l'avant-bras. La manche de l'avant-bras me parut être de batiste blanche, clairement dessinée, et elle brillait comme de la porcelaine, sous la clarté de la lune. Vers la partie supérieure du bras, la manche de la robe me parut d'une couleur plus sombre, mais je ne saurais en désigner exactement la nuance. M'étant penché sur le bord inoccupé de la table, je vis que le bras se terminait en gracieuses ondulations de draperie ; ceci me donna l'idée d'un bras qui, passé à travers une tente couverte de neige, en sentirait les plis onduleux librement répandus autour de son épaule. Tout à coup le bras quitta mon front et disparut, suivi des yeux par moi. Elle se perdit dans la même draperie, mais si naturellement que je ne puis comparer ce fait qu'à une fontaine dont le jet retombe et s'identifie dans la masse d'eau d'où il s'est élançé. Puis je vis la draperie disparaître elle-même suivant le même mode, et les Esprits épelèrent les mots :

– Bonne nuit !

Ces phénomènes se produisirent chez un de mes plus vieux amis, dont l'intégrité passe à mes yeux pour ne le céder à aucune, et dont le talent et l'esprit ne furent mis en doute par personne, jusqu'au moment où il accepta la théorie de ces manifestations impopulaires.

Telle est mon expérience. Mon seul espoir en publiant ces faits, est que d'autres personnes, qui comme moi ont vu M. Home, puissent être amenées à m'imiter et à ajouter une preuve de plus à leur authenticité.

En résumé, j'observerai que sir David Brewster et d'autres personnes aussi éminentes, me semblent tomber dans une erreur scientifique, en ce qui touche leur appréciation du caractère d'un homme. Ils me paraissent croire qu'en accusant un homme, dont les antécédents ont été bons et dont la vie a été jusqu'à présent au-dessus de tout reproche, qu'en accusant cet homme, dis-je, d'imposture et de fourberie les plus systématiques, c'est la plus facile idée qu'ils puissent donner de tout étrange phénomène qui se produit en dehors de leur pâle philosophie. Je pense que ce n'est pas là, dans l'intérêt de leur propre crédit, la première hypothèse qui aurait dû entrer dans leur cerveau : pas plus que cette autre pensée, qu'on pourrait mettre en parallèle, et qui tendrait à établir que tels hommes, d'ailleurs habiles et jusqu'alors connus pour être pénétrants et investigateurs, ne sont que des dupes infatuées d'orgueil et doivent servir de modèle pour tout ce qui est rare et extravagant dans la race humaine. Mais le règle de la loi qu'un homme est innocent jusqu'à ce qu'il soit reconnu coupable, est aussi le règle en de telles explorations scientifiques. Cette règle aime les faits, et méprise la médisance. – Je diffère, en conséquence, de sir David Brewster, dans son mode d'exploration, ainsi que dans son appréciation d'honnêteté présomptive et d'humain témoignage, lequel a toujours servi jusqu'à ce jour à établir l'opinion substantielle du monde, et a été le pilier que la divine Providence n'a pas dédaigné pour supporter la *tribune de ses révélations*.

Cette règle, je voudrais la graver dans l'esprit du grand sir David Brewster, un homme d'une haute position, de fortune, de réputation et de grands talents, un nom que nul n'oserait attaquer, mais qui devient responsable envers le ciel et envers ses descendants, lorsqu'il s'attaque à l'orphelin Home, un homme apparemment aussi exempt de blâme que lui, mais sans richesses, ni santé, ni position, n'ayant plus rien s'il n'est honnête, et doué de plus d'une qualité particulièrement ruineuse. Ce n'est pas là, dis-je, le plus facile moyen de sortir d'une difficulté, que de donner à ce jeune homme l'épithète de fripon. Il y a des friponneries dans nos familles, des friponneries dans nos propres cerveaux, que nous appelons quelquefois préjugés, mais que nous soupçonnons tout d'abord, sans violer aucunement la règle d'une enquête scientifique ou porter atteinte à l'opinion publique.

La manière dont le sujet a été envisagé par d'autres, peut différer essentiellement de la mienne, et mon désir est de voir ces expériences, racontées également par eux. A d'autres séances, je n'ai vu seulement qu'une partie du phénomène qui se produisit dans les trois

soirées que j'ai choisies comme étant les mieux remplies et les plus complètes, Une ou deux fois, alors qu'il se trouvait là une personne que nous désirions le plus vivement convaincre, nous obtînmes à peine quelques manifestations. C'est là, je crois, un des plus puissants arguments qui militent en faveur de M. Home. Si la manifestation est apocryphe, elle doit se produire invariablement à volonté.

Le grand sorcier ne se trompe jamais. Mais, comme il le dit lui-même, les spiritualistes se trompent toujours dans sa compagnie. Laissons-lui dire qu'il y a une complète différence entre lui et eux : et je ne serais nullement surpris si les Esprits et leurs dons se trouvaient séparés du grand sorcier par la profondeur d'un golfe immense.

Il semble un fait acquis, d'après les lois de l'expérience et de la raison qu'en acceptant la spiritualité de ces phénomènes, leurs manifestations peuvent être imparfaites ou nulles, selon la prépondérance dans la société de railleurs systématiques ou incrédules. Les principes connus de la sympathie humaine, et les actes de nos propres esprits, dès que se trouvent près de nous des personnes antipathiques, sont de puissants arguments en faveur de cette assertion. D'où je conclus qu'en présence de railleurs fortement prévenus, qui ne demandent pas l'évidence, et avec lesquels celle-ci n'a rien à faire, la démonstration ne se manifeste pas la plupart du temps. Ceci simplifie la question ; mais ce qui doit néanmoins subsister encore, c'est la politesse chrétienne qui est l'apanage de cette époque, c'est-à-dire la nécessité de bonnes manières et de convenances dans la discussion. De la part des croyants, celle-ci s'obtient en laissant les incrédules à leur scepticisme. La Providence les convaincra, comme nous, quand l'heure sera venue : mais essayer de les amener violemment à la foi avant qu'ils soient mûrs, c'est, de notre part, vouloir évoquer, sur une grande échelle, les deux plus formidables Esprits de ce monde, la colère et la crainte.

Qu'il me soit permis, en terminant, de prévenir le public contre les opinions de sir David Brewster, de M. Faraday et autres personnages de mérite en ce qui touche à leur spécialité, lorsque ces opinions traitent d'un sujet qui n'est pas évidemment dans leur sphère d'action. Nous avons entendu beaucoup blâmer le choix de nos généraux de Crimée pris en dehors de nos vieux généraux d'expérience péninsulaire ; mais choisir un Faraday ou un Brewster pour donner un avis dans la question qui nous regarde, c'est une erreur bien autrement grave car tous les généraux présents, passés et futurs appartiennent sans exception à la zone militaire, tandis que ces grands hommes ne sont et n'ont jamais été rien dans la partie sur laquelle ils se sont permis de porter une décision. Ils sont si étrangers au sujet, qu'ils ignorent même la première condition de le traiter, c'est-à-dire le don de sympathie et la possibilité d'être convaincu. Leurs éminentes qualités en explorations physiques se tournent contre eux dans cette nouvelle voie qui combine la matière avec le spirituel. Le plus mince observateur, avec un cerveau plus ou moins vide, mais aussi sans réputation à maintenir, ni opinions à défendre, peut être par hasard le mieux doué par la nature pour ces doctrines de spiritualisme révolutionnaire sur lesquelles les savants ne savent que bailler. Douze pécheurs, et non de grands prêtres, voilà l'éternelle ressource de la Providence. J'invite, en conséquence, les laïques libres de toutes conditions, les pêcheurs voulant à se rappeler qu'ils n'ont pas de supérieurs dans cette sphère ; que c'est un champ vierge, et que, par la grâce de Dieu, nous sommes à la fois délivrés de la pression des noms imposants, parce que, la carrière n'appartient pas aux agiles ni la bataille aux forts. »

L'admirable récit qui précède, si rempli de raisonnements, ne me laisse plus rien à dire sur les manifestations qui se produisirent en Angleterre, durant la fin de mon séjour dans ce pays, que j'avais résolu de quitter vers l'automne pour me rendre en Italie. Mais je ne partis pas sans avoir donné les moyens à des milliers de personnes d'observer par elles-mêmes les phénomènes surnaturels ; ce fut par elles que la question se revêtit de ce caractère d'importance qui en a fait depuis la terreur et le fantôme de ceux qui ont complété leur cercle

de connaissance et dont la philosophie n'a plus de place à accorder à de nouveaux faits. Il s'en trouve malheureusement un grand nombre dont l'esprit a été façonné d'une manière trop dure et trop obstinée pour admettre la possibilité de modifications ou d'additions quelconques.

CHAPITRE V

A Florence, Naples, Rome et Paris

Dans les premiers jours de l'automne 1855 je vins à Florence, en compagnie du fils de l'ami chez qui j'avais résidé à Ealing. Je restai dans cette ville jusqu'au mois de février 1856, et quoique quelques personnes fissent leur possible pour me nuire au moyen de bruits calomnieux, je n'en fus que plus aimé par celles qui me connaissaient plus intimement. Là je me liai avec plusieurs hommes et plusieurs femmes distingués, et un prince de la maison régnante s'intéressa vivement à ce qu'il lui fut donné de voir. Les manifestations, durant mon séjour à Florence, furent d'un caractère très puissant. Je me souviens d'une circonstance où, pendant que la comtesse O. était assise devant un piano d'Érard, grand modèle, celui-ci s'éleva de terre et se balança dans l'air tout le temps que la comtesse joua. Dans un autre moment, pendant que nous étions assis devant une table, dans l'appartement, elle prit un album qui était sur celle-ci et dit :

« Maintenant, si vous êtes réellement l'Esprit de mon cher père, je suis persuadée que vous désireriez m'en convaincre, et vous pouvez le faire si vous voulez écrire votre nom sur cette page. »

Elle ouvrit le livre, qu'elle plaça sur ses genoux et prit un crayon. En un instant le crayon lui fut ôté d'entre les doigts, et le nom de son père, le comte O. fut écrit. Dès qu'elle l'eût examiné :

« Il y a une légère ressemblance, fit-elle, avec votre écriture, mais je désirerais que celle-ci fût plus distincte. »

Elle replaça le livre sur ses genoux, l'écriture fut de nouveau produite, avec les mots :

« Ma chère fille... »

Elle coupa ces derniers mots de mon album, où elle laissa les premiers qui y sont encore : arrivée chez elle, elle les montra à un vieil ami de son père, en disant :

« Connaissez-vous cette écriture ?

– Sans doute, fit-il ; c'est celle de votre père. »

Lorsque la comtesse lui apprit qu'elle avait été tracée le soir même, il crut qu'elle avait, à un certain point, perdu la raison ; il appela son mari, et voyant que celui-ci corroborait le fait, il s'alarma sur leur position mentale.

Je donnai plusieurs séances chez une Anglaise, à Florence, où mon pouvoir se manifesta sur une grande échelle : cette dame décrivit quelques-uns de ces phénomènes dans un récit qui va montrer au lecteur la nature et l'étendue de ces manifestations. Je suis heureux de pouvoir ainsi donner les rapports d'autrui, au lieu de mes déclarations sans appui.

Voici le récit de cette dame :

« Les plus vieilles parties de la maison, à en juger par les ornements d'une chapelle qui lui appartient, doivent avoir été construites dans le commencement du seizième siècle. L'appartement que j'occupe est presque immédiatement au-dessus de la chapelle, et communique d'un côté avec les étages inférieurs par un étroit escalier en pierre. Dès les premiers jours de mon arrivée, nous apprîmes que la villa avait, ainsi que beaucoup d'autres du même genre, la réputation d'être visitée par les Esprits. Des lumières étranges, disait-on, avaient été vues sortant des croisées de la chapelle, et des bruits extraordinaires avaient été entendus dans la partie de la maison dont j'ai parlé tout à l'heure. Quelques amis étaient venus passer l'hiver avec nous quelque cinq ou six années auparavant, et leur domestique occupait, à

l'entresol, une petite chambre, située entre la chapelle et mon appartement ; mais son sommeil avait été si souvent interrompu, et les bruits qu'il décrivit paraissaient d'une nature si étrange, qu'il avait demandé à coucher ailleurs. J'avais dans les premiers temps l'habitude de renvoyer de bonne heure ma femme de chambre, et de rester à écrire ou à lire jusqu'à une heure assez avancée de la nuit. J'avais été maintes fois saisie alors par de soudaines terreurs et une sorte de crainte nerveuse, qu'il est plus facile d'imaginer que de décrire. En résumé, il m'eût été impossible de définir mes sensations d'une autre manière qu'en disant que je n'étais plus seule. Cette impression durait ordinairement de cinq à dix minutes, et laissait invariablement un sentiment pénible dans mon esprit. J'entendais aussi souvent un frôlement particulier dans ma chambre, et près de mon lit, comme si l'on eût agité les rideaux de ce dernier, et ce bruit était toujours accompagné, d'un certain froid, comme si à travers une porte tout à coup ouverte un violent courant d'air vif se fût précipité avec violence dans l'appartement.

Ces bruits et les autres impressions désagréables que je viens de citer, et que je suis parfaitement incapable d'expliquer, continuèrent périodiquement avec plus ou moins d'intensité jusqu'au mois d'octobre 1855, alors qu'une grande émotion venait de se produire à Florence par l'arrivée de M. Home, que sa réputation de médium spiritualiste avait rendu célèbre. Quelque temps après cette arrivée, les bruits devinrent plus fréquents et plus distincts dans ma chambre, et les sensations nerveuses et particulières qui jusqu'alors n'avaient été éprouvées que par moi, s'étendaient à ma sœur, pour peu qu'elle restât dans ma chambre. Mon sommeil devint à la fin, si interrompu, et ma santé en souffrit à un tel point, que je fis transporter le lit dans une pièce voisine, dans l'espoir que ce changement me procurerait le repos.

La première nuit fut calme, mais la seconde et les suivantes furent si troublées que je restai fréquemment éveillée jusqu'au matin. A ce moment, nous fîmes la connaissance de M. Home ; après avoir assisté à maints phénomènes dont la cause ne pouvait être que surnaturelle, je résolus de découvrir, si toutefois c'était possible, par son intermédiaire, la cause mystérieuse de ces visites nocturnes.

M. Home, qui voulut bien accepter l'offre de rester quelques jours avec nous, fut informé, dès son arrivée, des mystères de mon appartement, et il proposa qu'une séance eût lieu dans le but de vérifier si ces bruits étranges qui me troublaient devaient être attribués à un agent surnaturel. En conséquence, vers onze heures de ce soir même, ma sœur, M. Home et moi nous passâmes dans mon appartement et nous plaçâmes devant une petite table en face du feu, et tout près de lui. Nous étions chaudement couverts et le feu brillait dans l'âtre : malgré cela, le froid qui entraînait dans la chambre était intense et nous pénétrait jusqu'aux os. Je dois mentionner que pendant nombre de jours précédents, j'avais souffert d'un froid perçant, qui n'avait aucun rapport avec l'air atmosphérique, mais qui me glaçait le corps et surtout les jambes. Cette sensation ne me quittait plus, et tout moyen artificiel employé pour la détruire avait été sans succès. Ce même air était maintenant senti à la fois par ma sœur et M. Home, à un degré tel qu'il éveillait en eux une impression également pénible. J'ai depuis reconnu que c'est là souvent le précurseur des manifestations.

Avant de se placer à la table, M. Home était descendu à la chapelle, où tout, néanmoins, était tranquille. En remontant l'escalier il entendit un bruit qui lui sembla venir d'une cloche voilée sonnante dans la chapelle. A peine étions-nous assis devant la table qu'elle commença à se mouvoir doucement en différentes directions, s'inclinant généralement vers le côté où j'étais assise. Puis les mouvements devinrent plus forts et présentèrent, si toutefois je puis dire ainsi, une apparence de colère. Nous demandâmes si un Esprit était présent, et la table nous répondit par les trois mouvements ordinaires d'affirmation.

Nous demandâmes ensuite si l'Esprit présent était un bon Esprit, et la réponse fut négative. Nous parlâmes en termes sévères qui semblèrent irriter l'Esprit, car les démonstrations devinrent très colères. Une vieille chaise, à dos élevé, placée à quelque distance de la table,

fut tout à coup traînée près de celle-ci, comme si quelqu'un en s'asseyant l'en eût ainsi approchée. Rien, cependant, ne fut visible. M. Home nous proposa de passer dans la pièce contiguë, ma chambre à coucher, pour voir si de nouvelles manifestations s'y produiraient. Nous passâmes dans ladite chambre, mais tout demeura calme. Nous rentrâmes alors dans l'appartement que nous venions de quitter et prîmes place à une autre table, recouverte d'un tapis. Nous avions entendu auparavant une sorte de frôlement çà et là, ainsi que sous la table, comme si quelqu'un marchait dans la salle, drapé dans un lourd vêtement. Ce bruit était accompagné d'un grattement sur le bois de la table, comme si quelqu'un l'égratignait du bout de son ongle. Nous vîmes alors distinctement le tapis se remuer en face de moi, comme si quelque main l'eût soulevé en dessous. La main paraissait être dans une attitude menaçante. M. Home eut le genou souvent touché et il décrivit ce contact comme étant singulièrement fort et désagréable.

Nous priâmes, alors l'Esprit de nous quitter, en l'invitant à revenir le lendemain au soir, et de nous expliquer ses raisons pour nous tourmenter ainsi. Il nous le promit, et après de nouvelles prières que nous lui adressâmes pour qu'il nous quittât, au nom de la très sainte Trinité ; la démonstration cessa.

La nuit fut loin d'être paisible. La sensation de froid, que j'ai déjà mentionnée, m'accompagna partout, et j'entendis de fréquents grattements sous mon oreiller et sur mon lit. Le lendemain au soir nous nous réunîmes encore dans ma chambre, où deux nouvelles personnes nous joignirent ; l'une était membre de notre famille, l'autre un ami de M. Home, attiré par ce phénomène, tous les deux hommes d'une forte constitution nerveuse et d'un jugement sans passion. Le froid ordinaire fut ressenti, et la table s'agita fortement. Un petit stylet, dont je me sers comme coupe-papier, fut enlevé de dessus la table, comme par une main invisible, et tiré de sa gaine. La table s'éleva alors au-dessus du sol et glissa violemment à travers la chambre. Elle s'arrêta en face d'une porte s'ouvrant sur un escalier, et puis nous allâmes reprendre nos places.

Une petite clochette fut enlevée de la table et sonna violemment dans diverses directions. La dague fut lancée par-dessous la table et se frotta contre les genoux de M. Home. Je sentis mon coude saisi par une main dont je vois encore distinctement les doigts, longs, jaunes et luisants. D'autres personnes, qui sentirent comme moi cette étreinte, la trouvèrent horrible et gluante. Je parlai doucement à l'Esprit qui, en réponse à mes questions, me dit qu'il était malheureux et que je pouvais lui être utile. Il nous promit de revenir le jour suivant et de s'entretenir avec nous davantage : après quoi il leva la table plusieurs fois au-dessus de nos têtes, et prit congé de nous.

Le jour suivant je fus plus ou moins tourmentée par le courant d'air froid, qui soufflait sur ma figure et par tout mon corps, spécialement dans la soirée, quelques minutes avant l'heure de la séance. Le vent alors redoubla de violence et une main souleva de nouveau le tapis de la table, sur laquelle je m'appuyais, jusqu'à toucher mon bras, comme pour me rappeler mon engagement. Nous passâmes dans ma chambre à coucher : un membre de ma famille était seulement présent, ma sœur ayant décliné d'être des nôtres, en raison de ses alarmes de la soirée précédente.

Les démonstrations de la table commencèrent à se produire, mais d'une façon plus calme qu'auparavant. Je pris tout à coup la parole d'un ton adouci. (Je dois dire que l'italien était la seule langue employée⁷.) En réponse à plusieurs questions que je lui fis, l'Esprit me dit qu'il était malheureux et que depuis bien des années il errait dans la maison : son nom était Giannana ; il avait été moine et était mort dans la chambre que j'occupais. Je voulus savoir si je devais faire dire des messes pour le repos de son âme : il répondit négativement, mais il

⁷ L'auteur de ce rapport omet ici une circonstance assez curieuse. Elle observa que l'italien était incorrectement épilé ; mais après l'avoir ensuite comparé avec la langue du seizième siècle, elle s'aperçut qu'il était parfaitement correct.

désira que je priasse pour qu'il obtînt quelque repos. Je lui demandai ensuite pourquoi il avait fait, la veille, un si grand usage de la petite dague ; il répondit que durant sa vie il avait trop bien su comment il fallait s'en servir. Il me promit alors de ne jamais plus revenir dans mon appartement, et depuis ce jour-là, ces bruits étranges mêlés à ces sensations pénibles ne se sont plus produits chez moi.

De fréquentes séances, où de bons et excellents Esprits nous ont favorisés de communications consolantes, ont eu lieu depuis chez moi, sur leur propre requête. La dague fut par eux retirée du fourreau et la clochette sonna, comme s'il était nécessaire que des mains sacrées touchassent ces objets pour détruire en moi tout souvenir pénible et faire cesser tous mes scrupules à leur endroit. En résumé, mon appartement semble avoir subi une purification complète, et, il est constant que quelle qu'ait été l'influence désagréable qui y exista naguère, elle a complètement disparu, et j'espère, pour toujours... »

Ce qui précède a été écrit quelque temps après l'événement étrange dont il s'agit. Le 5 avril 1860, je reçus, à Londres, une lettre de la même dame, datée de Florence, 27 mars ; j'extrais de cette lettre le passage suivant : « Je crois vous avoir dit que les bruits sont pires que jamais à la villa, et que le nouveau propriétaire en est terriblement incommodé. La maison a été exorcisée, mais sans aucun effet ; mon appartement est le plus troublé. »

Le cinq décembre 1855, pendant que je regagnais ma demeure, tard dans la nuit, à Florence, à travers des quartiers déserts, j'observai un individu qui sortait d'une allée conduisant à la porte de la maison voisine. J'étais alors sur les marches qui menaient à la porte de la mienne, et je regardais à la croisée pour savoir si le domestique veillait encore, lorsque je reçus dans le côté gauche un coup terrible, dont la violence me jeta sans mouvement dans un angle de l'allée. Un deuxième coup fut donné dans mon estomac, puis un troisième, lorsque l'assassin s'écria : *Mon Dieu ! Mon Dieu !* Puis, se retournant avec son bras étendu, il disparut en courant. Je vis distinctement l'éclair de son poignard, et quand il se retourna, la lumière du réverbère frappa en plein son visage, mais je ne pus reconnaître ses traits. J'étais dans une impuissance complète, et incapable de crier ou de donner l'alarme ; je restai ainsi environ deux minutes ; puis, rassemblant mes forces, je me traînai le long du mur jusqu'à la porte d'un voisin, qui voulut bien m'accueillir. Je crus avoir reçu quelque blessure grave, mais en m'examinant je vis que le premier coup avait frappé la clef de ma porte, qui se trouvait dans ma poche de côté, un peu au-dessus de la région du cœur. Je portais un manteau de fourrure, dont les devants avaient heureusement une épaisseur de quatre draps. Le second coup avait percé ces quatre doublures, traversé un coin de mon habit, mon gilet et la bande de mon pantalon, sans me faire le moindre mal. Le troisième coup avait pénétré les quatre plis de mon manteau, mon pantalon et mon linge, puis fait une légère incision, qui saigna médiocrement.

J'avais reçu dans la matinée, de la part d'un excellent ami, qui possédait chez lui une personne douée d'une seconde vue remarquable, une lettre dans laquelle il me priait de ne pas sortir ce soir même, car de grands dangers me menaçaient ; mais, comme de juste, j'avais dédaigné cet avis. Je ne découvris jamais le nom de mon assassin, ni ne sus jamais sa raison d'en vouloir à ma vie : je pensais néanmoins que ce ne pouvait être que pour vol, par méprise ou intolérance religieuse.

Au mois de janvier, signor Landucci, alors ministre de l'intérieur du grand-duc de Toscane, m'envoya un messenger pour me prier d'éviter toute sortie le soir dans le voisinage de ma maison, et le jour même dans les rues, parce que plusieurs de mes ennemis, exploitant l'esprit superstitieux des paysans, s'étaient plu à leur dire que j'avais l'habitude d'administrer les sept sacrements de l'Église catholique aux crapauds, pour obtenir, au moyen d'évocations, la résurrection des morts. Ceci les avait tellement enragés qu'ils étaient pleinement résolus à m'ôter la vie, et dans ce but, ils se cachaient dans le voisinage, armés de fusils.

Je fis connaissance à cette époque d'un noble Polonais, qui était sur le point d'aller visiter Naples et Rome avec sa famille, et qui insista avec une obligeance extrême pour que je les

accompagnasse. J'étais à Florence sans aucuns fonds : mes amis d'Angleterre, trompés par quelques trafiquants de scandales, me croyaient plongé dans une vie des plus dissolues et m'avaient refusé tout envoi d'argent, même de celui qui m'appartenait et qui leur avait été confié. Je dis au comte B... que je serais heureux de voyager avec lui ; ce jour-là même où je fis connaître mon acceptation, les Esprits me dirent que ma puissance me quitterait pendant une année. C'était le soir du 40 février 1856. Craignant que le comte et sa famille ne se fussent intéressés à moi qu'en raison des étranges phénomènes qu'ils avaient observés en ma présence, et que cette cause venant à disparaître, l'intérêt pour moi ne diminuât d'autant, je leur écrivis, le jour suivant, pour leur dire ce qui se passait et leur exprimai mes regrets de ne pouvoir être des leurs. Mais ils me répondirent immédiatement que c'était à cause de moi, et non pour le don particulier dont j'étais doué, qu'ils m'avaient témoigné de l'intérêt. J'allai chez eux, et deux jours après nous quittions Florence pour nous rendre à Naples. Là, quoique ma puissance m'eût abandonné, je ne laissai pas que de développer, par ma présence, un certain pouvoir chez les autres : ainsi, je vis à sa propre maison l'honorable Robert Dale Owen, le ministre américain près la cour de Naples, et ce fut en présence d'un des membres de la famille royale, médium lui-même, que M. Owen fut convaincu. Ce dernier a depuis écrit un livre, fort remarquable par l'arrangement minutieux des faits qui y sont enregistrés, qu'il a intitulé : *Faux pas sur les limites d'un autre monde*, et dans lequel, à côté du phénomène produit, se développe la philosophie qui le commente. Nous demeurâmes à Naples près de six semaines, et nous partîmes ensuite pour Rome. Là, en l'absence de mon pouvoir, mon esprit demanda au monde physique cette consolation qu'il avait trouvée jusqu'alors dans le monde spirituel ; mais celui-ci évanoui, la vie me sembla une page blanche. Je me plongeai avidement dans la lecture de tous les livres que je pus trouver, relatifs aux doctrines de l'Église romaine, et trouvant en eux des preuves de tant de faits observés dans ma propre expérience, je crus que toutes croyances contraires ou ennemies, seraient pour jamais annihilées en moi, si je pouvais être reçu membre de cette Église. Les épreuves de la vie et ses faussetés avaient laissé une trace si profonde en mon âme, surtout depuis mon dernier séjour à Florence, que je résolus de fuir tout ce qui appartenait à ce monde, et d'entrer dans un monastère.

Après deux ou trois semaines de sérieuses délibérations de la part des autorités cléricales, il fut décidé que je serais reçu membre de l'Église, et la confirmation me fut administrée. La princesse O. fut ma marraine en cette occasion, et le comte B. mon parrain. Je fus reçu par le Pape avec une bonté extrême, et il me fit des questions sur mon passé. Me montrant un crucifix, qui se trouvait près de nous sur la table, il ajouta :

« Mon fils, c'est en ceci que nous plaçons notre foi. »

Il me donna ensuite une grande médaille d'argent, que j'ai eu depuis le malheur de perdre.

On a maintes fois dit de moi, par la suite, qu'à cette entrevue avec le Pape, je lui avais promis de ne plus avoir de manifestations ; est-il nécessaire d'ajouter, après ce que j'ai déjà dit, que je ne pouvais faire une telle promesse, et que Sa Sainteté ne me le demanda aucunement ?

En juin 1856, je vins à Paris, et, selon les avis du Pape, je recherchai les conseils du P. de Ravignan, un des hommes les plus instruits et les plus charitables de l'époque. Mon dessein, en restant en France, était de me perfectionner dans le langage.

C'est vers cette époque que m'arriva un fait d'autant plus extraordinaire, que je n'avais pas encore recouvré ma puissance et qu'il semble indiquer une transmission involontaire de médianité. Le voici fidèlement reproduit : « Dans un hôtel situé sur le Boulevard des Italiens à Paris, je fus présenté à une famille composée de M. H..., sa femme, et leurs deux enfants, officiers dans l'armée anglaise, et nouvellement arrivés de Crimée. Le père, esprit froid et ami du vrai, était mon compatriote : naturellement notre conversation roula sur les merveilles de seconde vue et la vision des Esprits. Tout à coup, au milieu de notre causerie, nous tressaillîmes au bruit élevé de sons, venant de la partie la plus éloignée de la chambre et

s'approchant lentement de nous. J'avertis aussitôt la société que quelque Esprit désirait nous faire une communication. L'invisible confirma ces paroles par un appel à l'alphabet, et le mot Grégoire fut produit, avec des détails concernant sa mort et la date où elle était arrivée : mais les deux jeunes officiers réfutèrent aussitôt cette assertion, en des termes les plus forts, par la raison qu'ils connaissaient intimement la personne qui portait ce nom ; c'était un officier français de Crimée, qui souffrait au moment de leur départ d'une blessure légère et qui n'avait aucune espèce de gravité.

L'invisible donna, néanmoins, d'autres preuves de son identité, et pendant les dernières heures de l'après-midi, ainsi que durant la soirée, il continua à rendre sa présence manifeste. Maintes fois des objets étaient transportés près de nous des coins les plus éloignés de l'appartement, des frappings se faisaient entendre, et les deux jeunes militaires sentirent d'étranges contacts. Des bruits de mousqueterie éclatèrent ensuite, et tel était le caractère de certaines manifestations, qu'ils ne purent se défendre contre la conviction qu'un Esprit était là, quoique, en raison du peu de jours qui les séparaient de leur dernière entrevue avec leur ami, et de leur absence de toutes nouvelles fatales, ils hésitassent à accepter l'occurrence d'un tel fait.

Je pris congé de la famille dans la soirée, après leur avoir fait mes adieux, car ils partaient pour l'Angleterre le jour suivant. J'ai su plus tard d'un membre de cette famille qui habite Paris, que peu de temps après ils écrivirent pour s'assurer de la vérité de la communication apportée par l'Esprit s'appelant Grégoire, et que celle-ci fut confirmée en tous points. Je dois ajouter néanmoins ici que le fils aîné, avant que cette confirmation atteignît sa famille, avait été envoyé au Canada avec son régiment, et que, pendant qu'il était assis dans sa tente, il reçut une lettre de son père, l'informant du résultat de leur enquête en Crimée. Au moment où il lisait la lettre de son père, qui lui donnait tous les détails de la mort de son ami Grégoire, il tressaillit tout à coup au bruit d'un frottement produit parmi des paperasses et des plumes répandues çà et là sur la table. Craignant que sa raison ne fût le jouet de son imagination, il sonna son domestique et lui dit de regarder sur la table : à leur grande surprise, ils virent une plume prendre d'elle-même une direction verticale et tracer fermement le nom de Grégoire sur une feuille de papier blanc. Ce fait me fut raconté par le père du jeune homme, et je n'ai aucune raison pour en douter. Dans quel but celui-ci aurait-il pu inventer si délibérément un tel mensonge à propos d'un tel sujet ? Le jeune officier était devenu médium en ma présence, fait d'autant plus surprenant que, ainsi que je l'ai déjà fait remarquer, je n'avais alors aucun pouvoir.

Quelques autres phénomènes étranges se produisirent en présence de plusieurs membres de cette famille, après leur retour en Angleterre, pendant quelque temps, puis cessèrent tout à coup aussi rapidement qu'ils s'étaient manifestés.

Durant l'hiver, je retombai malade, et le docteur Louis, une des célébrités médicales de France, pour les maladies de poitrine, constata, après auscultation, l'attaque de mon poumon gauche, et me conseilla un climat plus doux. Mais je ne pus me rendre à cet avis, et pendant quelque temps je dus garder le lit. Le terme où mon pouvoir devait m'être rendu n'était déjà plus éloigné. Le P. de Ravignan m'assurait sans cesse qu'aujourd'hui que j'étais membre de l'Église, ce pouvoir ne me reviendrait plus. Quant à moi, je réservai mon opinion sur le sujet et ne combattis pas son assurance sur ce point.

Dans la nuit du 10 février 1857, au moment où la pendule sonna minuit, je me trouvais dans mon lit, où la maladie m'avait couché, lorsque des frappings sonores se firent entendre dans ma chambre ; puis une main se plaça sur mon front et une voix me dit : « Courage, Daniel ; vous serez bien prochainement. » Quelques minutes après je m'endormis profondément, et quand je me réveillai le lendemain matin je me sentis plus frais et plus dispos que cela ne m'était arrivé depuis longtemps. J'écrivis au P. de Ravignan ce qui s'était passé, et dans l'après-dinée du même jour il me fit visite. Durant notre conversation, des bruits sonores retentirent dans le plafond et le parquet, et au moment où il allait me donner sa bénédiction,

avant de prendre congé de moi, les tapements se produisirent dans le bois du lit. Il, me quitta sans exprimer la moindre opinion au sujet de ce phénomène.

Le jour suivant j'étais assez bien pour faire une promenade en voiture, et le 13 février, je fus présenté à Leurs Majestés, au palais des Tuileries, où des manifestations d'un caractère extraordinaire se produisirent. Le jour suivant j'allai voir le P. de Ravignan, que j'informai de ce qui s'était passé. Il m'exprima son grand mécontentement au sujet des manifestations dont j'étais l'objet, et me dit qu'il ne me donnerait plus l'absolution, à moins que je n'allasse sans délai m'enfermer chez moi, où il m'ordonna d'être sourd à quelque bruit que ce fût et de ne pas faire la moindre attention à tous phénomènes qui pourraient se produire en ma présence. J'essayai de raisonner avec lui, et de lui expliquer qu'il m'était impossible de m'empêcher d'entendre et de voir, que Dieu, ayant daigné m'accorder ces deux facultés, il n'était pas en mon pouvoir de les ignorer. Pour ce qui était de m'emprisonner chez moi, je ne croyais pas, d'après ce que j'avais éprouvé déjà auparavant, que ce fût en accord avec mon tempérament nerveux, dont tout le système souffrirait infailliblement d'un isolement pareil. Il refusa de m'écouter et dit que je n'avais pas à raisonner.

« Faites ce que je vous dis, autrement supportez-en les conséquences. »

Je le quittai, tout déconcerté. Je désirais ne pas lui désobéir, et cependant je sentais que Dieu était plus grand que l'homme, et que, puisqu'il m'avait donné le pouvoir de raisonner, je ne voyais pas pourquoi je m'en verrais privé. En arrivant chez moi, j'y trouvai un excellent ami, le comte de K... Il remarqua mon émotion et m'en demanda la cause. Je lui expliquai tout, et il me répondit :

« Venez chez moi ; nous enverrons chercher l'abbé de C. et le consulterons. »

L'abbé arriva, et dès qu'il eût entendu mon récit, il me dit « *qu'il vaudrait tout autant me coucher vivant dans ma tombe, que d'exécuter les ordres qui m'avaient été prescrits.* »

Puis il ajouta :

« Je serais très curieux d'assister à ces phénomènes étranges. »

Mon trouble n'avait pas, fort heureusement, détruit le pouvoir, ainsi que cela m'arrive généralement lorsque je suis agité, et, séance tenante, plusieurs manifestations intéressantes se produisirent. L'abbé alors se prit à dire :

« Que cette puissance soit ce qu'elle voudra, elle est en dehors de vos moyens d'action. »

Il me recommanda de chercher un autre conseiller spirituel, et ajouta « De grand cœur je voudrais remplir cette mission, mais, comme cela se saurait, je n'en retirerais que des persécutions. »

Il me donna le nom d'un des plus éloquents prédicateurs du jour, auquel je me présentai moi-même : je le conservai comme guide spirituel pendant les quelques semaines que je restai à Paris, avant mon retour en Amérique, où j'allai ramener ma sœur. Pendant mon absence, grande avait été la curiosité pour découvrir le nom de mon confesseur. La comtesse L... ayant entendu dire que c'était un homme distingué, fit visite à plusieurs célébrités cléricales de la ville, et après quelques minutes de conversation, elle demandait brusquement à chacun :

« *Ainsi donc vous êtes le confesseur de M. Home ?* »

Comme on peut se l'imaginer, elle finit par tomber sur le véritable, que son air de surprise livra du reste entièrement. Cette surprise avait pour cause la pensée que j'avais pu révéler son nom, et il en parla à la comtesse qui lui répliqua que personne ne l'avait trahi, et qu'elle avait usé d'artifice pour s'assurer du fait. Ce fut là le motif qui m'engagea à me priver de cet excellent guide. L'extrait que je vais donner appartient à la vie, publiée récemment, du grand confesseur, le P. de Ravignan, celui qui m'avait été recommandé par le Pape : je regrette seulement qu'il ne soit plus là, pour contredire avec sa plume les faussetés qu'il a plu à son biographe jésuite, le P. A. de Pontlevoy, de répandre sur mon compte. A la fin du chapitre XXIV, ce personnage dit :

« Nous ne pouvons clore ce chapitre sans faire mention de ce fameux médium américain, qui eut le triste talent de tourner autres choses que des tables, et d'évoquer les morts pour servir de spectacle aux vivants. Beaucoup a été dit, même dans les journaux, sur ses rapports, intimes et religieux, avec le P. de Ravignan, et on a semblé désirer, à la faveur d'un nom illustre, introduire et établir en France ces belles découvertes du nouveau monde. Voici la vérité dans toute sa simplicité. Il est certain que ce jeune étranger, après sa conversion en Italie, avait été recommandé de Rome au P. de Ravignan, mais à cette époque, où il abjura le protestantisme, il répudia aussi toute magie, et il fut accueilli avec cet intérêt qu'un prêtre doit à toute âme rachetée par le sang du Christ, et plus encore peut-être à celle qui vient d'être convertie et amenée au sein de l'Église. A son arrivée à Paris, toutes ses vieilles pratiques lui furent de nouveau absolument interdites. Le P. de Ravignan, suivant tous les principes de la foi qui condamnent la superstition, lui défendit, sous les plus sévères châtiments qu'il pût infliger, d'être l'agent, ou même le témoin de ces scènes dangereuses, qui quelquefois sont criminelles. Un jour, l'infortuné médium, tenté par je ne sais quel mauvais génie, homme ou démon, viola sa promesse : il fut repris par un accès d'une violence qui l'accabla. Venant à entrer par hasard, je le vis se rouler par terre, et se tordre comme un ver aux pieds du prêtre saintement indigné. Le Père, toutefois, touché par les convulsions de son repentir, le releva, le pardonna et le renvoya, après avoir exigé de lui, cette fois sous serment, une promesse écrite. Mais une rechute éclatante s'ensuivit bientôt, et le serviteur de Dieu, rompant brusquement avec cet esclave des Esprits, lui prescrivit de ne jamais plus paraître en sa présence. »

Si le reste de l'ouvrage n'est pas plus exact que ce qui précède, il ne vaut certainement pas la peine d'être lu. Le bon P. de Ravignan savait bien que je n'étais pas Américain, et que cette puissance s'était manifestée en moi avant même que je visse l'Amérique, car je lui avais conté toute mon histoire. Il savait aussi que je n'invoquais jamais les Esprits. Il n'est pas, et il ne sera jamais nécessaire d'avoir un nom important pour accréditer une vérité qui vient de Dieu, et j'étais trop bien instruit du pouvoir des faits pour penser qu'ils eussent besoin, pour passeport, même du nom du P. de Ravignan. Son biographe doit avoir reçu une bien pauvre éducation en théologie et en histoire, pour oser écrire que le spiritualisme est une belle découverte du nouveau monde, lorsqu'il est constant qu'on en retrouve la trace en n'importe quelle contrée de la terre dont l'histoire fasse mention. Il est parfaitement faux que j'abjurai jamais, soit la magie, soit toute autre pratique, par la raison que je n'ai jamais rien connu de tout cela ; ce qui rend toute abjuration impossible. Le P. de Ravignan me disait toujours, quand je l'informais de l'intention des Esprits de me revenir le 10 février 1857 :

« N'ayez aucune crainte en ceci, mon enfant ; aussi longtemps que vous continuerez à vous conduire comme vous le faites, et que vous observerez religieusement les sacrements de notre sainte Église, il ne leur sera pas permis de revenir. » Je suivis ses prescriptions avec la plus grande conscience ; mais au jour dit, les Esprits me visitèrent, ainsi que je l'ai décrit, et me dirent qu'ils étaient charmés de me trouver dans un état moral si pur, car leur approche était rendue beaucoup plus facile. Je ne me souviens pas d'avoir jusqu'à présent violé une promesse, et quant à l'histoire du biographe qui entra chez mon confesseur pendant que *je me roulais et me tordais par terre comme un ver*, c'est une fausseté insigne. Mais en supposant que c'eût été vrai, était-ce à un prêtre de publier de tels détails ? Si je fis un serment par écrit, cet écrit aura dû avoir été conservé. Que n'est-il produit, pour sauver le caractère de ce P. A. de Pontlevoy, en prouvant la vérité de ce qu'il avance ? En attendant, je déclare que le fait est absolument faux. La dernière fois que je vis le bon P. de Ravignan, je voulus seulement raisonner avec lui, car, ainsi que je le lui dis alors, nul n'a le droit de défendre l'usage d'une faculté donnée par Dieu. Je pris congé de lui, même sans m'être confessé : je n'étais donc pas à genoux, encore moins me roulai-je comme un ver sur le parquet.

Comme je l'ai dit plus haut, lorsque l'abbé C. vint me voir, la conversation que j'eus avec lui n'eut d'autre objet que de me fortifier dans mon opinion de ce que je croyais être juste, car, lorsque les prêtres ne sont pas d'accord en de tels sujets, à qui ou à quoi devons-nous recourir, sinon à la raison que Dieu nous a donnée ? Le P. de Ravignan ne me fit jamais connaître qu'il refusât de me revoir : au contraire, c'est moi qui lui fis part de ma résolution de ne plus venir chez lui, s'il ne voulait pas raisonner avec moi. J'ai plusieurs lettres de lui qui prouvent les bons sentiments qu'il avait pour moi jusqu'à cette époque, et je suis intimement certain qu'il n'a jamais rien dit contre moi, même après la rupture de nos relations. Il était doué d'une âme si bonne, si pure et si élevée que je lui aurais désiré un chroniqueur plus scrupuleux et plus exact pour écrire sa vie.

La comtesse L. était elle-même une ferme croyante dans les manifestations qu'elle vit se produire en ma présence ; elle était là aussi, lorsque j'eus une vision qu'un journal de Paris a décrite de la manière suivante : « La faillite récente de M. Thurneyssen, nous rappelle un fait étrange qui signala le séjour de M. Home à Paris, l'hiver dernier. La comtesse... avait eu, une douzaine d'années auparavant, une étrange hallucination. Elle était un soir occupée à broder, près de son frère, qui lui faisait la lecture d'un des livres les plus irréligieux du siècle dernier. Durant l'attention mécanique qu'elle prêtait à cette lecture, il lui arriva de lever la tête et elle fut frappée de terreur en jetant les yeux sur la figure bouleversée de son frère. C'était, d'ordinaire, un jeune homme doux, bienveillant et sympathique, aux traits calmes et sereins, mais à ce moment il était méconnaissable, sous la contraction qui les dénaturait : le frémissement convulsif des sourcils, des yeux tout grands ouverts, une bouche tordue aux extrémités par le sourire amer du désespoir, telle était l'expression de cette figure, qu'un peintre eût choisie pour représenter la chute d'un ange. La comtesse effrayée pensa tout à coup, comme si c'eût été l'œuvre d'une révélation⁸, que son frère était possédé par un démon. Elle vit ensuite fréquemment cette même expression infernale sur le visage de son frère, même dans ses états de plus grand calme, mais cette idée lui était si horrible qu'elle n'osa jamais s'en ouvrir à lui. L'hiver dernier, M. Home fut présenté à la comtesse. Un soir que M. Home se trouvait chez elle, dans une situation ordinaire d'esprit, il vit son attention appelée vers un buste magnifique, en marbre. Il ignorait alors que ce fût celui du frère de la comtesse, mais son visage changea tout à coup et devint en proie à une agitation violente. La comtesse fortement alarmée lui demanda ce qui pouvait l'affecter à ce point : M. Home répondit : « Madame, l'homme dont voici le buste est possédé par un démon. »

On peut juger de l'étonnement de la comtesse en apprenant de la bouche de M. Home un fait dont elle s'était doutée depuis douze ans. Elle le pressa de questions, et celui-ci, libre de ses émotions, s'étant levé pour examiner de plus près le buste, dit ensuite en se tournant vers la comtesse :

« Dans quelque temps votre frère subira un grand malheur, et ce malheur le délivrera de ses ennemis. »

La prédiction s'est réalisée ; le comte de P. a perdu dans la banqueroute de M. Thurneyssen, une grande partie de sa fortune. La prophétie eut lieu quatre mois avant la faillite. Doit-on supposer que les Esprits s'aperçurent de la non honorabilité de M. Thurneyssen ? Dans ce cas, on comprend que certaines gens, plus amis des ténèbres que de la lumière, réclament si hautement contre toutes communications extra-mondaines. »

La veille de mon départ de Paris, une cure étonnante se produisit par mon intermédiaire, de la manière suivante.

Le 19 mars 1857 je reçus, rue des Champs-Élysées, 13, où je restais alors, une lettre d'une dame ; elle m'informait qu'elle avait vu en rêve sa mère et la mienne, et que celle-ci lui avait dit de se rendre immédiatement chez moi pour me prier de guérir son enfant, sourd depuis

⁸ Car elle n'avait jamais eu de telles idées auparavant.

quatre ans, par suite d'une fièvre typhoïde. Cette idée était si profondément maîtresse de son esprit, qu'elle m'annonçait sa visite avec son fils pour le lendemain matin, à 10 heures.

Le lendemain, en conséquence, elle se présenta avec son fils chez moi, où se trouvaient alors la princesse de B. et mademoiselle E., qui me faisaient visite, ce jour-là même où je devais partir pour l'Amérique. J'avais été assiégé par un si grand nombre de demandes, tendant à obtenir des entrevues personnelles, que j'avais été obligé de fermer ma porte pour tout le monde, excepté mes amis. Mais cette lettre m'arriva au milieu d'un tel embarras, occasionné par les préparatifs de mon voyage, que je ne trouvai pas le temps de lui faire une réponse, soit négative, soit affirmative. Je reçus en conséquence, cette dame avec une certaine contrainte, qu'elle semblait, du reste, ressentir elle-même. C'était, en vérité, une entrevue embarrassante pour nous deux, la mère priant pour la guérison de son enfant, et moi ne sachant nullement comment je pouvais servir à la guérison de cette ancienne et complète surdité ; d'autant plus que le malade avait été soumis aux traitements des premiers médecins de Paris, qui avaient fini par juger le cas incurable.

Elle prit place sur une chaise près d'un sofa, sur lequel je m'assis, en priant le fils de se mettre à ma gauche. Celui-ci était dans sa quinzième année, d'une stature élevée pour son âge et d'une complexion délicate, avec de grands yeux bleus, dont le regard profond et penseur semblait vouloir suppléer l'absence du sens perdu. La mère me fit le récit complet de la maladie de son enfant, depuis la première attaque de la fièvre jusqu'à la perte complète de l'ouïe. Pendant qu'elle parlait, avec cette chaleur et cette affection qui emplissent le cœur des mères, et me décrivait les diverses opérations chirurgicales auxquelles on avait soumis le malade, mes sympathies s'étaient soudainement réveillées, et, passant involontairement mon bras autour du corps de l'enfant, je l'avais ramené vers moi, sa tête appuyée à mon épaule. Alors, et pendant que sa mère me racontait quelques détails des plus pénibles, je passai ma main sur la tête du garçon, qui tout à coup se relevant vivement, s'écria d'une voix tremblante d'émotion :

« Maman, je t'entends ! »

La mère jeta sur lui un regard de surprise et lui dit :

« Emile ! » (Le nom de l'enfant) et celui-ci répondit tout à coup :

« Quoi ? »

La mère, voyant que son enfant avait entendu sa question, ne put résister à son émotion, et dès qu'elle revint à elle, ce fut un tableau des plus émouvants de voir cette pauvre dame, accablant son fils de questions, pour avoir le seul plaisir d'entendre ses réponses. L'enfant put alors reprendre ses études, et depuis ce jour, il n'a pas cessé d'entendre parfaitement.

CHAPITRE VI

En Amérique – La presse

Arrivé en Amérique, je vis que la presse américaine avait publié sur moi quelques articles plaisants, où l'on faisait jouer au général Baraguay-d'Hilliers et à d'autres personnages, en présence de l'Empereur, un certain rôle dans une plaisanterie dirigée contre moi, et qui m'indigna vivement, lorsque je m'en fus aperçu. On verra plus tard que c'était une œuvre de pure invention, car je n'ai jamais vu les trois messieurs qu'on faisait agir comme acteurs dans cette prétendue bouffonnerie. Le passage suivant, puisé aussi à la même source, ne mérite pas plus de crédit, puisque je ne connaissais pas encore M. Alexandre Dumas : « Home, le *tourneur de tables* et magnétiseur, qui a dernièrement causé tant d'émotions à Paris, a prédit à M. Alexandre Dumas qu'il vivrait jusqu'à l'âge de 113 ans et qu'il serait tué en duel. »

Ce qui suit est un autre spécimen du même genre : « M. Home, le médium qui vient d'obtenir un succès si grand à Paris, est en route pour ce pays, où il vient rendre visite à sa sœur. Une dame d'une fortune immense lui a offert sa main, mais il a refusé. »

Le *New-York Herald*, un journal mieux connu par son peu de sincérité qu'autrement, a publié des lettres de son correspondant parisien, annonçant, *d'après les sources les plus authentiques*, que j'avais volé 30,000 livres sterling et que j'étais pour toujours banni de la France. J'avais à ce moment en poche mon billet de retour et je savais qu'un prince d'une maison impériale, en visite alors auprès de l'Empereur, attendait mon arrivée à Paris. En vérité, si le public a jugé ma conduite sur les rapports des journaux, il a dû être grandement embarrassé devant les faits contradictoires qui ont été publiés successivement. Je me suis contenté de les laisser passer sans y prendre garde, et me suis bien gardé de les honorer d'une rectification. Voici encore un article de la même origine : « *L'Indépendance belge* rapporte que Napoléon fit expulser M. Home, le spiritualiste frappeur américain, parce que l'Impératrice avait été tellement affectée que l'Empereur redouta la continuation des scènes diaboliques. Les dames d'honneur avaient été également très émues et ne parlaient de rien autre chose. On rapporte que M. Home était installé à la demeure royale et qu'il était payé à raison de 40,000 livres sterling par an. »

Voici maintenant le *Hartfort Courant* : « Le *Times* dit que Daniel Dunglas Home, le fameux médium, dont les séances sont si extraordinaires qu'elles déjouent les esprits les plus fins et les plus sagaces, et qui, comme homme est tout à fait en dehors de la ligne des médiums vulgaires, était dans cette ville samedi dernier. C'est pour nous l'individualité la plus remarquable qui existe, et quiconque n'a pas assisté aux phénomènes qui se produisent en présence de M. Home, n'a aucun droit à donner son opinion sur le spiritualisme. M. Home déclare que toutes les plaisanteries des correspondants de journaux sont d'une complète fausseté. Il donna en effet quelques séances aux Tuileries, mais il a décliné toute conversation sur ce sujet. »

Un autre journal, le *Springfield Republican*, annonça ma présence en Amérique de la manière suivante : « Home, le médium distingué, qui a fait surgir dernièrement des Esprits en présence de l'empereur Napoléon, est à Springfield pour quelques jours. Il est sur le point de retourner en France où ses services sont hautement réclamés par les savants. »

Un journal de New-York a publié l'article suivant, en rectification de quelques-unes des faussetés publiées sur mon compte : « Quels terribles *hâbleurs* nous avons là parmi quelques-uns de nos correspondants ! Le chroniqueur londonien du *New-York Herald* a le paragraphe suivant dans le dernier numéro de son journal : « Un bruit circule dans Paris que Home, le spiritualiste frappeur américain, faisait tant des siennes à la cour que l'Empereur alarmé dût l'éloigner sur-le-champ ; l'infortuné médium, qui était réellement sans un sol, quoiqu'il jouât le

rôle d'un personnage affligé de 40,000 livres de rente par an, est en route pour la patrie des Esprits frappeurs. »

Il peut se faire que parmi nos lecteurs il y en ait qui désirent savoir quelque chose de M. Home, dont l'individualité a récemment défrayé tant de faiseurs d'articles. Nous n'avons rien à dire ici de ses qualités spiritualistes, mais à parler simplement de lui, en tant qu'enfant (car il n'est guère plus, ayant à peine aujourd'hui vingt-deux ans), devant les bruits mentionnés ci-dessus. Home, l'Américain, appartient à une vieille famille écossaise de considération il est né en Écosse, mais il fut amené encore très jeune en Amérique. Doux et discret dans ses manières, il ne s'est jamais mis en avant, ni n'a cherché pas plus qu'évité la notoriété qui est venue à lui ; il ne s'est jamais montré comme un médium public, ainsi que bien des gens le supposent, mais il a laissé passivement les faits se produire par son intermédiaire.

Quant à l'histoire qui précède, relative à son départ de Paris, et qui a déjà fait le tour du monde, sous diverses formes, nous avons seulement à dire que, pendant que nous lisions, il y a aujourd'hui dimanche quinze jours, une lettre, dans un journal anglais, traitant de ses actes à Paris, le supposant bien commodément installé aux Tuileries, la porte s'ouvrit tout à coup et, à notre grande surprise, nous vîmes entrer M. Home, qui venait comme chez lui, prendre part à notre dîner : car ce fut sous notre propre toit qu'il trouva son premier refuge à Brooklyn, New-York, contre l'indignation de parents scandalisés qui chassèrent le frappeur, comme étant possédé du démon, et en firent ainsi un jeune martyr, injustement ou non.

Il nous avait appris son arrivée un ou deux jours auparavant, de Philadelphie, en nous informant de l'objet de son voyage, et de son prochain retour en France. Aujourd'hui, ce voyage est terminé, et il s'est embarqué à Boston, avec une sœur qu'il venait chercher pour l'emmener avec lui à Paris.

On pourrait en dire autant des siennes qu'il était prétendu faire, et de l'Empereur alarmé, qui le fit expulser ; conte fait sur le même patron que l'histoire de Socrate, de Baraguay-d'Hilliers et consorts. »

Pendant que nous en sommes sur le chapitre de ces inventions de journalistes, qu'il me soit permis d'en citer encore une série curieuse qui se produisit en 1858. J'avais alors quitté Paris pour Rome, à cause de ma santé : le 13 mars, je reçus la dépêche télégraphique suivante d'un ami de Paris :

« Dites-moi immédiatement si vous êtes encore à Rome : j'ai un service à vous demander. »

Je répondis que j'étais encore à Rome, et par le retour du courrier voici la lettre que je reçus, à la date du 14 mars :

« Cher ami, je vous ai envoyé hier une dépêche télégraphique pour vous prier de m'écrire immédiatement si vous étiez à Rome. Je vous donnai pour prétexte que j'avais à vous charger d'une commission, mais c'était en réalité pour avoir une lettre de vous le plus tôt possible. Des bruits scandaleux disent que vous avez été arrêté et les journaux de *La Haye* affirment que vous êtes emprisonné à Mazas. Monsieur B., dont le fils est médium, a envoyé chez moi pour savoir la vérité, et je l'ai autorisé à publier que j'ai de vous une lettre datée de Home le 7 mars. J'ai aussi envoyé dire à la *Patries* qu'elle veuille bien mettre un terme à ces basses calomnies. J'ai l'espoir que vous approuverez tout ce que j'ai fait. »

Les feuilles parisiennes s'emparèrent de la calomnie, et confirmèrent le fait que j'étais réellement en prison à Mazas. Les personnes même officielles allèrent jusqu'à dire à mes amis qu'elles m'avaient vu et parlé en prison, et un officier ne craignit pas de déclarer qu'il m'y avait accompagné dans une voiture.

Pendant que j'étais à Rome, ignorant complètement tous les scandales dont j'étais l'objet à Paris, j'éprouvai un jour une invincible envie, dont la cause m'était inconnue, d'écrire à M. Henri Delaage, le célèbre écrivain mystique de Paris. Je le fis : par l'alinéa suivant, qui sert d'introduction à ma lettre, il sera facile de voir combien juste avait été mon impression, et comme j'avais eu raison de la suivre :

Au correspondant parisien du journal *le Nord* :

Paris, le 17 mars.

« Permettez-moi de commencer par une bonne action elle a pour but de délivrer un homme honorable d'une foule de calomnies, appartenant à je ne sais quelle source, mais qui n'ont pas laissé de s'étendre rapidement depuis quelques jours. Je veux parler de M. Home, qui se trouve en ce moment en Italie, pendant qu'il est murmuré tout bas et même tout haut qu'il est détenu à Mazas pour je ne sais quels crimes. La lettre ci-jointe, datée de Rome, le 7 mars, a été reçue hier par M. Henri Delaage, un ami intime de M. Home. Elle est là sous mes yeux, avec le cachet postal, et en voici le contenu littéral :

Rome, le 7 mars 1858.

« Cher monsieur Delaage, vous avez dû être sans doute bien surpris d'apprendre mon départ pour Italie, mais la vérité est que j'étais très malade. J'avais un appauvrissement du sang ; que devais-je faire ? mon pouvoir m'avait tout à fait quitté. Ici, à Rome, je ne vais guère en société, un repos complet m'étant prescrit. – Écrivez-moi bientôt, et soyez assez bon de me rappeler au souvenir de M. H. que je tiens en grande affection, comme vous le savez.

Tout à vous,

D. D. HOME. »

« Je vous prie de vouloir bien accorder la publicité de votre honorable journal à cette lettre de M. Home. C'est la meilleure réponse qu'on puisse faire aux basses calomnies qui attaquent son honneur. »

Je n'ignore pas l'origine ni la cause de cette intrigue et j'ai en ma possession une lettre amicale, portant la date du 18 juillet 1858, bureau du ministre de l'intérieur, qui réfute suffisamment cette méchante calomnie. Son Altesse le prince Murat profita de cette occasion pour témoigner à mon endroit, non seulement l'excellence des principes chrétiens qui le faisaient agir, mais aussi la vraie noblesse de son cœur, en faisant pour un étranger ce qu'un père pourrait seul faire pour son fils : il envoya, à ses propres frais, des messagers en Allemagne, en Italie et en Angleterre, pour s'assurer de l'existence du libelle qui propageait ces bruits calomnieux, et m'offrit ensuite généreusement l'appui de son témoignage public et privé pour en dénoncer l'entière fausseté.

J'ai maintenant à produire la lettre suivante, et le programme ci-joint, que je reçus aussi pendant mon séjour à Rome, et qui dévoilent un cas d'usurpation de personnalité, qui n'est nullement le premier ni le dernier dont je pourrais gratifier le lecteur. Il en est cependant un des plus amusants spécimens :

Paris, le 7 avril.

« Cher ami, je vous envoie un programme tiré d'une feuille de Lyon qui a été envoyée à M. Allen Kardec. Qu'il est triste de songer qu'il peut être fait un tel usage de votre nom ! Je vous conseillerais d'écrire sur-le-champ au préfet de Lyon, ou à la police, pour que cet industriel soit démasqué le plus tôt possible, non seulement à cause du tort qu'il fait à votre réputation, mais aussi à cause de celui qu'il fait au spiritualisme. Ne perdez pas un moment, et de notre côté nous ferons tout notre possible. Jugez seulement de son audace en se disant avoir été reçu par l'Empereur.

Je suis, etc., etc.

P.S. – Je viens d'apprendre que l'imposteur a été découvert et qu'il s'est enfui de Lyon. »
Voici le programme dans sa teneur originale :

« Salle du Grand-Théâtre. Jeudi, 1er avril 1858, à huit heures. Soirée américaine ou séance de spiritualisme de M. Home.

Je ne me guide jamais d'après la science, mais d'après ma conscience ; je crois donc fortement aux faits magnétiques, je crois que la force magnétique augmente prodigieusement la force de vision de l'homme ; je crois que ces faits sont constatés par un certain nombre d'hommes très sincères et très chrétien.

L'abbé Lacordaire.

PROGRAMME : Expérience de vision par M. Home et l'Ange miraculeux. Obéissance à l'ordre du public. Séance de spiritualisme par la sensitive Madame de Cabanyes.

PRODUCTIONS DES VISIONS DEMANDÉES PAR LES SPECTATEURS : Frémissement, joie, colère, idiotisme, piété, multiplication des sens, augmentation et diminution des forces. Reproduction de plusieurs de ces phénomènes sur des jeunes gens que le public est prié de présenter.

M. Home, qui a eu l'honneur de faire ses expériences devant sa Majesté l'Empereur, invite MM. les médecins, docteurs, chirurgiens, etc., etc., à monter près de lui, sur la scène, afin de contrôler la véracité des phénomènes curieux qu'il a l'honneur d'offrir au public. Des sièges seront disposés à cet effet.

Prix des places : Premières loges, fauteuils et stalles, 6 fr. (sans augmentation pour la location à l'avance) ; premières galeries, 5 fr. ; secondes, 3 fr. ; parterre, 2 fr. 50 c. ; troisièmes, 1 fr. 50 c. ; quatrièmes, 1 fr. »

L'imposteur fut contredit par les journaux de Paris qui seulement donnèrent pour raison que j'étais alors à Turin, tandis que je me trouvais réellement à Naples.

Mais il serait injuste de limiter ces faussetés aux journaux de France et d'Amérique, lorsque la presse anglaise le disputa avec ceux-ci en fabrication de fausses nouvelles à mon endroit. *L'histoire de Socrate* est sortie tout entière des officines du *Court Journal*, d'où elle se répandit dans la presse anglaise. Il n'est pas étonnant, qu'avec de tels enseignements, on se soit formé une fausse idée de mon caractère, ainsi que des phénomènes spiritualistes. Tout ce que je puis dire, c'est que les faits suivants, comprenant les noms, les dates, les détails et les personnes, sont un tissu de faussetés, d'un bout à l'autre.

Affaire extraordinaire de spiritisme dans Paris. Singulière et intéressante histoire sur les spiritualistes.

« M. Home, le spirite-frappeur qui voit et entend tout, vient de partir soudainement, sans tambour ni trompette.

Plusieurs versions circulent sur le motif de ce brusque départ, effectué au milieu de si beaux triomphes, lorsque Paris était rempli de sa renommée, et que même du haut des chaires pleuvaient menaces et avertissements sur la tête de ceux qui osaient fréquenter sa compagnie, ou assister à ses sortilèges. Quelques journaux ont déclaré qu'il est allé en Amérique chercher sa sœur, qu'il cite comme un plus puissant médium que lui ; d'autres, qu'en raison de la grande analogie qu'on aurait découverte entre ses expériences et des tours de passe-passe, on lui aurait défendu, sous peine de procès-verbal, de pratiquer son art trompeur en présence des hauts personnages qu'il avait choisis ; ensuite, que la transformation du mouchoir de S. A. I. la princesse Mathilde en un Scarabée vivant – après lequel exploit le praticien tomba en catalepsie et resta insensible pendant cinq heures – avait éveillé dans l'esprit des invités certains doutes et maints scrupules qui avaient motivé son exclusion de ce cercle de société.

Rien de tout cela n'est vrai, et vos lecteurs peuvent être assurés de l'authenticité de ce que je vais raconter, comme étant la seule cause qui amena le brusque départ du sorcier en déconfiture.

Quelques jours auparavant, une grande soirée avait été donnée en son honneur dans les salons d'un haut fonctionnaire de la cour, qui avait assisté aux diverses expériences faites aux Tuileries, d'où il était sorti, sinon tout à fait convaincu, du moins pas tout à fait incrédule. La société était limitée et de la plus belle eau. Les noms des invités avaient été soumis au praticien, qui en avait éliminé trois : Eugène Guinot, le feuilletonniste, le général Baraguay-d'Hilliers et Nadaud le chansonnier, tous sceptiques atroces, misérables infidèles et railleurs, dépourvus complètement de toute sensibilité ou d'imagination. Les manifestations furent nombreuses, et toutes, comme d'habitude, eurent un succès fou. L'accordéon glissa, comme à l'ordinaire, d'un genou à l'autre autour du cercle et joua les airs les plus favoris des demandeurs ; la sonnette courut autour du plafond, et fit résonner ses plus tristes ou plus joyeuses notes, selon le bon plaisir des personnes de la société. Mais le sorcier avait promis ce soir-là d'évoquer les Esprits et de les rendre visibles à l'œil nu, si bien que toutes les autres manifestations préparatoires étaient impatientement observées, tant on avait hâte d'arriver au chef-d'œuvre qui devait couronner la soirée. Enfin, les lumières furent éteintes, excepté une, une bougie solitaire placée sur la cheminée, derrière la tête du praticien, dont l'ombre immense allait s'épandre sur les murs et le plafond de l'appartement. Le silence était complet ; quelques dames se penchaient derrière leurs voisins et résistaient à l'évanouissement par la force de leur curiosité ; d'autres regardaient autour d'elles, espérant, et craignant à la fois, de voir quelque chose d'effrayant et de terrible qui les ferait tomber en syncope. Tout à coup la voix du sorcier résonna dans le silence, et demanda quel était l'Esprit qu'on désirait voir apparaître. Un léger murmure, parti d'un point extrême de la chambre, laissa retentir ces paroles :

« Que ce soit Socrate, le plus grand des philosophes ! »

Un silence se fit : voyant que nulle objection ou opposition ne s'était manifestée, le sorcier leva son bras en l'air, et l'agitant dans la direction de la porte, il dit solennellement à l'ombre de Socrate d'apparaître et de se tenir debout devant lui. Le silence se fit encore, pendant lequel le sorcier, le bras toujours tendu et les lèvres murmurantes, avaient l'œil fixé sur la porte. Tout à coup celle-ci s'ouvrit lentement, et au milieu de la plus grande terreur, la société vit entrer un personnage, enveloppé dans une manière de draperie flottante, pareille à un linceul, qui s'avança d'un pas silencieux sur le tapis et s'arrêta devant le magicien. On ne pouvait méconnaître la barbe blanche et flottante, la tête chauve et le nez aplati : c'était Socrate lui-même, vivant au milieu de cette société rieuse et frivole, réveillé de son sommeil séculaire pour le divertissement d'un salon parisien !

La crainte et la terreur de la compagnie étaient à leur comble, et l'apparition s'éloigna silencieusement au milieu de la même épouvante. Quand elle fut évanouie, les compliments, comme de juste, tombèrent, de toutes parts sur l'opérateur qui, ému jusqu'au bout des ongles, ne pouvait cacher sa surprise devant la promptitude avec laquelle l'évocation avait été obéie, et qui, ébloui par ce succès inespéré, céda aux prières de la même voix éloignée, implorant alors l'évocation de Frédéric le Grand. Le sorcier étendit de nouveau son bras vers la porte, doutant néanmoins que son courant électrique fût assez fort pour obtenir deux évocations si rapprochées l'une de l'autre. On le vit, cependant, en dépit même de la clarté douteuse de l'appartement, devenir pâle comme un mort, lorsque, après avoir appelé d'une voix haute Frédéric le Grand, roi de Prusse, il vit tout à coup la porte s'entrouvrir de nouveau sans bruit. Ce moment de silence était vraiment terrible. Graduellement, et à travers la demi-obscurité de la chambre, on voyait se glisser dans la pénombre de la porte, une petite forme enveloppée comme la précédente, dans une sorte de linceul collé à ses membres et maintenu à la taille par l'étreinte des deux mains. Le visage, néanmoins, était irréfutablement celui du grand héros, et

la tête était ornée du fameux petit chapeau retroussé qui fait encore aujourd'hui même battre tout cœur prussien de gratitude et de loyauté. L'ombre s'avança, comme celle de Socrate, jusqu'auprès du magicien, et y demeura tranquille et sans mouvement, à quelques pas de la cheminée. En un instant l'agitation du magicien devint extrême : la sueur roulait à grosses gouttes de son front, alors que ses dents claquaient dans sa bouche.

« Assez ! Assez ! Allez-vous-en ! Disparaissez ! » fit-il d'une voix sourde, pendant que les yeux de l'apparition fixaient sur lui des regards sauvages et menaçants. « Allez-vous-en ! Vous dis-je, » répéta-t-il encore, devant l'immobilité rebelle de l'ombre. Bientôt après, cependant, la voix du magicien se tut : s'élevant tout à coup par un effort qui, en considérant la situation où il était, avait quelque chose de sublime, il s'écria :

« Je suis dupe d'une mystification ! » et il s'avança tout près de l'ombre, qui avait conservé jusqu'alors son attitude menaçante, lorsqu'un rire indescriptible, éclatant comme un tonnerre força l'immobilité de ses lèvres, et elle s'écria :

« Quoi donc ? Ne me reconnaissez-vous pas ? Je suis Nadaud, et voici mon ami Socrate, autrement le maréchal Baraguay-d'Hilliers, tout prêt à apparaître encore, si vous le désirez : voici là encore, mon ami Eugène Guinot sur la terre, et Alcibiade en dessous, attendant son tour d'apparition, qu'il eût assurément accomplie, si j'avais pu suivre la plaisanterie jusqu'au bout. »

Vous pouvez vous imaginer l'effet produit par cette mystification : M. Home était anéanti ; quand il eût recouvré ses sens, il pria la société de remarquer qu'il avait été le premier à s'apercevoir du subterfuge, et affirma que les Esprits évoqués seraient apparus, car il possédait la faculté de les faire venir. Quelques instants après, néanmoins, il disparut, et le lendemain nous apprîmes, sans surprise, son départ soudain de Paris. Il paraît que les trois mauvais plaisants qui avaient été exclus de la compagnie, avaient résolu de s'en venger ; en conséquence, aidés de l'assistance d'un compère, ils avaient, grâce à la barbe blanche de Socrate et au chapeau retroussé de Frédéric le Grand, presque réussi à duper le sorcier, qui l'eût été parfaitement, sans le rire involontaire de Nadaud, qui trahit toute la conspiration.

Voilà l'explication qu'on donne à la brusque désertion du camp par M. Home. L'avenir nous dira si cela est vrai, car il nous a promis de revenir et si nous ne le voyons pas dans l'espace de trois mois, le terme de sa promesse, nous saurons que croire ou non de son mystérieux pouvoir. »

Je pourrais rapporter beaucoup d'autres inventions du même genre, mais ce que j'ai déjà cité suffira pour montrer jusqu'où va le génie inventif et inscrupuleux de ceux qui prétendent éclairer le public par la voie de la presse. J'ai cru devoir laisser toutes ces faussetés suivre leur propre pente sans les réfuter, car si j'avais commencé à les contredire, mon temps n'aurait bien certainement pas suffi à arrêter un torrent qui semble ne devoir jamais cesser de couler.

CHAPITRE VII

1857 à 1858 – France, Italie et Russie – Mariage

Je revins d'Amérique à Paris en mai 1857, et j'y restai jusqu'au mois de juillet, tenant séance chaque jour. Mon pouvoir était fort considérable à cette époque, et les phénomènes furent observés très minutieusement par des milliers d'individus appartenant à toutes les classes. Les mains des Esprits étaient souvent visibles, et l'on en vit plusieurs saisir la plume ou le crayon, et tracer l'écriture même des personnes dont les Esprits étaient supposés présents.

Une matinée, le concierge vint me trouver et me dit :

« Pardon, monsieur, mais une personne d'un certain âge désire vous voir : je crois que vous devriez lui parler, car elle paraît bien triste et bien malheureuse. »

Je dois mentionner ici que j'avais été tellement accablé de visiteurs, que j'avais été obligé de refuser ma porte à tout étranger : tout mon temps, du reste, était pris par des engagements avec mes amis. J'accueillis la demande du brave homme et il m'annonça le comte de X... Au premier regard que je jetai sur ce personnage, je ne vis aucun signe de cette anxiété qui avait tant frappé le concierge, et il ne me sembla pas non plus si vieux. Il s'avança vers moi et, me pressant la main, il me dit :

« J'ai été envoyé vers vous, et vous saurez bientôt pourquoi, quoique vous ne sachiez même pas qui je suis. Je demeure numéro 4, rue... et vous serez obligé de venir me voir. »

Je secouai la tête en signe d'incrédulité, et lui dis que mes moments étaient si remplis que j'avais à peine le temps de visiter mes propres amis. Il me répondit en souriant :

« Vous verrez, vous verrez ! »

La conversation changea alors de sujet, et il me quitta, après m'avoir laissé son adresse. Je devais dîner dans la soirée chez la baronne de M. ; avant de sortir pour me rendre chez elle, j'entendis distinctement la voix d'un Esprit me dire :

« Vous irez voir mon père, n'est-ce pas ? »

La voix ne paraissait pas attendre une réponse, tant la façon dont elle parlait était affirmative ; aussi n'en fis-je pas. En arrivant à l'hôtel de M., je vis, en entrant dans le salon, un jeune homme debout. Ceci me surprit, car je ne m'attendais pas à rencontrer des étrangers. Il me dit, les yeux fixés sur moi :

« Je suis heureux de votre arrivée, car nous irons ensemble voir mon père. »

A ces mots il disparut. J'avais pensé jusqu'alors que c'était un invité, si réelle était la vision. La baronne était dans la salle : elle vit mon agitation et m'en demanda la cause, mais je n'entrai dans aucune explication. Au moment de m'asseoir à table, j'entendis encore la même voix me dire :

« Vous irez chez mon père, n'est-ce pas ? »

Cela finit par tant m'énerver que je racontais ce qui s'était passé à la baronne, qui obligeamment me conseilla d'y aller. La soirée se passa ainsi, et deux heures après j'avais presque totalement oublié l'incident : je venais de rentrer au salon, lorsque je vis tout à coup près de moi le même jeune homme. Sa figure avait une expression attristée, et des gouttes de sang tachetaient sa poitrine.

« Mon père vous attend, fit-il ; il a eu beaucoup de chagrin ; c'est votre mission de consoler ; allez donc à lui. »

Je lui répondis que j'irais le jour suivant, mais il insista pour que ce fût ce soir même. Dès qu'il eût disparu, je parlai de ceci à la baronne qui me permit de la quitter. Arrivé à la maison numéro 4 de la rue... je fus conduit à l'appartement du comte par un domestique, qui me dit

que ce dernier n'allait pas pouvoir me recevoir, car il était sur le point de se coucher. La voix me parla encore et m'enjoignit de m'annoncer moi-même ; mais tout à coup la porte s'ouvrit, et le comte venant à moi :

« Je vous attendais, fit-il, car je savais que vous viendriez. »

Je lui dépeignis le jeune homme que j'avais vu en ajoutant tous les détails de ce qui s'était passé, et il reconnut immédiatement son fils qui avait été assassiné. Il me montra un portrait de ce dernier, qui correspondait exactement avec ma vision, et depuis ce temps-là j'ai souvent été visité par celle-ci. Elle me dit un jour que si elle s'était présentée la seconde fois avec ses taches de sang sur la poitrine, c'était simplement pour m'exprimer plus fortement la nécessité où j'étais d'aller voir son père. Celui-ci m'apprit qu'il avait été lui-même pendant longtemps un médium partiel, et qu'il avait été induit à venir me chercher pour accroître son pouvoir, dans le but d'être plus facilement averti de la présence de son fils. Ça a été depuis une grande consolation pour lui d'être assuré de la présence de son fils pour le soulager dans son affliction.

Vers cette époque les Esprits m'annoncèrent qu'il était nécessaire que j'allasse en Turquie pour y porter la lumière. En conséquence, je fis mes préparatifs de départ, mais tout à coup j'en fus dissuadé. J'avais reçu des lettres de présentation pour divers personnages occupant de hautes positions à Constantinople : mes malles étaient déjà faites et mon passeport avait été envoyé au visa. J'étais en visite d'adieu chez la duchesse de A., lorsque, durant notre conversation, le salon s'emplit tout à coup de frappalements : l'alphabet fut demandé, et il me fut conseillé de remettre mon voyage, car des troubles politiques étaient sur le point de se produire dans ce pays. En conséquence, au lieu d'aller en Turquie, je me rendis à Baden-Baden. Ma puissance n'était pas alors considérable, vu la situation médiocre de ma santé, mais j'eus l'honneur d'y voir le roi de Wurtemberg, ainsi que le prince, aujourd'hui roi de Prusse, qui observèrent avec intérêt les phénomènes spiritualistes.

Là mes Esprits protecteurs me dirent sans cesse que des peines m'étaient encore réservées, mais que du sein des ténèbres la lumière viendrait à jaillir, et que ce qui pourrait ressembler à une défaite, finirait par être une victoire ; en tout ceci leurs avis furent exacts.

Je quittai Baden-Baden plus tôt que je ne m'y étais attendu et me rendis à Biarritz. Là j'appris que les premières traces nuageuses apparaîtraient, et que ceux qui auraient pu le mieux me comprendre seraient induits à penser mal de moi, par des gens qui, pour servir un dessin quelconque, inventeraient un bruit dont l'absurdité devrait être sa propre réfutation. Cette prescience de l'avenir, combinée avec l'affaiblissement de mon système nerveux, me rendit plus agité qu'à l'ordinaire, et à une séance où la seule manifestation qui se produisit fut le transport d'un bracelet d'une dame placée à ma gauche à une autre dame assise en face de moi, un monsieur placé à ma droite déclara que l'opération avait été l'œuvre de mes pieds. Si mes jambes avaient eu une longueur de trois mètres, c'eût été déjà un miracle, mais en des cas aussi extraordinaires, il ne faut pas s'étonner des absurdités qui peuvent être imaginées, quelque pénible qu'il soit d'être accusé de déloyauté et d'imposture.

Quelques exemples des explications qu'on prête à la manifestation de ces phénomènes sont assez amusants pour être répétés. Il courait dans Paris le bruit que je portais dans ma poche un singe apprivoisé, que j'avais dressé pour me prêter son concours. Un autre, que mes jambes étaient d'une nature élastique, et que mes pieds étaient comme ceux d'un babouin. Beaucoup de gens supposent que lorsque je vais chez des étrangers, mes tables me précèdent toujours, et que, de même que la table imaginée de sir David Brewster, elles sont soigneusement enveloppées, pendant que je porte sur moi un magasin de bras et de mains de cire pour les exhiber en temps et lieu. D'autres se figurent que je magnétise ou biologise mon auditoire, qui s'imaginent voir ce qu'il voit. Ceux-ci que j'apporte avec moi des lazy-tongs et une lanterne magique ; ceux-là ont affirmé que lorsque je suis censé m'élever dans l'air, ce n'est tout simplement qu'un ballon gonflé de gaz, sous la forme d'un homme. Une grande partie tient

pour la lanterne magique, tandis que quelques savants déclarent que j'administre plein un dé de chloroforme à chacune des personnes présentes. Sir David Brewster devait avoir reçu ladite dose, lorsqu'il se borna à dire que la table semblait se lever, et que les Esprits étaient la dernière des raisons qu'il pouvait admettre. Quelques-uns ont assez de foi spiritualiste pour dire que j'ai le diable à mon service. D'autres, que j'évoque les Esprits au moyen de formules cabalistiques et d'enchantements. Puis c'est le savant professeur Faraday qui explique le phénomène par l'action involontaire des muscles, lorsque le docteur Carpenter renvoie leur origine à une cérébration involontaire, et M. Morell à l'action réfléchie de l'esprit. Le vulgaire en fait sommairement une question de ventriloquie. Cependant on parle encore de l'électricité, dont une batterie est dissimulée, dit-on, dans mes vêtements ; puis viennent l'action fluidique, les principes du système nerveux, la connivence, l'illusion et la fourberie. Sir David Brewster parle bien encore de maints systèmes de mécanisme fixés aux extrémités inférieures, mais sans toutefois en spécifier la nature. Mais la plus savante et la plus inattaquable explication consiste certainement dans la réponse que fit une vieille femme en Amérique, lorsqu'on lui demanda son opinion sur ce qu'elle avait vu :

« Mon Dieu, messieurs, c'est bien facile à comprendre : il se frotte le corps avec un crayon d'or. »

Quant aux tapements, ils sont produits de plusieurs manières, selon l'opinion respective des philosophes ; ceux-ci en placent l'origine à l'articulation des doigts du pied, ceux-là à la cheville, d'autres trouvent plus ingénieux de la mettre dans les genoux ; quelques-uns ne la voient que dans les os de la cuisse. Le professeur Huxley a inventé un Esprit qui frappe dans son orteil, et il amuse ses amis avec cela. Il y en a qui l'ont imaginée dans le battement de mon poulx. Beaucoup supposent que je frotte mes bottes les unes contre les autres ; d'autres, les ongles de mes pouces, pendant que de nouveaux rieurs placent un système de ressorts dans la table et dans l'appartement. On a dit aussi que j'étais doué d'une propriété électrique que j'avais la faculté de communiquer à mon gré. On croit aussi généralement que je paye le domestique de toutes les maisons où je vais, dans le but d'être à même de cacher mon appareil mécanique. Les noms, dates et autres détails que j'obtiens m'ont été communiqués préalablement, sur ma demande personnelle, soit par les serviteurs, soit par un corps spécial d'agents secrets à mes ordres, soit dans mes propres visites aux pierres tumulaires des parents. D'autres savent que je suis voyant, et que je lis dans la pensée des personnes présentes. Je suis un jongleur accompli, disent encore ceux-là, et la preuve, c'est que je n'ai jamais permis à aucun de ces messieurs d'assister à mes séances ; ce qui, soit dit en passant, est d'une fausseté absurde, attendu que le plus grand jongleur de France a déclaré sa parfaite impuissance à expliquer les phénomènes qu'il observa.

Quelque flatteur qu'il soit pour ma vanité de voir pleuvoir sur moi des qualités si merveilleuses et des connaissances si dignes d'estime, il n'a pas été pour moi un sujet de petit amusement, en même temps que de surprise, de voir tant de gens instruits différer si largement et si absurdement entre eux, et employer tous leurs efforts pour ingurgiter des cousins, lorsqu'ils avalent des chameaux avec une si effrayante gloutonnerie. Je me suis éloigné un peu de mon récit pour donner à mes lecteurs ces prétendues explications de médianimité, avec l'espoir, cependant, qu'ils en éviteront toute application en présence d'un public tant soit peu intelligent. Le superbe établissement de Charenton serait probablement fort apte à fournir le seul auditoire digne des savantes explications données par tous ces philosophes.

Mes bons amis le comte et la comtesse de B. quittèrent Biarritz avec moi et m'accompagnèrent dans une visite que je rendis à un ami commun, près de Bordeaux ; là se produisirent plusieurs phénomènes d'écriture directe en pleine vue. Pendant que nous étions assis autour d'une table, un certain soir, nous vîmes des mains apparaître distinctement au-dessus de la table, saisir un crayon et écrire. L'une d'elles était petite, apparemment celle d'un

enfant, l'autre semblait appartenir à un homme. La main de l'enfant écrivit un petit message pour sa mère, qui était présente, et le signa de son petit nom. Il y avait eu ceci de frappant : c'est qu'elle avait l'habitude de supprimer la dernière lettre de son nom, qui de féminin qu'il était prenait ainsi une terminaison masculine. Son nom était Denise, mais elle écrivait Denis. Sa mère, durant sa vie, lui avait souvent reproché cette irrégularité, mais l'enfant ne s'en était pas corrigée ; et maintenant, pour prouver son identité, elle supprima encore la dernière lettre. Je n'ai pas besoin d'ajouter que cette particularité était parfaitement ignorée de moi, ainsi que de toute la société, à l'exception du père et de la mère. La main d'homme écrivit plusieurs communications, les unes pour sa femme, qui était présente, les autres pour des personnes absentes. Cette écriture était exactement la même que son autographe.

La maîtresse de la maison se tourna vers moi et me dit brusquement :

« Pourquoi êtes-vous assis dans l'air ? »

On regarda aussitôt ma chaise, et on la vit à la même place, mais de deux ou trois pouces au-dessus du sol, et mes pieds n'étaient plus sur le parquet. Ceci peut donner une idée de l'extrême ignorance où je suis d'ordinaire à ce moment du sentiment de lévitation, lorsque je n'ai pas encore dépassé le niveau des têtes ; si on change trop de position, ainsi que cela arrive souvent dans l'enthousiasme de l'émotion produite par un tel phénomène, je redescends de suite, mais non sans être resté environ une demi-minute suspendu. Cette fois, je reçus tout à coup le pressentiment de mon élévation et presque aussitôt j'atteignis le plafond. Le comte de B. quitta sa place et, venant se placer au-dessous de moi, me dit :

« Maintenant, mon cher Home, arrivez et laissez-moi toucher vos pieds. »

Je lui répondis qu'en cela je n'avais aucune volonté, mais que peut-être les Esprits voudraient bien me permettre de descendre jusqu'à lui. Ceux-ci le firent en effet, et mes pieds furent bientôt dans ses mains étendues ; il saisit mes chaussures, et de nouveau je repris mon ascension, le comte toujours cramponné à mes pieds, jusqu'à ce que mes bottines, qui étaient à élastiques, lui restassent dans les mains. Le comte a été connu durant toute sa vie, qui a été la plupart du temps publique, pour un homme aussi digne de foi que son cœur est excellent. A lui, et à son épouse bien-aimée, je dois la plus vive gratitude, pour la sincère et profonde amitié qu'ils m'ont vouée depuis six ans que je les connais. Ce fut, je crois, la première fois en France que j'ai été soulevé dans l'air ; cela m'arriva rarement dans ce pays, quoique ce ne fût pas le cas en Angleterre, comme on le verra plus loin. Depuis que j'ai retracé les détails de cette soirée, j'ai écrit au comte relativement à leur vérification, et j'ai reçu de lui une lettre qui en confirme l'exactitude.

Je dois mentionner un incident qui eut lieu en présence du comte de B... La comtesse X. assistait pour la première fois à une séance, lorsqu'un Esprit se manifesta, se disant être celui de son fils. L'accordéon allait jouer, et elle demanda s'il pourrait se rappeler le morceau de musique qui les avait frappés tous deux en Allemagne où ils voyageaient pour sa santé. Elle l'avait oublié, disait-elle, mais elle l'aurait bientôt réappris s'il voulait bien le jouer. Aussitôt l'instrument exécuta quelques passages difficiles de la Norma, qu'elle reconnut immédiatement.

Je revins ensuite à Paris et descendis chez mon ami le comte de K. où je donnai des séances presque chaque jour ; dans une visite que je fis au marquis de M., à son château de X., au moment où nous prenions le thé, une table, placée à l'extrémité d'un grand salon où nous nous trouvions, vint à nous avec une extrême violence. Nous fûmes légèrement effrayés, car nous n'attendions aucune manifestation, et pendant les deux heures qui suivirent, elles se produisirent sans cesse. Le fils aîné de la maison, le comte de X., vint me trouver dans ma chambre, après la soirée, et là se manifestèrent de nouvelles preuves de la présence d'un Esprit. Parmi celles-ci étaient des bruits de pas qui faisaient trembler la chambre. Je vis aussi la forme distincte d'un enfant, et en décrivis la figure à X., en ajoutant que je le reconnaîtrais si j'en voyais le portrait. Le lendemain, au déjeuner, le marquis me dit :

« A quelle heure X. vous a-t-il quitté cette nuit, et que faisiez-vous à sauter ainsi dans la chambre ? »

Nous lui répondîmes que nous avions nos pantoufles, et que fort probablement il n'avait entendu que le bruit fait par les Esprits. Le château, qui est un des plus antiques de la France, a des murs de vingt pieds d'épaisseur, dans lesquels on a creusé des cabinets de toilette parfaitement confortables. Pour avoir été entendues des appartements au-dessous, les manifestations avaient dû être d'une très grande force. Après déjeuner, la marquise me demanda si j'aimerais à visiter le château, et sur mon affirmation, elle me dit que nous allions commencer par son boudoir. Arrivé au milieu de cette chambre, je jetai les yeux autour de moi et je vis la figure qui m'était apparue le soir précédent. Pendant un moment, je ne pus m'empêcher de croire que ce fût autre chose que l'Esprit lui-même, mais c'était en réalité un portrait. Mon émotion était telle que je saisis le bras de X., qui était près de moi, et lui dis : « Voici l'enfant que j'ai vu la nuit dernière ! » J'étais si accablé par mon émotion que je dus quitter la chambre : ils me dirent alors que le comte, ayant informé sa mère de ce qui s'était passé dans ma chambre, la veille, ils avaient formé le dessein de m'essayer, pour savoir si, dans mon ignorance de l'existence de ce portrait, je pourrais le reconnaître.

Au mois de janvier 1858 je vins en Hollande, accompagné de M. T. et fus présenté à la reine. Les manifestations qui se produisirent à La Haye furent pour la plupart très puissantes ; et cependant j'eus des séances vides de démonstrations spiritualistes, en présence de personnes qui désiraient le plus les observer.

Je me rendis à Amsterdam pour me mettre en rapport avec les propriétaires et rédacteurs d'une revue à infidèles tendances. J'ai encore cette entrevue présente à mon esprit. Nous étions descendus dans un hôtel antique, dont les salles glaciales aux murs tristes et aux plafonds de poutres nues, donnaient le froid à l'âme : à peine étions-nous assis devant le feu, qui n'était qu'une étincelle à côté de ceux que nous avons en Angleterre, que ces huit ou dix messieurs furent annoncés. Aucun d'eux n'était connu de moi, ni de mon ami ; je les invitai à s'asseoir et attendis que des manifestations se produisissent. Ils semblaient être tous des gens habiles, clairvoyants, lecteurs profonds et graves penseurs. La froide raison avait drapé leur esprit dans les plis de son manteau de glace : tout ce qui n'était pas tangible, n'avait nul titre à leur croyance. Les premiers frémissements, qui d'ordinaire annoncent d'autres phénomènes, agitèrent bientôt la table. Deux d'entre eux reçurent la mission de se placer sous celle-ci et d'observer tous mes mouvements. De légers frappements se produisirent, et aussitôt on examina les pieds de la table pour voir si nul ressort n'y avait été caché. Les manifestations accrurent en intensité, et, ils furent bientôt forcés de reconnaître, après le plus minutieux examen, qu'ils venaient de voir des faits inexplicables pour eux. L'alphabet fut demandé et d'intelligentes communications furent obtenues. C'était un pas au-delà de leur philosophie, et à leurs yeux, d'une nature extraordinaire : bientôt après, les manifestations cessèrent, mais pas avant qu'ils n'eussent avoué qu'il n'y avait là aucune imposture. J'ai appris depuis, par des lettres datées d'Amsterdam, que l'un de ces messieurs devint un médium, et qu'en général leur croyance dans la causalité spiritualiste s'était grandement modifiée. Je me souviens qu'étant restés, mon ami et moi, après le départ de cette société, nous exprimâmes le regret qu'ils n'en eussent pas vu davantage, et parlâmes de nous comme de tristes prophètes pour une telle mission. Cette idée me poursuivit jusque dans mon lit, où l'Esprit de ma mère vint me trouver et me dit pour me rassurer « que le vent doive être modéré pour l'agneau tondu. »

Nous revînmes à La Haye où nous reçûmes la visite d'une députation de jeunes gens de l'Université de Leyde qui me prièrent de venir dans cette dernière ville. Mais les engagements que j'avais pris ne me permirent pas d'accepter cette invitation, et nous partîmes le jour suivant pour Bruxelles. Ici le pouvoir me quitta, et je fus averti par les Esprits qu'il ne me viendrait pas de sitôt ; ils m'apprirent aussi que durant son absence des événements de la plus

haute importance m'arriveraient. J'avais pris durant mon séjour en Hollande un fort rhume et je comptais rester quelque temps à Bruxelles pour y donner des séances avec mon ami, lorsque m'arriva cette disparition de ma puissance spiritiste. Ce fut une raison pour moi de retourner à Paris, et de prendre les avis de mon médecin. Dès qu'il m'eût examiné, il déclara que ma maladie était un appauvrissement du sang et une grande dépression du système nerveux ; et finalement me conseilla d'aller en Italie. Je réclamai énergiquement contre ce voyage, qui allait probablement, comme c'était arrivé déjà, donner naissance à une foule de contes stupides, tels que mon expulsion de Paris par ordre de l'Empereur, ou mon exil de la France pour échapper à la poursuite des lois. Je restai donc ; mais voyant au bout de deux ou trois semaines que ma santé allait de mal en pis, je partis pour Turin, dans l'intention de séjourner dans cette ville. En arrivant à Turin j'y vis le sol couvert d'une épaisse couche de neige, tandis que la température était plus froide qu'à Paris : je ne m'y arrêtai pas et partis le soir même pour Pise, où j'avais des amis à voir ; mais le climat de Pise était aussi inclément que celui de Turin et je fus conseillé de me rendre à Rome.

J'y arrivai au mois de mars ; désirant y mener une vie paisible, pour cause de santé, je refusai presque toutes les invitations du dehors. Un de mes amis me parla un jour d'une certaine famille russe de distinction, qui était momentanément à Rome, et ajouta qu'elle désirait vivement faire ma connaissance. Je déclinai cette invitation, eu égard à l'état de ma santé. A ce moment, une voiture passa près de nous, s'arrêta, et mon ami me présenta, sans que je comprisse un mot de ce qu'il faisait, à la comtesse de Koucheleff, qui m'invita à venir la voir le soir même pour souper avec elle, en ajoutant que ses soirées se prolongeaient fort tard dans la nuit.

J'y arrivai à dix heures et y trouvai une grande réunion. A minuit, nous passâmes dans la salle à manger et je fus présenté à une jeune dame, que je n'avais pas encore vue, et qui était la sœur de la comtesse. Une impression étrange s'empara soudainement de moi, et je sentis que cette jeune personne devait être ma femme. Pendant que nous étions à table, elle se tourna vers moi et me dit en souriant :

« M. Home, vous serez marié avant la fin de l'année. »

Je lui demandai comment elle le savait, et elle répondit que c'était une superstition russe, lorsqu'un monsieur était placé à table entre les deux sœurs. Je ne répliquai pas. Le fait se vérifia : douze jours après nous étions fiancés, et n'avions plus à attendre que le consentement de sa mère. Le soir de nos fiançailles, une petite société dansante était réunie chez la comtesse ; j'étais assis sur un sofa à côté de ma fiancée, lorsqu'elle se tourna vers moi et me dit à brûle-pourpoint :

« Dites-moi tout, je vous en prie, à propos des frappelements spiritistes ; car, jusqu'à présent, je ne saurais croire en eux. »

Je lui répondis :

« Mademoiselle, j'ai l'espoir que vous voudrez bien vous rappeler que j'ai une mission à remplir sur cette terre : C'en est une grande et sainte. Je ne puis vous parler d'une chose que vous n'avez pas encore vue, et par conséquent que vous ne sauriez comprendre. Je peux seulement vous dire que c'est une grande vérité. »

Les larmes alors roulèrent dans ses yeux ; puis mettant sa main dans la mienne.

« Si votre mission, fit-elle, peut secourir ceux qui sont moins heureux que nous, ou consoler en quoi que ce soit l'humanité, vous me trouverez toujours prête à vous aider. »

Elle resta fidèle, pendant sa courte existence, à ces nobles sentiments, et elle est encore, depuis que la mort nous sépara sur ce globe terrestre, mon grand appui et mon ferme soutien. Ce fut mon seul et vrai amour, hélas ! Pendant trop peu de temps, pour mon bonheur ici-bas ; pour le sien, j'étais content de la perdre, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de m'envoyer la rejoindre dans une vie éternelle !

Peu de temps après notre mutuel engagement, la famille se rendit à Naples, où je me rendis aussi, et nous y restâmes six semaines. De Naples on alla à Florence ; là ma fiancée fut confiée à une famille russe se rendant à Saint-Pétersbourg par Paris, dans le but de faire préparer les pièces nécessaires à notre mariage, pour le retour de la comtesse. Je l'accompagnai jusqu'à Paris, puis me rendis en Écosse, pour obtenir un nouvel extrait de naissance, le commis de la paroisse m'en ayant envoyé un où mon nom était écrit Hume, au lieu de Home. Après avoir fait faire cette rectification, je revins à Paris et y retrouvai la comtesse qui venait d'arriver d'Italie.

Au mois de juin nous partîmes pour Saint-Pétersbourg, accompagnés par M. Alexandre Dumas qui devait servir de parrain à mon mariage. En arrivant à Saint-Pétersbourg, je reçus de l'empereur la plus gracieuse invitation, que je dus décliner, n'étant pas alors en puissance spirituelle : mais l'empereur eut la bonté d'envoyer me dire qu'il serait charmé de me recevoir : je le priai de m'excuser encore, en raison des nombreux préparatifs que nécessitait mon union prochaine et qui prenaient tout mon temps. Un mois après, certaines difficultés ayant surgi, et les papiers nécessaires n'étant pas encore obtenus, le mariage sembla sur le point d'être remis. Depuis plusieurs mois je n'avais pas eu de manifestations, mais ce soir même, l'Esprit de ma mère m'invita à faire savoir à l'empereur, le lendemain, que mon pouvoir m'était revenu. Je suivis son avis et fus reçu par l'empereur à son palais de Peterhof, où je passai huit jours et vis tous les obstacles qui s'opposaient à mon mariage aplanis par les bonnes grâces de Sa Majesté, dont la bienveillance, en cette occasion ainsi que dans maintes autres, fut pour moi excessive. J'ai pour lui la plus grande vénération, non seulement comme monarque, mais comme un des hommes les meilleurs et les plus généreux.

Nous fûmes mariés le 1^{er} août 1858, ou suivant l'ancien mode, le 20 juillet, d'abord dans la chapelle particulière de la maison de campagne de mon beau-frère, d'après les rites de l'Église grecque, et puis à l'église de Sainte-Catherine, d'après les rites de la foi catholique romaine. Quelque temps après notre mariage, pendant que ma femme dormait profondément, je vis l'Esprit de ma mère entrer dans ma chambre, suivi d'un autre Esprit que je reconnus, quoique je ne l'eusse jamais vu sur la terre, pour être celui de mon beau-père. J'étais enchanté que ma femme dormît, car elle était à l'abri de la frayeur que cette vision lui aurait donnée ; aussi, quelle fut ma surprise, en l'entendant tout à coup me dire :

« Daniel, il y a quelqu'un dans la chambre avec nous... C'est votre mère, et près d'elle se tient mon père. Elle est très-belle, et je n'ai pas peur. »

Ses actions pourtant démentirent ses paroles, car elle se tourna de mon côté, en tremblant violemment. Les Esprits alors disparurent, et de très forts frappings s'entendirent çà et là dans la chambre ; nous adressâmes quelques questions auxquelles on répondit. Ce fut l'initiation de ma femme aux faits du spiritualisme.

CHAPITRE VIII

Russie, Paris et Angleterre

Quinze jours après notre mariage nous quittâmes Saint-Pétersbourg pour aller visiter quelques propriétés de mon beau-frère, situées, les unes sur les côtes de la Crimée, les autres dans l'intérieur de la Russie. Le voyage dura près de six semaines : nous retournâmes ensuite à une de ses maisons de campagne dans les environs de Moscou. A la fin de novembre 1858, nous étions à Saint-Pétersbourg, chez mon beau-frère, le comte Grégoire Koucheleff Besborodko, qui toujours m'a reçu, de même que la comtesse, avec la plus cordiale sympathie, et à qui je dois et garderai toujours la plus vive reconnaissance. Là, mon pouvoir me revint de temps en temps, mais en général, faiblement. Cependant quelque bien en résulta : Un jeune officier, convaincu des vérités de la vie éternelle par les faits qu'il vit en ma présence, invita ses amis à un souper, et là, publiquement, il annonça qu'à l'avenir, au lieu de se moquer de la religion, comme il l'avait fait jusqu'alors, il mènerait une tout autre vie.

Vers le milieu de janvier 1859 je fus atteint d'une grave inflammation interne. En peu de temps, grâce à la débilité de mon système nerveux, elle fit de rapides progrès au point de devenir alarmante et de défier les soins de mon médecin. On m'avait recommandé les frictions, mais l'extrême douleur qu'elles me causaient en avait arrêté l'usage. J'étais en cet état, lorsqu'un soir, en présence de ma femme et d'un ami, le baron de N., mes mains furent tout à coup saisies par une influence spiritiste et se mirent à frapper avec une violence extrême sur la partie malade la plus sensible. Ma femme s'effraya et allait s'emparer de mes mains, lorsque le baron de N., qui avait quelque connaissance des manifestations spiritualistes, crut devoir l'en empêcher. Je ne souffrais aucun mal, malgré la violence des coups, qui faisaient trembler le lit et la chambre : au bout de cinq minutes le gonflement avait diminué visiblement et le mouvement des mains était devenu moins rapide et plus doux. Une heure après je dormais profondément : le lendemain matin, en me réveillant, je m'aperçus que j'étais guéri et que je n'avais plus qu'un peu de faiblesse. Il est impossible de se figurer l'expression que revêtit la physionomie du docteur à sa visite du lendemain, lui qui croyait me trouver plus mal : il toucha mon pouls, et il vit qu'un grand changement s'était opéré, dans lequel son habileté n'avait été pour rien.

Le 26 avril, ou 8 mai d'après le calendrier russe, à sept heures du soir, au moment où la neige tombait à flocons, notre petit enfant vint au monde à notre résidence de ville, située sur le quai Gagarine, à Saint-Pétersbourg, où nous demeurions alors. Quelques heures après sa naissance, sa mère, la nourrice et moi nous entendîmes comme une sorte de gazouillement d'oiseau au-dessus de lui. Nous aperçûmes aussi, cette nuit et durant les deux ou trois suivantes, une étoile brillante comme une lumière, parfaitement visible dans la demi-obscurité de la chambre, apparaître plusieurs fois au-dessus de sa tête. Elle y restait quelques minutes, puis se dirigeait lentement vers la porte où elle disparaissait. Chacun de nous observa le phénomène en même temps. La lumière était plus puissante que toutes celles qu'il ne m'a jamais été possible de voir : elle était plus claire et plus distinctement sphérique. Je ne pense pas qu'elle vînt par mon intermédiaire, mais plutôt par celui de mon enfant, qui a manifesté maintes fois la présence de ce don. Je n'aime pas à revenir sur un tel sujet, mais comme il y a dans le ciel et sur la terre plus de choses étranges qu'on ne le suppose, je me crois obligé de dire que durant les derniers jours de la grossesse de ma femme, nous jugeâmes prudent de lui interdire nos séances, parce que nous nous étions aperçus qu'à chaque son produit dans la chambre un mouvement

simultané répondait chez l'enfant. Quand on entendait trois sons, trois mouvements étaient sentis, ainsi de suite : lorsque cinq tapements étaient manifestés, ce qui indiquait un appel à l'alphabet, ma femme sentait cinq mouvements internes et, lorsque nous nous trompions sur la lettre, elle nous corrigeait souvent, d'après les indications de l'enfant.

Le baptême eut lieu quinze jours après sa naissance. M. le marquis de Chateaugnard, aujourd'hui ministre de France à Hesse-Cassel, fut son parrain, et sa marraine, sa tante, la comtesse Luba. Son second parrain fut son oncle, le comte Grégoire, et sa seconde marraine, sa parente Sophie.

Huit jours après le baptême, nous vînmes à la résidence du comte, dans les environs de Saint-Pétersbourg. Là, maintes manifestations d'un étonnant caractère se produisirent en présence d'une foule de curieux, qui les scrutèrent avec le plus grand soin, comme leurs prédécesseurs, et toujours avec les mêmes résultats. Je me souviens qu'un soir, un de mes amis abjura son scepticisme devant l'apparition d'une main de femme, que tout le monde vit se former lentement dans l'air, quelques pouces au-dessus de la table, jusqu'à ce qu'elle revête l'aspect d'une main réelle. La main prit un crayon qui était sur la table, et écrivit une communication qui affecta profondément mon ami, car il reconnaissait en elle la main de sa mère. On croit généralement que les mains des Esprits se forment par-dessous la table, mais cela n'est pas exact, car en maintes occasions, et en présence de plusieurs personnes, nous les avons vues se produire à la vue de tous, de la façon que je viens de décrire, puis s'évanouir, pour ainsi dire, de la même manière. Souvent aussi elles apparaissent bien au-dessus de nos têtes, descendent vers la table, puis disparaissent.

L'anniversaire de notre mariage nous trouva sur le steamer la Baltique, en route pour Dunkerque ; nous quittâmes cette ville pour aller à Ostende, rendre visite à ma belle-mère, qui était là pour cause de santé. Au moment où nous nous embrassions, je ressentis une de ces impressions étranges que j'ai si souvent éprouvées en pareilles occasions. Elle me paraissait être l'effet de la désagrégation d'une substance physique, à laquelle une corde intime de l'âme vibre et éveille, pour ainsi dire, le souvenir du futur ; je me représentais encore une fleur du printemps, protégée des froides bises d'automne, image fidèle des soins incessants que Dieu, notre tendre père, a pour tous ses enfants, passés, présents et futurs. Mes sensations sont telles, dans ces moments de divination, que je puis à peine les exprimer. Je vis distinctement après les premiers mots que j'échangeai avec ma belle-mère, qu'une fois hors d'Ostende, nous ne la reverrions plus sur terre. Cette prédiction mentale, comme beaucoup de ses aînées, ne s'est malheureusement que trop vérifiée.

Nous arrivâmes à Paris en août 1859. Pendant notre séjour dans cette ville, je fis une courte absence pour aller voir un ami en Suisse, où je donnai deux séances. A mon retour à Paris, un autre ami nous offrit généreusement pour résidence le château de C..., où nous restâmes deux mois, jusqu'à notre départ pour l'Angleterre. C'était en octobre, mon pouvoir m'avait quitté depuis quelques semaines. Un soir du mois suivant, durant mon absence, ma femme était dans la chambre avec l'enfant et sa nourrice, lorsque de violents frappalements se produisirent dans le plafond. L'une et l'autre les attribuèrent aux pas de quelqu'un habitant l'étage au-dessus. Elles changèrent ensuite de position, et les frappalements s'entendirent dans les murs, puis dans la table. Ma femme ayant demandé quel était le médium en ce moment, on lui répondit que c'était l'enfant endormi. On ajouta ensuite qu'on avait pouvoir de se manifester par son agence, mais qu'on ne le voulait pas, « parce que l'atmosphère dont ils faisaient usage était nécessaire à l'enfant pour son développement physique dans le monde extérieur. » Dès ce jour, aucun phénomène ne se produisit par son intermédiaire, quoiqu'il ait maintes fois signalé sa faculté de voyant.

Nous étions en Angleterre vers les derniers jours de novembre, et à ce moment le pouvoir me revint : je commençai à ouvrir des séances et je les continuai jusqu'au 24 juillet de l'année suivante. Les manifestations furent là encore observées et scrupuleusement examinées par des

gens de toutes classes et de tous rangs, depuis l'homme d'État jusqu'au citoyen le plus humble ; à eux encore je me permettrai de recourir, plutôt que de donner mes propres descriptions, et j'extraurai de leurs rapports quelques parties déjà publiées dans le *Spiritual Magazine* ; mais le plus grand nombre de ces écrits voient ici le jour pour la première fois. Ils pourront sans doute donner au lecteur une idée de l'étendue de ma puissance médianimique à cette époque.

Ce qui suit est extrait d'une lettre de M. Pears, que mes amis M. et madame Cox avaient conduit à la séance. C'était la première fois qu'il assistait à un tel spectacle.

« Presque aussitôt la table s'éleva du côté de M. Home, qui, la quittant alors de ses mains, sans cependant lui faire perdre son inclinaison, m'invita à regarder en dessous, pour voir s'il n'y avait aucun agent matériel qui produisit ce résultat : je me baissai et n'en vis aucun. En reprenant ma place, la table reprit sa position, puis commença à osciller comme si elle eût été soumise au mouvement des vagues ; on eût cru, en vérité, que le sommet de la table était flexible : de ce mouvement d'oscillation elle passa tout à coup à un état d'horizontalité si parfait, qu'un vase rempli jusqu'aux bords n'aurait pas répandu une seule goutte, puis elle s'enleva dans l'air à une hauteur de 18 à 20 pouces, nos mains toujours étendues sur elle ; après quoi elle redescendit tout doucement, conservant sa parfaite horizontalité.

Des frappements se produisirent ensuite en elle, du côté de madame Cox, qui, après avoir recouru à l'alphabet, apprit qu'ils venaient d'un enfant qu'elle avait perdu. D'autres coups, plus faibles mais vifs, se manifestèrent près de madame P., qui, recourant au même mode, les attribua à Phœbé, notre jeune petite fille, dont j'ai déjà parlé auparavant.

D'autres enfin se produisirent sous mes propres mains ; au même instant le tapis, immédiatement sous l'une d'elles, s'éleva comme sous la pression d'un objet quelconque et vint frapper mon poignet. J'appelai l'attention de ma femme sur ce fait, qu'elle confirma pleinement. Je dis alors, moitié riant, ce que vous deviez attendre de mon scepticisme, que je ne serais pas étonné qu'il n'y eût plus de frappements pour moi. Immédiatement des coups se produisirent sous la même main, et d'une force telle à remuer la table.

J'exprimai peut-être alors quelque doute devant un phénomène si inattendu, car M. Home me dit : « J'aimerais à voir M. Pears bien convaincu que nous ne faisons pas ces bruits ; peut-être aimerait-il à se placer sous la table pour mieux observer. » J'acceptai l'invitation, et pendant que je m'assurais de l'absence de tout agent physique dans ces manifestations, celles-ci ne continuèrent pas moins à se produire aussi fort qu'auparavant. Madame P. s'assura de son côté que les mains étendues sur la surface de la table n'étaient pour rien dans ces démonstrations.

Ayant appris que les frappements manifestés sous ma main venaient de l'Esprit de mon grand-père, je lui demandai s'il pourrait me prendre la grosse sonnette, en admettant que je l'aie en main. La sonnette venait d'être enlevée de la main de M. Home et avait retenti sous la table. Des tapements énergiques répondirent à ma demande. Je saisis alors la sonnette et la portai par-dessous la table, en la tenant dans la direction de ma femme, dont les mains étaient posées sur elle : tout à coup nous la sentîmes arrachée d'entre nos doigts ; elle sonna, puis fut déposée sur le parquet.

Plusieurs autres faits, d'une nature extraordinaire, se produisirent pendant cette séance, qui ne dura pas moins de deux à trois heures. Mais je dois mentionner ici une particularité qui me frappa excessivement : aussitôt après que je fus assuré de la présence de l'Esprit de mon grand-père, M. Home passa dans un état d'extase et dit :

« Voici un homme à haute stature, vieux, droit, pareil à un quaker, quoiqu'il n'en soit pas un. » Il imita alors les manières et les gestes d'un vieillard, aussi exactement qu'il est possible à un jeune homme de le faire, et tendit la main vers la mienne, qu'il saisit d'une façon qui me rappela celle de mon grand-père ; puis il m'interpella dans un langage qui était propre au vieillard et me parla d'une personne qu'il avait tenue en grande amitié, dont il avait été séparé longtemps, à sa grande douleur, mais qu'il avait retrouvée dans l'autre monde, et avec laquelle

il s'était réconcilié. Tout ceci fut dit d'une manière entrecoupée, mais avec des gestes et des allusions intelligibles pour moi seul, car la personne et les événements dont il était question touchaient intimement à l'histoire de mon grand-père en même temps qu'à la mienne. Mon étonnement redoubla, lorsque les lèvres de M. Home laissèrent tomber le nom de la personne dont il s'agissait, c'est-à-dire la fille de mon grand-père ! Tous les deux morts lorsque M. Home n'était encore qu'un enfant en Amérique ! Depuis le temps que je vous connais, cher Dixon, je crois ne vous avoir jamais dit que mon grand-père était d'une famille de quakers : c'est cependant le cas.

Cet incident me surprit au-delà de toute expression, et je reconnus devant M. Cox que le récit qui venait d'être fait était, avec les gestes et les réflexions qui l'accompagnaient, tel que j'aurais pu l'attendre de la bouche même de mon grand-père. Je ne sais quelle place assigner, dans mon opinion, à ces phénomènes, mais quant à leur authenticité, je n'en ai pas le moindre doute, assurément. »

Voici un autre témoignage ; il est de M. J. G. Crawford, un homme qui, pendant longtemps, refusa d'ajouter foi à ces phénomènes, qu'il traitait d'impossibles et d'absurdes. Le hasard voulut qu'un de ses amis de Liverpool qui devait venir me trouver chez M. Coleman, dans Bayswater, lui proposât de l'accompagner. Les détails qu'il donne sur cette séance sont rapportés ici dans toute la franchise de son récit : « M. Home plaça sa main gauche sur la table et de sa droite qu'il tenait en dessous leva un accordéon. Il nous pria de regarder sous la table, et mon ami et moi vîmes l'instrument s'ouvrir et se fermer, quoiqu'il ne fût tenu que par une seule main.

La salle alors devint si obscure que nous ne pouvions pas nous voir l'un l'autre. La table frappa tout à coup violemment sur le parquet, puis, nos mains reposant toujours dessus, s'éleva à une hauteur de douze à quinze pouces du sol. M. Home nous dit alors qu'il tenait l'accordéon sous la table avec une seule de ses mains ; aussitôt nous entendîmes celui-ci jouer notre joli air anglais : Home, sweet home ! D'une façon splendide.



Quelques minutes après, il se passa quelque chose de si curieux que je serais fort embarrassé à en donner l'explication. M. Home nous dit :

« Tout me porte à croire que je vais m'enlever. »

La chambre était dans l'obscurité la plus profonde. Il ajouta quelques instants après :

« Je m'enlève. »

Étant tout près de lui, je tendis ma main dans sa direction et je sentis les talons de sa chaussure à trois pieds environ au-dessus du sol. M. Home me dit aussitôt :

« Ne me touchez pas, ou je vais redescendre ! »

Naturellement je le lâchai, mais cela ne l'empêcha pas de descendre. Cinq minutes après, il dit :

« Je m'élève encore. »

D'après le son de sa voix nous jugeâmes, en effet, qu'il devait s'élever vers le plafond de l'antichambre.

Il nous sembla qu'il flottait sous la voûte, puis qu'il s'élevait vers la corniche de la salle où nous étions : nous

l'entendîmes distinctement faire trois croix et quelques lettres sur le plafond. Quand nous rallumâmes le gaz, nous le trouvâmes étendu sur la table, où il était venu descendre lentement, et nous pûmes voir sur le plafond les traces que nous l'avions entendu faire.

Je n'ignore certainement pas que nombre de personnes, d'ailleurs bien disposées, ont une réponse toute prête pour ce que je viens de rapporter, et que cette réponse n'est pas loin d'être :

que tout ceci n'est que l'œuvre d'une connivence et d'une tricherie quelconques. Aujourd'hui encore, dans beaucoup de pays, et dans le nôtre il n'y a pas cent ans, tout phénomène d'un caractère extraordinaire est et était promptement mis sur le compte du diable : Galilée, par lui, inventa tout un système d'astronomie ; Harvey trouva la circulation du sang ; la magie lui dut son existence en Écosse, et la chimie ne fut pas innocente de relations démoniales, avant que la science l'admît comme une certitude et que sa valeur fût appréciée dans les arts et l'agriculture. Mais, quelle que soit la puissance d'un tel argument, il est difficile de fermer les yeux sur les témoignages d'une foule de personnes dignes de crédit. Il n'y a pas longtemps qu'il était de bon ton de nier les faits du chloroforme, de l'homéopathie, de l'hydrothérapie, du magnétisme, du mesmérisme, etc. ; et aujourd'hui la puissance curative de ces agents est acceptée par tous et leurs noms sont admis dans le langage usuel au même titre que des termes de ménage. Tout dans l'univers est soumis à un mouvement progressif : quand il sera bien prouvé par des expériences souvent répétées que les faits qui semblent encore hypothétiques du spiritualisme sont des faits réels, ils auront assurément une place parmi les récentes découvertes. Personne aujourd'hui, doué d'une pensée quelconque, n'oserait dire qu'il n'y a pas plus de choses dans le ciel et sur la terre que notre intelligence n'en a rêvé.

Dans le simple récit des faits qu'il nous fut donné, mon ami et moi, d'observer le soir de notre visite à M. Home, j'ai évité de colorer les incidents, et pour être plus exact, j'ai cru devoir exprimer les mesures en des chiffres qu'on voudra bien prendre comme une approximation plutôt que comme une appréciation fidèle des espaces.

J. G. CRAWFORD.

M. Crawford observe que dès qu'il toucha mes pieds, dans mon ascension, je regagnai immédiatement le sol. Je crois avoir déjà dit que c'est invariablement le cas lorsque je suis touché, ou qu'on me regarde avec impatience, jusqu'à ce que j'aie dépassé les têtes des personnes de la société : à cette hauteur, leurs regards ou leurs attouchements n'ont aucun effet sur moi. Quant à la cause de cela, il m'est impossible de l'expliquer ; ne pourrait-il pas y avoir pourtant, dans le premier cas, une rupture du courant magnétique, qui ne saurait exister dans le second ?

Le 3 avril 1860, j'étais allé avec quelques amis à une lecture donnée à Saint-John's Wood par M. Louis Blanc, sur les personnes et les agents mystérieux qui signalèrent, en France, la fin du dix-huitième siècle. Sa lecture traitait beaucoup de Cagliostro. Pendant qu'il parlait, un pressentiment du plus puissant caractère me dit que Cagliostro était présent, et une dame, qui était assise près de moi, fut avertie de la présence de quelque Esprit par de fortes tractions exercées contre sa robe, ainsi que par d'autres manifestations.

Arrivé chez moi, je trouvai ma femme retirée dans son appartement, en raison d'un violent mal de tête. Durant la conversation, elle me demanda si je m'étais plu à la lecture, et je lui répondis que pendant toute la soirée j'avais été obsédé par Cagliostro.

« Je vous en supplie, dit-elle, ne vous servez jamais d'une telle expression, obsédé ; ce mot a un sens fatal qui m'effraye. »

Je me mis au lit, et je venais d'éteindre la lumière, lorsque tout à coup la chambre s'emplit d'une clarté telle qu'on l'eût crue illuminée par le soleil. Pensant que ce phénomène ne pouvait exister que dans ma perception spirituelle, je dis à ma femme :

« Sacha, n'avez-vous rien vu ?

Non, car j'avais ma figure ensevelie dans l'oreiller ; j'ai si mal à la tête ! »

Je la priai d'ouvrir les yeux, et demandai mentalement que si la lumière avait été externe, elle fût reproduite. Aussitôt, rapide comme la pensée, la lumière de nouveau se fit, aussi distincte et brillante que le jour en plein midi. Ma femme demanda si c'était l'Esprit de Cagliostro, et instantanément trois éclairs rapides répondirent dans l'affirmation. Plusieurs réponses furent ensuite données par le même mode extraordinaire, qui fit bientôt place à un tintement musical

pareil à celui d'une sonnette qu'on aurait agitée au-dessus de nos têtes. Puis un bruit de pas se fit entendre sur le parquet, mais si léger qu'on eût cru qu'il avait peur de nous troubler par son approche. Sur la demande de ma femme, il vint à nous et nous sentîmes une forme penchée sur le lit. En se penchant, elle pressa les couvertures comme l'aurait pu faire une forme matérielle. Nous lui demandâmes s'il avait été médecin sur la terre, et une voix parfaitement audible nous répondit :

« Mon pouvoir était celui d'un mesmérisme incompris par tous ceux qui m'entouraient : mes biographes même ont été injustes à mon égard, mais je ne me soucie pas des mensonges de la terre. »

Ma femme et moi étions si émus devant cette manifestation étrange, presque effrayante, d'un être qui n'était nullement en relation avec nous, que pendant un moment nous perdîmes toute faculté de parler. Nous fûmes pourtant bientôt rappelés à nous-mêmes par une main qui se plaça sur nos fronts : ma femme alors, saisissant mes deux mains dans la sienne, les éleva et dit :

« Cher Esprit, voulez-vous être un de mes anges gardiens, veiller sur moi avec mon père, m'enseigner ce que j'aurai à faire, et me rendre reconnaissante envers Dieu pour toutes ses bontés ? »

Une main s'empara tout à coup des nôtres, et une bague, qui avait servi à mon beau-père comme de sceau, fut passée au troisième doigt de celle de ma femme, qui avait été d'abord séparée de la mienne. Cet anneau était auparavant dans la chambre, mais à une distance au moins de douze pieds de notre lit.

« Bonne nuit, chers amis, et Dieu vous bénisse ! » dit-on d'une voix parfaitement distincte, alors que s'exhalèrent trois bouffées d'un parfum si délicieux que nous nous écriâmes :

« C'est en vérité merveilleux ! »

La migraine de ma femme était guérie, et quoique nos nerfs fussent grandement agités, nous dormîmes profondément. Ma femme eut le jour suivant, et par la suite, maintes preuves de la présence de cet Esprit auprès d'elle, et cela, jusqu'au moment où elle quitta cette terre.

Vers le milieu de mai 1860, ma belle-mère nous écrivit de Saint-Pétersbourg de la manière suivante : « Chers enfants, vous ignorez sans doute que je dois subir demain une opération chirurgicale. J'ai vu mon confesseur, j'ai reçu le sacrement, et je me sens heureuse. Ne vous attristez point, mais imitez-moi : confiez-vous en Dieu. »

Le 29 du même mois, un lundi matin, ma femme ayant été voir un bazar ouvert au palais de Cristal, à Sydenham, je résolus d'aller avec un ami visiter l'établissement de MM. Barclay et Perkins. Nous y allâmes en voiture, et nous avons déjà examiné la plus grande partie de cet établissement, lorsque, arrivés dans le local où l'on met en baril la bière, un des ouvriers nous proposa de goûter au porter. Mon ami était en train d'y tremper ses lèvres, et moi j'allais saisir le pot qui contenait cette boisson, lorsque, au moment où je le reçus dans ma main, un profond tressaillement agita soudainement tout mon corps ; je compris dès lors que ma belle-mère, qui depuis si longtemps avait combattu sa maladie, venait de voir se terminer ses peines terrestres. Je refusai le porter et priai mon ami de m'accompagner chez moi. Il désira rester près de moi, mais je le remerciai. Une heure après j'étais calme, et je cherchais dans ma tête comment je pourrais cacher cette triste nouvelle à ma femme. Ce soir même, durant une séance, elle demanda comment allait sa mère.

« Tout est bien là où elle est maintenant, » fut-il donné pour réponse.

Elle seule comprit le sens de ces paroles, et c'est en vain qu'un de nos amis qui était présent chercha à faire cesser les larmes qu'elle répandait.

Le jeudi suivant j'entendis ma femme qui accourait à ma chambre. Dès qu'elle eut ouvert la porte, et avant qu'elle eût eu le temps de parler, bien plus, avant même que je l'eusse vue, je lui dis :

« Je le savais, depuis lundi dernier, Sacha. »

Elle vint près de mon lit et me tendit une lettre de ma belle-sœur, une dépêche télégraphique, où elle m'annonçait que ma belle-mère était morte le lundi. Deux jours après, à une séance où le comte T... et un de ses amis, grand athée, étaient présents, son cher Esprit nous visita, et nous vîmes sa main d'abord sur la tête de sa fille, et ensuite sur la mienne. Elle écrivit dans sa propre écriture :

« Vous l'aimerez toujours, n'est-ce pas ? » et elle signa : « Nathalie. »

Celui qui vint athée ne l'était déjà plus.

Je prends le compte rendu suivant de nouvelles manifestations dans le *Spiritual Magazine*. Il est intitulé : *Deux soirées avec M. Home* ; c'est le rédacteur en chef qui parle : « Nous avons reçu de deux correspondants, bien connus de nous, le récit qui suit sur les soirées des 1^o et 9 mai dernier, auxquelles assistaient neuf personnes dont les noms nous ont été fournis d'une manière privée, mais que nous tenons à la disposition de tout investigateur qui croira la connaissance des noms nécessaire à sa conviction. Nous témoignons en même temps de la parfaite confiance que nous avons dans lesdits récits, connus par nous de la bouche même des correspondants, avant la transmission de leurs manuscrits : « La société se composait de M. et madame Home, et de sept autres personnes, dames et messieurs. Nous nous assîmes autour d'une table, dans un salon spacieux. La main de M. Home traça les mots suivants, sous l'influence de l'Esprit :

« L'esprit de Jean fut bon envers votre père pendant son voyage en Amérique. »

Personne ne comprenait le sens de cette phrase, lorsque A..., entrant dans l'appartement une minute après, exprima la conviction qu'elle était écrite pour lui, car son père était allé dans ce pays. Trois forts coups lui signifièrent bientôt qu'il avait raison. La table alors fit un mouvement sur le côté, et sur notre demande si elle désirait être placée près de la croisée, elle répondit :

« Oui. »

En conséquence nous la transportâmes à l'endroit désigné, laissâmes un espace vide du côté de la fenêtre, ouvriâmes les contrevents, et éteignîmes, conformément au vœu des Esprits, toutes les lumières. Dans la cheminée brûlait un feu splendide. Il fut épelé :

« Il y a trop de lumière. »

A. et M... interceptèrent autant que possible de leur personne les rayons du feu, laissant ainsi la table doucement éclairée par la lune et les becs de gaz de la rue. L'Esprit d'Albert saisit alors l'accordéon et en fit sortir un air d'une harmonie céleste. M. Home et moi tenions alors l'instrument par-dessous la table, et parfois, en raison de la force du pouvoir, l'instrument était presque arraché de nos mains.

Un moment après nous vîmes s'élever lentement, dans l'espace laissé libre devant la croisée, une admirable main de femme, suivie de la partie d'un bras délicieux ; notre étonnement fut grand. Cette main était si transparente, si lumineuse, si céleste, si angélique, que nous sentîmes nos cœurs se gonfler de gratitude envers le Créateur, pour nous laisser voir une manifestation si merveilleuse. Elle nous semblait plus visible par l'effet de sa propre lumière, qu'elle paraissait irradier, que par celui de la clarté lunaire. Aussitôt qu'elle se fut lentement évanouie, mademoiselle..., qui était assise tout près de l'espace vacant, vit s'en former une autre tout à côté d'elle. Vint ensuite une main d'homme qui se plaça sur la table ; sa forme était beaucoup plus humaine et plus vivante que les autres, et je crus en moi-même qu'elle ne m'était pas inconnue. (Nous apprîmes bientôt après que je ne m'étais pas trompé dans ma conjecture.) Une main de baby nous apparut ensuite, puis sa tête. (C'était l'enfant d'adoption de madame L...) Enfin les mains des Esprits soulevèrent ce dernier, jusqu'à ce que nous vîmes ses épaules et sa taille. Après lui apparurent une main et un bras, lumineux et admirables, dans les plis de neige d'une draperie transparente ; elle resta ainsi sous nos regards environ cinq minutes et nous fit des gestes gracieux et pleins de courtoisie.

Puis les mains des Esprits nous montrèrent une couronne de blanches fleurs. Je n'ai jamais vu couronne tressée par la main de l'homme si parfaite dans sa forme et son dessin. L'alphabet consulté donna pour réponse :

« L'emblème de l'esprit de la mère de William. »

On nous dit après qu'on allait nous montrer l'emblème de la superstition, et tout à coup s'éleva une main noire et ridée. Quelqu'un de nous ayant observé qu'on ne pouvait pas bien voir, les draperies des croisées furent tout à coup entr'ouvertes et les rideaux glissèrent jusqu'au bout de leurs tringles ; c'était au-delà de notre atteinte manuelle ; la main reparut de nouveau, et cette fois aux yeux de tous. L'emblème de la vérité nous fut ensuite montré ; c'était un spectacle surpassant tous les autres en beauté ; une fontaine féerique semblait lancer dans l'air des cascades de rayons argentés, qui s'évanouissaient à nos yeux comme les vapeurs du soir, après avoir gravé dans notre esprit l'empreinte suave de leur perfection. Des fraplements nous dirent enfin :

« C'est tout ce que nous pouvons faire. »

M. Home tomba ensuite en extase, et à ce moment un rayon de lumière extraordinaire s'épandit sur moi. Cette clarté tomba sur mes épaules, glissa sur ma main droite, et vint d'une direction d'où nulle lumière terrestre ne pouvait s'épandre ; à l'endroit même de la chambre où elle semblait avoir pris naissance, s'était souvent manifesté l'Esprit d'un ami à moi. Nul autre que moi ne vit cette lumière ; au moment où je me tournais pour voir si l'Esprit n'était pas à sa place accoutumée, M. Home me dit :

« Oui, il est là, » et il donna une communication qui venait de mon ami. Il nous dit ensuite que la première main que nous avons vue était celle de sa mère ; la seconde, celle de mon père, ainsi que je m'en étais alors douté ; puis que la main et le bras enveloppés dans la draperie, et qui s'étaient manifestés si longtemps, étaient venus pour Prudence et étaient les mêmes que ceux qu'elle vit un soir, à Paris, il y a quelques années, avant de savoir ce qu'était une manifestation spirituelle. Il nous donna aussi le nom de l'Esprit Jean, qui était allé en Amérique avec le père de M. A..., et ajouta quelques détails privés dont M. A... confirma l'authenticité.

En raison du caractère vraiment extraordinaire des manifestations qui se produisirent ce soir-là, j'ai prié mes amis présents à la séance de lire ce compte rendu, et de signer au bas, pour témoigner de la vérité de ce que j'avance. »

Le 9 mai 1860.

« Partageant l'intérêt de ceux qu'attire la vue de manifestations spiritualistes, c'est avec joie que j'acceptai l'invitation qu'on me fit d'aller voir quelques amis, dans une maison du West-End, le 9 mai 1860. A huit heures moins un quart, nous passâmes dans un petit salon contigu donnant sur les jardins, et nous assîmes autour d'une table de jeu. Nous étions neuf, en comptant M. Home. La table commença immédiatement à osciller et s'élever doucement au-dessus du sol : je dis s'élever, car nul agent humain, en chair du moins, n'était acteur. Une immobilité de quelques minutes succéda ensuite, durant laquelle nous nous mîmes à causer, quand tout à coup la table quitta graduellement le parquet et s'éleva à une hauteur de quatre pieds, ou un peu plus d'un pied au-delà de l'atteinte de nos bras allongés de toute leur longueur.

La table descendit ensuite, et M. Home ayant pris l'accordéon dans sa main droite, par l'extrémité inférieure, alors que sa main gauche reposait sur la table, plusieurs airs furent admirablement rendus avec une délicatesse infinie, sans rien enlever pourtant de leur clarté ni de leur mélodie. Puis leur sonorité grandit par degrés, jusqu'à égaler la voix majestueuse de l'orgue, et emplit la pièce de flots harmonieux. Un de mes amis, assis près de moi, ne put s'empêcher de s'écrier : « Dieu ! Que c'est merveilleux ! » Et immédiatement après, demanda

si l'on pourrait nous gratifier d'un air connu : le *God save the queen* fut demandé, et l'air national fut aussitôt joué.

Une dame, dont le petit garçon était mort depuis quelque temps, avait des indications de sa présence parmi nous ; l'accordéon se mit tout à coup à jouer un morceau dont cet enfant était très épris alors qu'il était sur la terre, parce qu'il avait des rapports avec le nom de sa mère. Lecteur, n'y avait-il pas là une vérité frappante de vie et d'amour ? La mère le crut, et ses larmes trahirent ses pensées.

Les détonations dans la table, et quelquefois sous ma main, étaient si vives, si nettes et si élevées qu'on les eût crues produites avec le bord d'une pièce de dix centimes.

Les sons formulèrent ensuite :

« Allez à la croisée. »

Nous nous levâmes et portâmes la table à environ dix-huit pouces de celle-ci. Nous nous assîmes, mais cette fois plus près les uns des autres, de façon à laisser un espace libre à la table du côté de la fenêtre. Les fraplements épelèrent : « Éteignez les lumières » ce qui fut fait : malgré l'obscurité qui régnait dans la chambre, nous vîmes cependant que nous pouvions, grâce à la clarté qui venait de la croisée, nous distinguer parfaitement l'un l'autre. Le store de la croisée se mit alors à descendre et à remonter de lui-même, personne n'étant évidemment assez près pour mesurer ainsi la lumière ; puis, au moment où nous observions la singularité de ce phénomène, et la hauteur à laquelle le store s'élevait, il s'élança tout à coup jusqu'au sommet, d'où il redescendit ensuite lentement jusqu'à sa première position. M. Home sentit quelque chose sur sa tête ; et vit que c'était une feuille. Aussitôt une feuille de géranium vint tomber sur les genoux d'une dame, assise à la table. Nous entendîmes ensuite un petit bruit, comme le craquement d'une tige de fleur, et aussitôt une branche de géranium passa le long de l'oreille gauche de mon ami et alla tomber sur son genou ; pendant que je la tenais et la montrais au cercle, j'exprimai le désir d'en avoir une, et une deuxième branche vint effleurer mon oreille droite et tomber sur mon genou. Je la ramassai, et pendant que je la montrais, une troisième effleura ma figure, comme si elle fût tombée du plafond. La plante de géranium était dans la chambre, à quelques pieds de nous, et les petites branches étaient tombées à ma gauche et à ma droite.

Après quelques minutes de silence, M. Home nous dit qu'il allait être enlevé dans l'air ; il quitta aussitôt la table et ajouta :

« Je m'élève, ils m'ont couché sur le dos. »

Mais nous ne pûmes rien distinguer. Je demandai :

« Voulez-vous l'amener vers la croisée, de façon que nous puissions le voir ? »

Aussitôt nous vîmes la forme de M. Home se dessiner horizontalement devant la croisée ; il semblait flotter dans l'air, comme une plume, et paraissait être à environ six pieds du sol, ou à trois de la surface de la table. Il disparut bientôt dans l'obscurité, et s'écria :

« Ils m'ont retourné, et je reviens vers vous. »

Je vis sa tête et sa figure, toujours à la même hauteur ; il plana encore dans une direction contraire, descendit, se dirigea vers la table, où nous étions assis, et sur le bord de laquelle il prit place, puis la table s'éleva avec son vivant fardeau. M. Home fut ensuite déposé sur une causeuse placée en arrière, près de moi, et aussitôt nous entendîmes plusieurs sons qu'on eût pris pour des monosyllabes énoncés par quelqu'un au milieu de la chambre. Sentant une pression contre ma chaise, je me retournai et vis une ottomane qu'on avait poussée, près de M. Home, sur un espace d'environ six pieds. Celui-ci s'écria :

« Je pense que c'est à mon intention. »

Là-dessus il s'y étendit et l'ottomane retourna à sa première position.

« Oh ! fit-il ensuite, je me sens excité ; que quelqu'un vienne s'asseoir près de moi ! »

Je m'y rendis et pris place à côté de lui : une minute s'était à peine écoulée que sans la moindre action musculaire M. Home s'éleva doucement d'auprès de moi et flotta bientôt dans

les ténèbres. Il ne cessa pas de parler pour nous faire connaître sa position dans la chambre : Nous entendîmes sa voix çà et là, vers l'extrémité de la pièce, et comme s'il eût été près du plafond. Il s'écria ensuite :

« Oh ! ils m'ont apporté un coussin pour m'y reposer, m'y voici ; ils le remportent. »

A ce moment le gland d'un coussin appartenant à une autre ottomane effleura mon front, dans une direction verticale, et le coussin vint tomber doucement à mes pieds, comme un flocon de neige. Je vis ensuite l'ombre du corps de M. Home se réfléchir dans la glace, en passant le long du plafond.

« Je voudrais avoir un crayon, fit-il, pour faire une marque au plafond : j'ai fait une croix avec mon ongle. »

Il prit terre près de la porte, puis s'éleva de nouveau ; mais je ne le vis pas, seulement j'entendis sa voix dans la direction du plafond. Il descendit encore et peu d'instants après reprenait sa place à côté de nous : des coups dans la table nous dirent alors :

« Bonne nuit ! »

« Voici un autre récit d'une troisième soirée passée avec M. Home. Il a été écrit par une dame chez laquelle les manifestations se produisirent : je ne puis, pour d'excellentes raisons, donner son nom, mais je répons de sa position, de son caractère et de la parfaite authenticité de ce qu'elle rapporte. J'ai, de plus, les noms des neuf personnes qui étaient présentes.

Le 3 mai 1860.

La table s'éloigna des sept personnes qui restaient et nous la suivîmes : tout à coup elle s'éleva dans l'air et, sans nulle assistance de notre part, se plaça sur un large sofa placé devant la croisée. Les Esprits nous ayant dit d'éloigner le sofa, nous retirâmes ce dernier et la table reprit son chemin vers la croisée, où elle s'arrêta, et où des mains nous étaient apparues précédemment. Selon le désir des Esprits nous fermâmes les volets et éteignîmes les lumières. M. Home s'assit près de la croisée, et je pris place à côté de lui, ayant mademoiselle H... de l'autre côté de moi. Nous étions à peine dans cette position que je sentis une forme glisser derrière moi : elle toucha ma chaise, mit ses deux mains sur mes épaules, et ramenant l'épais rideau de soie d'une croisée située derrière moi (nous étions assis dans l'arc formé par trois croisées) elle m'en drapa comme dans les plis d'un manteau. Les bras et les mains mis en œuvre dans cette opération me semblèrent aussi tangibles que des membres humains. Une personne du cercle ayant demandé si ce n'était pas l'Esprit d'un tel qui était là, trois coups affirmatifs firent tressaillir la table, comme si une barre de fer l'eût frappée ; nulle main humaine assurément n'aurait pu donner un coup d'une telle force. Pendant que je fixais mon attention au moindre son que je pouvais saisir, et au moindre objet qui pouvait tomber sous mes yeux, mon peigne fut enlevé de ma tête par la main d'un Esprit et déposé sur la table à quelque distance de moi. Par de gentils petits frappalements, l'Esprit de mon enfant chéri me dit que c'était lui qui l'avait pris. Une main rose surgit alors d'en bas de la croisée et abaissa le store : nous vîmes distinctement les doigts saisir le cordon ; le store est d'une couleur verte et transparente, et la lumière s'y glisse doucement à travers. La main nous fit des gestes gracieux et nous désigna le ciel ; puis elle disparut, suivie par une autre qui fit place à une main d'enfant. Tout à coup je me sentis touchée à l'épaule, comme si quelqu'un derrière moi eût voulu fixer mon attention. Je pensai à ma fille, me retournai pour lui parler, mais je ne vis personne. A peine avais-je repris ma position que mon épaule gauche reçut une pression plus forte : je portai mes yeux de ce côté-là, et la main d'un Esprit me tendit une boîte qu'on avait prise à une table placée à l'autre extrémité de la chambre. Je la reçus avec émotion, et comme un don précieux : la tendre main qui me l'avait donnée avait sur mon épaule des pressions affectueuses. L'esprit de A.G. nous montra sa main, et toucha sa sœur, puis joua de l'accordéon, qui, tenu dans la main de M. Home, s'élevait par degrés au-dessus de sa tête, pendant qu'une série de coups rapides dans la table faisait un accompagnement de tambour.

L'instrument fut ensuite enlevé par les Esprits, qui en jouèrent à une certaine distance de nous, accompagnés toujours par le roulement de la table, et un deuxième roulement venant du côté opposé de l'appartement. Dès que le concert eut cessé, la table s'éleva dans l'air et flotta au-dessus de nos têtes, après avoir enjambé chaises et fauteuils dans son parcours. Nous fûmes naturellement grandement intéressés à cette étonnante manifestation, et nous suivîmes la table dans les parties les plus sombres de la pièce, où se produisit une scène de confusion indescriptible, mais en aucune façon désagréable, quoiqu'il nous arrivât souvent de ne pouvoir distinguer, au contact, l'être humain de l'être spirituel. Tout à coup les quatre coussins de l'ottomane volèrent dans l'air et allèrent tomber dans la partie opposée de la chambre. En réponse à une remarque que je fis, une main s'abassa sur ma tête, comme si elle eût appartenu à un Esprit flottant au-dessus de moi, me pressa le front et donna plusieurs tapes sur mes cheveux. Au moment où nous nous réunîmes autour de la table, neuf ou dix chaises fendirent l'air, comme des éclairs, en arrière de chacun de nous : celle qui était près de moi me paraissait vide à la vue, mais quand j'essayai de la remuer, elle me résista, comme si elle eût été clouée au parquet, et des coups nous apprirent que L. y était assis. Les forces réunies de plusieurs d'entre nous ne purent réussir à la faire bouger. Le lourd sofa sur lequel G. était assise se porta aussitôt à l'autre extrémité de la pièce, et l'Esprit de son frère plaça sa main dans la sienne et l'y maintint quelques minutes ; avant de la quitter, il la gratifia de la plus touchante manifestation. Il la bénit en faisant une croix sur son front ; il vint ensuite à moi, et m'en fit autant. Durant ces phénomènes, il n'y eut pas un meuble dans l'appartement qui n'eût changé de place. »

Mon excellent et digne ami, M. Wason, qui, après vingt-neuf ans d'ultra-scepticisme, s'enorgueillit de dater sa foi dans la vie spirituelle et la philosophie spiritiste du jour où il lui fut donné d'assister aux phénomènes manifestés en ma présence, écrivit vers cette époque l'intéressante lettre que je mets sous les yeux du lecteur : « En juillet 1860, je me trouvai à une séance qui eut lieu chez une personne de distinction dans Hyde-Park-Terrace, à Londres. Nous étions huit, en comptant M. Home, parmi lesquels deux baronets, l'un membre du Parlement, et l'autre le fils aîné d'un ci-devant membre décédé, puis la dame d'un illustre représentant de la Chambre des communes : il pouvait être environ neuf heures et quelques minutes du soir. Des trois personnes citées plus haut, pas une n'avait assisté encore aux manifestations spiritualistes, et elles étaient par conséquent d'un scepticisme complet à cet endroit : les autres personnes du cercle étaient des médiums d'un pouvoir plus ou moins grand, et semblaient prendre autant d'intérêt à surveiller l'effet des manifestations sur l'esprit des nouveaux venus qu'aux phénomènes eux-mêmes. Nous nous plaçâmes en cercle autour d'une large et lourde table de jeu, où neuf personnes auraient pu se tenir parfaitement à l'aise, y compris les crinolines : un tapis ordinaire en damas en couvrait la surface (c'est-à-dire un puissant non conducteur d'électricité, annihilant complètement la théorie qui place les faits spiritualistes dans la sphère soumise aux forces magnétiques) , M. Home nous invita à causer aussi librement qu'il nous était possible, et de ne pas être trop avides de phénomènes spiritistes, ce qui pouvait avoir un effet contraire. Six lumières éclairaient la pièce. Le parquet (c'était au premier étage) aussitôt se mit à frémir et à osciller comme le pont d'un steamer quand les roues sont en plein mouvement : quelques-uns comparèrent ce mouvement à la vibration du pont d'un navire à hélice, opinion à laquelle je me rangeai. Ce tremblement cessait par intervalles, et reprenait encore, à la grande surprise des nouveaux venus : il était amusant d'observer leurs regards étonnés, quoiqu'ils ne manifestassent aucun sentiment au-delà des réflexions générales que le phénomène nous inspirait. Les murs mêmes unissaient par moments leur tressaillement à l'oscillation du parquet. La table s'éleva fréquemment à quelques pouces au-dessus du sol, et parvint enfin à une hauteur de trois pieds, où elle resta une ou deux minutes, suspendue ainsi entre ciel et terre, comme le cercueil de Mahomet. Sur

l'invitation de M. Home, les deux messieurs cités plus haut balayèrent avec leurs jambes l'espace compris sous la table, pour s'assurer si nul mécanisme ne s'y trouvait, et ils durent confesser qu'il n'y en avait pas l'ombre.

Cette séance, tout étonnante qu'elle fut, plus étrange que la fiction, ne fut pourtant pas considérée comme entièrement satisfaisant ; et la dame de la maison, avec une amabilité qui lui est familière, considérant la maigreur des manifestations, voulut bien m'inviter à une autre séance pour le jour suivant, invitation que j'acceptai avec le plus grand plaisir, quoiqu'elle me retînt à Londres une journée de plus et dérangeât ainsi le petit échafaudage de mes projets. A cette seconde soirée, nous nous réunîmes un peu plus tôt que la veille, vers huit heures et quelques minutes, dans la même pièce. Nous étions huit encore : un avocat distingué et fort connu, un homme de lettres, auteur d'une réputation établie, et d'autres personnes, tous croyants, excepté l'auteur.

Le tremblement qui se produisit la soirée précédente dans les murs et le plancher se répéta bientôt : la table s'agita et tourna plus violemment que la veille, et s'éleva perpendiculairement à trois ou quatre pieds du sol, où elle resta suspendue environ une minute, puis descendit doucement et graduellement à sa première place, comme un large flocon de neige. Un accordéon joua sous la pression de doigts invisibles, pendant qu'une personne du cercle le tenait dans sa main ; il joua ensuite dans la mienne : je le tenais au-dessus du dos de la chaise où j'étais assis, mon bras appuyé sur le sommet de celle-ci et laissant pendre l'instrument derrière la chaise. En face de moi, de l'autre côté de la table, étaient assis M. Home et la dame de la maison. L'accordéon joua également pendant qu'il était sur le parquet, ainsi que sur la table, où d'invisibles agents le transportèrent. La musique était d'un caractère impressionnable et solennel.

Une petite main d'enfant, chaude et douce, toucha la mienne et y plaça une petite clochette, puis, à ma prière, la reprit et alla, par-dessous la table, la donner à la dame de la maison, qui était sa mère. Elle paraissait parfaitement convaincue que c'était la main spirituelle de son petit garçon, qu'elle avait perdu depuis trois ou quatre ans, à l'âge de huit ans, et elle reçut, à la faveur de l'alphabet, maintes réponses telles que l'Esprit d'un enfant décédé peut en adresser à sa mère

La sonnette fut apportée à plusieurs personnes du cercle et placée dans leurs mains ; enfin, elle s'éleva au-dessus de nos têtes, et carillonna dans l'air en tournant sur elle-même et touchant nos têtes, sans oublier la mienne. Je pus la voir quand elle fit le tour de ma tête, en face de la croisée, et chaque fois aussi quand elle passait entre moi et la fenêtre, dont les rideaux avaient été baissés par un agent invisible. Des morceaux de géranium et de mignonnette furent placés dans mes mains et en dedans de mon gilet. Je vis distinctement une de ces mains d'Esprit au moment où elle passait entre la croisée et moi : la clarté d'une soirée d'été et celle des becs de gaz de la rue l'avaient rendue parfaitement visible, en dépit du store baissé de la fenêtre.

Les rideaux de la croisée furent enfin tirés, et M. Home nous annonça qu'il allait être élevé dans l'air : un instant après, en effet, il traversait la table, par-dessus la tête des personnes du cercle. Je le priai de faire une marque au plafond avec un crayon ; mais il nous répondit qu'il n'en avait pas : je me levai en lui disant que j'allais lui prêter le mien, et ce ne fut pas sans user de toute la longueur de ma taille et de mon bras que je pus atteindre sa main, qui était bien à sept pieds du sol ; j'y glissai le crayon, et sa main tint quelque temps dans la mienne, me soumettant aux caprices des pérégrinations aériennes, jusqu'à ce que je fus obligé de la laisser, m'étant heurté contre un tabouret. Pendant son voyage M. Home ne cessa de sonner de la clochette pour désigner sa position dans la chambre, qui avait bien quarante pieds de long sur trente de large, et je vis son corps éclipser, en passant, deux rayons de lumière tamisés par les jointures supérieures d'une porte s'ouvrant sur une pièce brillamment éclairée : M. Home nous

apprit ensuite qu'il avait été replacé sur sa chaise avec toutes les délicatesses possibles ; quant à ceci, je ne le vis pas.

Avant l'ascension de M. Home, les mains spirituelles de deux enfants de l'avocat touchèrent ce dernier : il ne douta pas que ce ne fussent bien les mains de ses enfants.

Des questions furent posées et d'intelligentes réponses obtenues au moyen de l'alphabet, selon le mode ordinaire de communiquer avec les Esprits. Je dois ajouter que ce soir-là, comme la veille, la séance s'ouvrit par des prières, ce qui me paraît être l'habitude générale de procéder.

Je m'abstiens de commentaires sur ce qui précède, et ne veux avancer ni théorie ni hypothèse.

Je me suis simplement borné à constater des faits dont je puis garantir l'authenticité par serment légal devant une cour de justice : j'ajoute mon nom, mon adresse et ma profession, et n'ai plus qu'un désir, c'est que la vérité puisse triompher.

Je suis, monsieur, votre obéissant serviteur »

JAMES WASON.

CHAPITRE IX

Le Cornhill et nouveaux rapports

Ce fut à cette époque qu'eurent lieu les manifestations décrites avec autant d'exactitude que d'intelligence par un de mes amis, homme de lettres éminent, et publiées dans le *Cornhill Magazine* sous le titre de : *Plus étrange que la Fiction*. Cet article embrasse presque toute la sphère des phénomènes spiritualistes, et il est écrit avec une telle puissance d'observation et d'habileté descriptive, que ce sera une véritable faveur pour le lecteur que d'en donner quelques extraits. Il commence par la citation suivante : « Voici la réponse du Dr Treviranus à des questions que lui adressa Coleridge sur la réalité de certains phénomènes magnétiques observés par ce savant :

« J'ai vu ce que je n'aurais jamais cru sur votre témoignage, et ce que, par conséquent, je n'attends pas que vous croyiez sur le mien. »

Pour le bénéfice du professeur Faraday et de ses pareils, qui croient à cette absurde théorie que les phénomènes spiritualistes sont dus à l'action involontaire des muscles, il dit : « Pendant que nous étions assis à la table, nous la touchions à peine du bout de nos doigts : j'étais désireux de me fixer pleinement sur la pression involontaire attribuée à l'imposition des mains sur la table, mais ici il n'y en avait pas la moindre. Mes amis voulurent bien accéder à ma demande tendant à ce que leurs mains reposassent le plus légèrement possible sur la table, et en conséquence nous les tenions dans une direction inclinée, de telle sorte que les ongles seuls touchaient la superficie. Non seulement ce léger contact était incapable de produire les violentes évolutions qui eurent lieu, mais le caractère de ces dernières était tellement irrégulier que nous n'aurions pu les avoir produites même avec notre volonté. Peu de temps après, néanmoins, nous eûmes les preuves les plus concluantes que les mouvements de la table n'avaient nullement besoin de notre concours.

Tournant tout à coup sur un côté, elle se laissa aller jusqu'à terre. Dans cette position horizontale elle glissa doucement vers une table placée près d'une ottomane dans le milieu de la chambre. Nous avions beaucoup de peine à la suivre, en raison des meubles qui encombraient la pièce, et notre difficulté était considérablement augmentée par l'obligation où nous étions de conserver une position à demi penchée. Elle fit seule une partie du voyage, et il nous fut tout à fait impossible de l'atteindre. Se servant du pied de l'autre table comme d'un point d'appui, elle dirigea ses extrémités vers l'ottomane, qu'elle tenta d'escalader en fixant un pied dans les côtés de celle-ci et faisant un quart de volte pour faire un nouveau pas, et ainsi de suite. A la première tentative elle glissa, mais elle se remit à la tâche avec une patience calme : on eût dit un enfant qui veut escalader un petit monticule. Durant cette manœuvre nous évitâmes de la toucher à peine, dans la crainte de nuire à ses mouvements, et surtout pour ne l'aider en aucune façon. Enfin, à force de travail et de persévérance, elle parvint au sommet de l'ottomane et se tint un instant sur la faite de la colonne centrale, d'où elle descendit ensuite suivant les mêmes procédés. »

Le narrateur fait à propos de ce qu'il vient de décrire les réflexions suivantes : « Il ne faut pas s'attendre à ce qu'une personne, étrangère à ces phénomènes, puisse lire un tel récit avec une forte dose de crédulité : et cependant, c'est là un fait qui bien certainement eut lieu, et qu'on ne saurait attribuer à aucune force physique ou mécanique. Ce n'est pas répondre d'une manière satisfaisante à ceux qui ont assisté à de telles manifestations que de dire qu'elles sont

impossibles, puisque, en de tels cas, il est évident que l'impossibilité d'une chose n'en empêche pas l'existence. »

En maintes occasions suivantes l'auteur de l'article dit qu'il a observé des manifestations d'une nature identique, et d'autres d'un caractère beaucoup plus frappant. Il nous dit par exemple : « Quand je vis une table, à laquelle deux dames étaient assises, s'avancer vers moi sans le secours d'aucun agent visible, j'ai cru que le fait était suffisamment extraordinaire ; mais je revins de ma surprise lorsque, plus tard, je vis des tables se mouvoir d'elles-mêmes, personne ne se trouvant alors près d'elles, de larges sofas quitter le mur contre lequel ils étaient placés et s'avancer vers le milieu de la chambre, et des chaises, occupées ou non, s'éloigner à une distance d'un à trois pieds, quelquefois avec facilité, souvent d'un mouvement lent et laborieux, »

Quant au tremblement particulier de la table et de la chambre, il dit : « La première fois que j'assistai au phénomène que je vais décrire, nous étions cinq personnes dans la pièce : en d'autres occasions, où le phénomène fut plus fréquent, nous étions sept et même plus.

L'architecture des bâtiments était dans chaque cas complètement différente, tant sous le rapport de la grandeur et de la hauteur des appartements que sous celui de l'ancienneté, de l'importance et de la solidité des bâtiments. Nous étions assis devant une table à laquelle venaient de se produire certains phénomènes, accompagnés de coups violents dans les murs et le parquet, quand nous fûmes tout à coup surpris par une vibration étrange de l'appartement. Nous écoutâmes et observâmes attentivement. La vibration se faisait de plus en plus forte : nous la sentions sous nos pieds, nos chaises frémissaient, le parquet s'agitait violemment. L'effet était exactement le même que celui qui doit se passer aux tropiques, dans les quelques minutes qui précèdent un tremblement de terre. Ce mouvement violent dura environ deux ou trois minutes, puis il s'éteignit par degrés. Chaque personne présente en fut également affectée toutes les fois que cette manifestation se produisit. Pour arriver à un tel résultat au moyen d'un mécanisme, il faudrait supposer possible l'introduction du mécanisme lui-même : mais cette supposition sous-entend une difficulté quelque peu identique à cette théorie de M. Knickerbocker, qui fait tenir la terre sur le dos d'une tortue ; théorie excellente si l'on pouvait seulement prouver sur quoi la tortue elle-même se tient. »

Notre auteur parle ensuite de l'ascension horizontale de la table, qu'il observa maintes fois. « Un instant après la table quitte le parquet par un léger soubresaut et s'élève d'un mouvement égal jusqu'à une hauteur telle que nous fûmes obligés de quitter nos sièges pour ne pas l'abandonner de nos mains, quoiqu'il ne soit pas absolument nécessaire de les tenir constamment dessus. Comme il y avait ce soir-là plusieurs personnes pour qui le phénomène était nouveau, un désir d'examiner le parquet est manifesté, et à cet effet une d'elles se place en dessous de la table. Tout l'espace libre, embrassé par nos regards, est parfaitement uni : du tapis au pied de la table il y a un vide de deux pieds, peut-être trois, car nul de nous n'étant muni d'une mesure quelconque, nous devons l'apprécier à vue de nez. Le tapis est examiné, les jambes et la surface de la table sont minutieusement fouillés, rien : point l'ombre d'un rapport entre le parquet et la table ; et comment aurait-il pu y en avoir, celle-ci n'occupant déjà plus la place qu'elle avait primitivement occupée ? L'inspection a été rapide et sommaire, et cependant elle a suffi à nous convaincre que la table n'a pu être soulevée par un mécanisme d'en bas, et quant à l'avoir pu être par un appareil d'en haut, cela n'était possible qu'à la condition que nous fussions aveugles. Dans son ascension, la table ondule en dehors de son orbite, mais elle reprend d'elle-même sa position normale avant de descendre, et c'est verticalement qu'elle vient regagner le sol à l'endroit même qu'elle a quitté. Le mouvement descendant est lent, et, si l'on peut dire, gracieux, et quand la table touche le sol, son contact est à peine perceptible.

Il est encore un autre fait, d'un caractère à peu près semblable, mais plus curieux en quelque sorte, et ouvrant certainement un champ vaste à l'imagination. Le voici : la table se lève sur un

de ses côtés, jusqu'à ce que sa surface forme avec le plan un, angle d'environ 45°. Là elle s'arrête. Selon les lois ordinaires, tout ce qui est à sa surface doit glisser ou tomber à terre : in'en est rien : le vase de fleurs, les livres, les petits objets d'ornement semés çà et là, tout reste immobile, comme s'ils étaient rivés à leurs places. Nous convenons d'ôter nos mains, de relever par-dessus les bouts du tapis, de façon à dégager à nos yeux la colonne et le trépied de la table, et enfin de reculer nos chaises à une petite distance, pour pouvoir mieux observer un phénomène qui, dans son merveilleux développement au moins, est, je crois, nouveau pour nous tous. Notre éloignement est absolument sans effet, et nous voyons très distinctement, sous toutes les faces, l'exacte position de la table, qui, comme la tour de Pise, semble à chaque instant être sur le point de tomber. Dans le but de pousser l'expérience jusqu'aux dernières limites, quelqu'un murmure le désir de voir se développer le phénomène d'une manière plus concluante ; le vœu est exaucé : la table se rapproche de plus en plus de la perpendiculaire ; des trois griffes, deux ont déjà quitté le sol, et bientôt tout l'édifice repose sur la pointe extrême d'une seule griffe, et s'y maintient, malgré l'effrayante oscillation à laquelle il est soumis, aussi solidement que s'il avait été une masse compacte, au lieu d'être un composé d'objets détachés, et s'il eût obéi en cela aux règles sévères de l'équilibre, au lieu d'en avoir été une éclatante violation. »

Voici ce qu'il dit de la musique obtenue d'un accordéon placé sur le parquet, loin de toute action physique : « A part l'idée étonnante que l'instrument jouait sans le concours d'aucunes mains, il n'est pas moins merveilleux de songer que l'instrument était placé dans un espace tellement étroit qu'il nuisait à son entier développement. Nous écoutions en retenant notre haleine : l'air était sauvage, coupé de transitions étranges et traversé de plaintes d'une douceur extrêmement pathétique. L'exécution n'était pas moins remarquable par sa délicatesse que par sa puissance : dans les hardis passages qui gonflaient les notes, les sons roulaient leurs flots d'harmonie à travers la chambre avec une énergie étonnante ; puis, diminuant par degrés, ils s'éteignaient en des soupirs d'une tendresse divine. Mais ce fut la fin qui toucha surtout les cœurs et tira des larmes de nos yeux. Milton avait ce merveilleux final dans la pensée lorsqu'il parle de cette chaîne de douceur exquise, graduellement et longuement expirante. Par quel art l'accordéon peut-il rendre cette mourante note, c'est à messieurs les artistes à le déterminer. Nos oreilles n'avaient jamais été gratifiées d'une note si exquise. Elle alla en diminuant, diminuant, à travers l'espace et les ténèbres de la chambre, jusqu'à ce que le son, parvenu aux dernières limites de la délicatesse, se confondît avec le silence. »

Voici comment il traite la question de fraude ou de connivence mécanique : « Nous ne nous arrêterons pas sur ce qui peut être obtenu par un habile artifice ; la question n'appartient plus au domaine des conjectures : j'ai tenu moi-même l'instrument dans ma main, en pleine lumière, au milieu de la chambre, et la même musique fut obtenue ; sans le moindre concours d'un agent visible. J'ajouterai de plus que, durant les plus hardis passages, il devint si difficile pour moi de tenir l'instrument, par suite du pouvoir extraordinaire mis en œuvre à son extrémité opposée, que je dus y employer mes deux mains. Cette expérience ne fut pas la seule ; je la vis se répéter en maintes occasions, alors que l'accordéon était tenu par d'autres mains. »

Il fut aussi présent à plusieurs de mes ascensions, et voici la description de ce qu'il observa : « M. Home était assis près de la croisée. A travers la demi-obscurité de la chambre, sa tête se détachait confusément sur le rideau, et ses deux mains placées devant lui présentaient leur forme blanche et indécise. Un instant après, il nous dit tranquillement :

« On remue ma chaise.

– J'ai perdu terre.

– Ne faites pas attention à moi.

– Parlez d'autres choses. »

Ou autres paroles à cet effet. Ce n'était pas peu difficile de réprimer la curiosité, à laquelle un sentiment plus sérieux n'était peut-être pas étranger, que ce langage nous inspirait ; cependant nous parlâmes, avec assez d'incohérence, il est vrai, de choses plus ou moins indifférentes. J'étais assis presque en face de M. Home ; je vis ses mains disparaître de la table et sa tête s'évanouir dans les ombres profondes de l'appartement. Une ou deux minutes après nous l'entendîmes parler encore ; sa voix alors venait d'en haut, au-dessus de nos têtes ; il s'était élevé à quatre ou cinq pieds environ au-dessus du sol ; à mesure qu'il montait, il nous décrivait sa position, qui, de perpendiculaire d'abord, était devenue horizontale. Il nous dit qu'il s'était senti retourné avec une délicatesse extrême, qu'on eût pu comparer à celle dont l'est un enfant aux bras de sa nourrice. Deux minutes après, il nous dit qu'il allait passer devant la croisée, dont la clarté grise et argentée ferait ressortir la forme opaque de son corps. Nous attendîmes dans le plus profond silence, et nous le vîmes en effet, sur toute la largeur de la croisée, dans une position horizontale et les pieds en avant. Il nous adressa la parole en passant et nous dit qu'il allait revenir en sens contraire ; ce qu'il fit. Sa tranquillité parfaite sur une position qui nous semblait d'en bas pleine de périls fit entrer la confiance en nous tous, quoiqu'il fût impossible au moins nerveux d'entre nous de ne pas éprouver de secrètes appréhensions. Il plana quelques minutes autour du cercle, et passa, cette fois perpendiculairement, au-dessus de nos têtes. J'entendis derrière moi sa voix résonner dans l'air, et je sentis quelque chose effleurer mes cheveux : c'était son pied, qu'il me permit de toucher ; je me tournai vers l'endroit où il reposait sur le haut de ma chaise et plaçai doucement la main dessus, mais j'entendis soudain un cri de douleur, et le pied de disparaître avec un tressaillement évident ; il n'était plus sur la chaise, d'où il s'était élancé avec la vitesse d'un oiseau. M. Home se dirigea ensuite vers les parties les plus éloignées de la chambre, et nous pûmes juger, à sa voix, de sa distance et de son élévation : il avait atteint le plafond, sur lequel il fit une légère marque, après quoi il descendit et reprit sa place auprès de nous. Un incident, digne de remarque, se produisit durant ce voyage aérien et lui donna un caractère étrange et solennel : l'accordéon, que tout le monde croyait en bas de la croisée, tout près de nous, se mit à jouer dans l'air les morceaux les plus pathétiques, des parties les plus reculées de l'appartement. »

Cette brillante description philosophique des phénomènes ci-dessus et d'une foule d'autres qu'il observa, est terminée par quelques observations dont il serait à désirer que bien des gens fissent leur leçon. Il y a une opposition si déraisonnable à ces faits, qu'en appeler à la raison en leur faveur semble ici hors de question.

« Dire, s'écrie-t-il, que certains phénomènes sont incroyables, c'est simplement déclarer qu'ils sont inconsistants avec le présent état de nos connaissances ; mais, sachant combien ces dernières sont incomplètes, nous ne saurions être autorisés à taxer ces faits d'impossibles. Les insuccès de quelques séances ont servi à étayer une accusation de fourberie. Si un tel argument mérite d'être réfuté, il suffit de dire que dix mille insuccès n'infirmement pas un seul fait ; mais il est clair que, puisque nous ignorons les conditions de succès, nous ne saurions tirer aucun argument de leurs contraires. Nous entendons souvent des gens s'écrier qu'ils croiraient à certaines choses, si certaines autres choses existaient, subordonnant ainsi, par une curieuse logique, l'existence d'un fait à celle d'un autre.

« Je croirai, par exemple, dit un philosophe de ce calibre, qu'une table s'est élevée de terre, quand je verrai les réverbères danser des quadrilles. Mais des tables ! Pourquoi cela arrive-t-il à des tables ? »

Pourquoi ? C'est là un des points intimes de la question, qu'il s'agit d'éclaircir, mais sur lequel nous regarderons en aveugles aussi longtemps que nous nous arrêterons devant les recherches. Et après tout, à quoi bon ces étonnantes manifestations ? Que prouvent-elles ? Quels bienfaits répandent-elles dans le monde ? Sir John Herschel a répondu à ces questions avec une autorité qui met fin à toute controverse. « La question, dit-il, *cui bono* ? À quel but pratique et à quels

avantages tendent vos recherches ? Est une de ces choses que le philosophe penseur, qui aime la science pour elle-même, et se plaît, comme toute créature raisonnable devrait le faire, dans la contemplation des vérités harmoniques et intimement unies, ne doit entendre qu'avec un sentiment d'humiliation. Il sait qu'il y a dans ses études un bonheur puissant et désintéressé qui devrait le protéger contre de telles questions. Mais, s'il peut prendre sur lui de descendre de ses hautes et sereines sphères pour se justifier, lui et ses efforts, et ses muettes jouissances aux yeux de ceux qui l'entourent, il n'a qu'à montrer à ses contradicteurs l'histoire de la science, où les théories les plus creuses en apparence ont été presque toujours celles d'où sont résultées les plus belles applications pratiques⁹. »

La première chose à faire est de recueillir des faits et de les vérifier. Mais comment y arriver si nous persistons à les nier tout d'abord, excepté ceux qui nous paraîtront vrais en raison de notre portée intellectuelle et scientifique ? »

Cet article fut reçu par le public comme il devait l'être, eu égard à l'infini petit nombre de gens familiers avec les phénomènes qu'il décrivait et quoique ceux qui avaient assisté personnellement à ces manifestations, si admirablement racontées dans le Magazine, fussent entièrement convaincus de leur authenticité, cela n'empêcha pas la plupart des lecteurs de blâmer sévèrement l'auteur et l'éditeur de l'article pour avoir autorisé une publication qu'ils regardaient comme absurde. L'article étant anonyme, les faits qu'il constatait furent froidement niés par la presse, et pour arrêter le torrent d'injures et de dénégations, un homme, qui depuis est devenu un de mes excellents amis, écrivit la lettre suivante, qu'il signa, et qui parut, à la suite de quelques observations préliminaires, dans le *Spiritual Magazine*. La lettre du docteur Gully, de Malvern, parut d'abord dans le *Morning-Star*, le seul des journaux de Londres qui ait discuté avec convenance et dignité la question du spiritualisme : « Monsieur, M. Coleman, dans sa lettre du 11 courant, émet l'opinion que les personnes présentes aux séances rapportées dans le *Cornhill Magazine* sous le titre de : *Plus étrange que la fiction*, devraient confirmer ou réfuter les assertions contenues dans ledit article. J'étais une des personnes présentes aux soirées en question : les autres étaient un homme d'affaires très répandu (*solicitor*) et deux auteurs d'ouvrages sérieux ; je dis sérieux, car les écrivains d'imagination sont tellement habitués à inventer qu'ils ne sauraient se figurer quelqu'un écrivant sous la simple dictée des faits. On remarquera que la plaisanterie de fous de la mode ne peut s'appliquer aux personnes en question, et l'on voudra bien croire que, tous tant que nous étions, nous avons des vocations qui n'ont rien de commun avec la fantaisie, et se bornent simplement à l'observation des faits. De plus, il sera peut-être nécessaire d'ajouter, pour quelques lecteurs, que nous n'étions ni endormis, ni gris, ni même excités : nous étions parfaitement maîtres de nos sens, et j'ai la prétention de croire que leur évidence vaut bien les mille conjectures et explications de ceux qui n'étaient pas là. Il m'est arrivé par vingtaines des cas où j'étais plus ému et excité en interrogeant les souffrances d'un malade que devant les phénomènes qu'il me fut donné d'observer.

Avec cette plénitude de sens dont je jouissais alors, et après avoir maintes fois repassé dans mon esprit les faits qui se produisirent, je puis constater avec la plus grande certitude que les descriptions contenues dans l'article : *Plus étrange que la fiction*, sont, sous tous les rapports, parfaitement exactes ; que les manifestations relatées se produisirent dans la soirée en question ; et, de plus, que nulle supercherie, nul mécanisme, nulle jonglerie ou autre appareil artistique ne produisit ce que nous vîmes et entendîmes. Je suis tout autant convaincu de ceci que des faits eux-mêmes.

Qu'on se figure un homme du poids de soixante-dix à soixante-quinze kilogrammes, flottant dans la chambre pendant quelques minutes, au milieu d'un silence de mort, rompu de temps en temps par sa voix venant des diverses parties de la chambre ; est-il probable, est-il possible

⁹ Discours préliminaire sur l'étude de la Philosophie naturelle.

d'imaginer un mécanisme, – à part la difficulté de l'établir dans une salle qui fut désignée pour le lieu de la séance cinq minutes auparavant, – un mécanisme, dis-je, capable de promener un tel poids sans le moindre atome de bruit ? Supposons encore que M. Home fût monté sur un ballon, ainsi qu'il l'a été suggéré, était-il possible d'en introduire un assez largement enflé pour soutenir dans l'air un tel poids ? Et aurait-il pu avoir été gonflé de gaz hydrogène, sans éveiller notre ouïe, notre vue, ou notre odorat ?

Il me semble que c'est faire preuve d'une crédulité beaucoup plus immense en acceptant une de ces hypothèses que d'adopter les plus larges et les plus étranges assertions de ce qu'on appelle spiritualisme. N'oublions pas, de plus, que la pièce avait été éclairée une grande partie de la soirée, de telle sorte qu'un ballon ou toute autre machine n'auraient pu être introduits, et que même, en diminuant comparativement la clarté de la chambre, il en venait encore assez, à travers la croisée, d'un réverbère placé en face dans la rue, pour qu'il nous fût permis de distinguer parfaitement le tronc et les jambes de M. Home, quand il passa entre nous et la croisée ; bien certainement il n'y avait pas le moindre mécanisme ni le plus petit ballon auprès de lui. Son pied toucha une fois ma tête quand il planait au-dessus de nous.

Quant à la musique de l'accordéon, je vis distinctement l'instrument se mouvoir, et l'entendis jouer maintes et maintes fois alors qu'il n'était tenu que par une de ses extrémités. Je le pris une fois dans ma main et j'eus de bonnes raisons de croire qu'il était tiré violemment à l'autre extrémité, et cela sans le moindre concours des doigts de pied de M. Home, ainsi qu'il l'a été sagement insinué, à moins que ce dernier n'ait des jambes de trois mètres, armées, à leurs extrémités, de griffes capables de le disputer en longueur à celles des légions infernales. Constatons, de plus, que la musique n'avait rien de vulgaire : elle était grande parfois, parfois pathétique, souvent éloignée et longuement expirante comme il est difficile de se l'imaginer. J'ai entendu souvent Blgrave, mais ce n'est pas médire de ce maître instrumentiste de dire qu'il n'a jamais produit des notes d'une délicatesse aussi infiniment exquises que celles qui ravirent nos oreilles. L'instrument joua encore vers les parties les plus reculées de la chambre, à plusieurs mètres de M. Home et de nous tous. Je crois, en vérité, avancer un fait certain quand je dirai que personne d'entre nous n'aurait pu tirer une seule note de l'accordéon : pour M. Home, il n'y a pas là-dessus le moindre doute.

Pour ceux dont les sens ont vu se produire ces manifestations, il est pénible d'entendre la futilité de ces explications osées qui font remonter la cause des phénomènes à des supercheries ou à des mécanismes quelconques. Comme je l'ai dit plus haut, il faut une dose de crédulité bien plus forte pour accepter de telles explications que pour ajouter foi aux histoires les plus indigestes qu'on ait écrites sur les Esprits. J'ajouterai que l'écrivain du *Cornhill Magazine* a oublié de mentionner quelques curieux phénomènes qui se produisirent ce même soir. En voici un : Un littérateur distingué, présent à la séance, demanda à l'Esprit supposé de son père s'il voudrait bien nous jouer sa ballade favorite, et il ajouta, en s'adressant à nous : « L'accordéon n'était pas inventé à la mort de mon père ; je ne sais donc pas comment ma prière pourra être exaucée ; mais si l'air joué n'est pas son air favori, je m'engage sur l'honneur à vous le dire. » Presque aussitôt les notes flûtées de l'accordéon, qui était alors par terre, jouèrent d'un bout à l'autre *Ye banks and braes of Bonnu Doon*, que la personne en question nous assura être l'air favori de son père, tandis que la flûte était aussi son instrument. Il demanda ensuite un autre air cher à son père, mais qui ne fût pas écossais, et *The last rose of summer* fut rendu dans le même ton aigu. Cet air fut aussi, au dire de ce monsieur, celui auquel il avait pensé.

J'ai porté ainsi témoignage de l'authenticité des faits décrits par l'écrivain du *Cornhill Magazine*, que je sais avoir été le monsieur placé à côté de moi dans la séance en question. J'ai de plus essayé de démontrer que, pour ce qui est des plus étonnants phénomènes produits ce soir-là, il ne pouvait y avoir l'ombre d'une supercherie ou d'un mécanisme dans la cause qui leur donna naissance. Quoi donc alors les produisit ? Je l'ignore ; mais je pense que nous

sommes encore bien loin d'avoir accumulé assez de faits pour être à même d'en déduire des lois ou d'en bâtir des théories concluantes sur l'agent mystérieux qui préside à leurs manifestations. Les phénomènes intelligents, tels que la musique obtenue à la prière des assistants, désignent des agents intelligents ; et des corps spirituels, délivrés de leur enveloppe charnelle, peuvent bien être pour quelque chose dans ces démonstrations extraordinaires. Quant à moi, je voudrais cordialement que cela pût être démontré, car on ne saurait imaginer une découverte plus solennelle que celle qui annoncerait des moyens de communications entre des êtres pourvus d'une existence charnelle et ceux qui n'y sont plus soumis. Le cerveau se trouble devant les résultats d'une telle découverte. Mais si je proteste énergiquement en faveur de l'intégrité de mes sens durant l'observation des manifestations ci-dessus décrites, ma conscience intime ne peut s'empêcher de reconnaître que bien des abîmes sont à combler dans le pont idéal qui doit unir la vie de l'Esprit incarné dans le corps, et son existence ailleurs. En attendant, les faits doivent être patiemment et honnêtement accumulés, et tout enthousiasme sévèrement banni du cerveau des investigateurs. Quant aux réfutations, aux injures et aux plaisanteries des détracteurs, n'oublions pas que les grossièretés ni les rires n'ont rien découvert ni rien improuvé dans l'histoire du monde.

En ce qui regarde les phénomènes purement physiques, tels que l'enlèvement de poids, représentés par un corps humain ou une table, il peut bien se faire que nous soyons à la veille de découvrir quelque nouvelle force physique dont on n'a pas eu idée jusqu'à ce jour ; qui peut dire que toutes les forces de la nature nous soient connues ? Là aussi doit s'exercer la froide recherche, insouciante des bruits du dehors, insouciante encore des attaques de la prévention ignare et méchante, pour qui flétrir la réputation de ceux qui cherchent dans une voie contraire est regardé comme œuvre pie. Les hommes d'examen, moins heureux que les moutons de Panurge, doivent s'attendre à cela de la part de leurs concitoyens. Et je suppose que moi, pour avoir osé affirmer que j'avais mes cinq sens parfaitement intègres, et avoir attaché mon témoignage à ce que la majorité nie, j'aurai une grande part de cette pitié et de ces injures. Que cela soit, si la recherche de la vérité peut y gagner quelque chose !

Je suis, monsieur, votre dévoué »

J. M. GULLY.

CHAPITRE X

Salut miraculeux – France et Angleterre

Nous quittâmes Londres le 24 juillet 1860, pour nous rendre au château de C., près de Paris. Une des plus remarquables interpositions dont la Providence ne m'ait jamais favorisé se manifesta à moi en cet endroit. Bien des gens nient la possibilité de telles interpositions ; pour moi, ce doute ne m'est pas permis, devant les preuves fréquentes que notre Père céleste m'a données de son affection et de ses soins. Loin de moi la pensée de croire qu'à cause de cela sa Providence veille plus attentivement sur moi que sur ses autres enfants : en remontant le cours de sa vie, il n'est pas un de nous qui ne reconnaisse le doigt de Dieu, guide et protecteur, sous des formes plus ou moins palpables, quoique peut-être moins directes que celles qui me sauvèrent la vie le 16 septembre 1860.

J'arrivais de Naples, où j'avais fait un rapide voyage pour voir un ami, – que la mort enleva avant mon arrivée dans cette ville, et ma santé n'était pas peu altérée des suites de ce voyage, aggravées par ma disposition d'esprit. Beaucoup d'exercice extérieur m'ayant été recommandé, j'avais l'habitude de me munir d'un fusil, plutôt pour avoir l'air d'aller à la chasse que pour l'attrait que cet exercice a pour moi. Le château de C..., qu'une demi-heure de chemin de fer sépare de Paris, est bâti au milieu d'un magnifique parc. La plupart des arbres sont d'une grande élévation : l'un des plus gros, un peuplier du Nord, s'élève à un demi-kilomètre environ du château, dans un angle du parc, où une haie le sépare des champs d'alentour. En cet endroit, quand la chasse bat les environs, le gibier a l'habitude de venir chercher un abri, de sorte qu'à la faveur de la haie il est facile à un médiocre tireur comme moi d'obtenir un but assuré.

J'étais sorti un jour avec mon ami M. T. pour faire un tour de promenade ; aussitôt qu'il eût prit congé de moi, je me dirigeai vers mon coin favori, dans l'intention d'apporter une perdrix à la maison. Dès que je m'approchai de la haie, je me baissai un peu et avançai avec précaution : arrivé tout près d'elle, je levais doucement la tête pour découvrir ma victime, lorsqu'une voix à ma droite me cria :

« Ici ! ici ! ... »

Ma seule surprise fut que cette voix s'exprimât en anglais. Cependant le désir de choisir un bon observatoire pour mon gibier fut plus fort que ma curiosité, et je continuai d'élever ma tête vers le niveau de la haie, quand je me sentis tout à coup saisi par le collet de mon habit et enlevé hors de terre. Au même instant un violent craquement se fit entendre, puis tout rentra dans le silence. Je n'éprouvai ni crainte ni surprise. Ma première idée fut que mon fusil avait fait explosion et que j'étais transporté dans la terre heureuse des Esprits ; mais, en jetant les yeux autour de moi, je me trouvai encore dans le monde terrestre et ma main était toujours armée de mon fusil. Mon attention fut alors attirée devant moi par un arbre qui n'y existait pas d'abord : en l'examinant de plus près, je vis que c'était une branche énorme qui était tombée du gros arbre sous lequel j'étais quelques minutes auparavant, et que j'en avais été transporté à une distance de six à sept pieds. Je courus, dans mon trouble, aussi vite que possible au château : mes amis, qui me virent arriver, accoururent aux croisées pour me demander la cause de mon émotion. Dès que j'eus recouvré la parole, je leur racontai comment Dieu avait envoyé un de ses bons anges pour me sauver la vie, et nous revînmes ensemble vers le théâtre de la scène, puis-je dire, de mon salut miraculeux.

Je n'essayerai pas de peindre l'impression de mes amis ; mais si jamais prière partie du plus profond du cœur monta vers le trône de Dieu, ce fut assurément celle qui sortit de nos lèvres, sans oublier les domestiques, qui emportèrent deux petits rameaux, comme souvenirs de la grâce divine dont j'avais été l'objet.

La branche qui était ainsi tombée avait seize mètres de long, et elle avait, à l'endroit de la rupture, un mètre de circonférence ; la partie qui toucha à la place même où je me trouvais avait soixante-six centimètres de tour et était entrée dans la terre à une profondeur d'un pied. Le lendemain, un de mes amis fit le croquis de l'arbre et de la branche. Nous fîmes alors des conjectures sur les causes probables de l'accident. L'arbre est plein de vie, la branche était saine, et pas le moindre vent qui agitât les feuilles. La rupture s'était faite si nettement, qu'on eût cru d'abord que c'était l'œuvre de la scie ; l'écorce, en outre, n'était pas déchirée. J'ai su depuis que ces accidents ne sont pas rares chez des arbres de la nature du peuplier, et qu'en Australie les colons évitent avec soin de se réfugier sous ces arbres, de peur d'événements semblables.

Le lendemain, ou surlendemain après, le docteur Hoëfer, un des hommes les plus instruits de France, et pour lequel je professe la plus grande estime comme sincère ami de la vérité, et digne de toute confiance, vint au château vers le milieu de la journée et désira assister à une séance. Nous en eûmes une, et une bonne : Des réponses furent données à des questions de la plus haute importance. Tout à coup il fut épelé :

« Allez voir la branche ! »

Le docteur Hoëfer se leva de table, tout ému et s'écria :

« Les Esprits y vont sans doute. »

J'entrai au salon et demandai aux dames si elles voulaient nous accompagner ; mais, la journée étant humide et les chemins glissants, elles déclinèrent mon offre.

J'avais oublié de dire que la partie supérieure et massive de la branche se tenait appuyée contre l'arbre, à une hauteur de huit pieds, et d'une façon tellement ferme, que la possibilité de la mouvoir n'aurait pu entrer dans notre esprit, à moins de mettre en œuvre la force réunie de plusieurs chevaux. Quelle ne fut pas notre surprise quand nous la vîmes à trois ou quatre pouces de son premier point d'appui, dans une direction latérale ? Le docteur Hoëfer dit ensuite :

« Je crois fermement que la branche sera poussée par terre devant nos yeux. Cela me paraît presque impossible, » répondis-je. Au même instant, je saisis un des plus petits rameaux et dis mentalement : « Chers Esprits, voulez-vous pousser cette branche par terre ? » Je sentis alors distinctement que quelque chose touchait le rameau que je tenais, l'impression se répéta ; à la troisième, l'énorme branche était par terre.

Quatre personnes étaient là, toutes prêtes à témoigner de ce que j'avance.

On m'envoya, dans la suite, à Londres, où elle est encore en ce moment, une partie de ladite branche, sciée dans ses plus larges proportions, et qui, ainsi qu'on le verra plus tard, devint le siège, en diverses occasions, de maintes manifestations extraordinaires.

Un soir, dans une réunion au château, nous étions assis devant la table, lorsque les Esprits nous demandèrent que les lumières fussent éteintes, la table ramenée près de la croisée, et les rideaux écartés pour laisser entrer le clair de lune : quelques manifestations d'un haut intérêt venaient de se produire, quand un monsieur du cercle, se sentant excessivement affaibli, demanda un verre d'eau mêlée de cognac. Au moment où il portait le verre à ses lèvres, la main d'un Esprit apparut tout à coup, saisit le verre à sa partie inférieure et disparut avec lui par dessous la table. Nous observâmes en plaisantant que nos invisibles amis ne croyaient pas sans doute à l'efficacité des stimulants : ils adhérèrent à notre observation par des frappalements pleins d'emphase, et au même instant le verre monta lentement devant ce monsieur, mais vide. Les croisées étant hermétiquement fermées, nous supposâmes naturellement que le contenu avait été jeté par terre, et nous nous levâmes en conséquence pour nous en assurer : mais nulle

trace ne tomba sous nos yeux. Deux minutes après, le même verre, qui était toujours vide en face de la personne en question, nous apparut se diriger graduellement, sans nulle force visible, vers le bord de la table, en dessous de laquelle il disparut ; deux secondes au plus s'étaient écoulées, quand il reparut de nouveau avec son contenu d'eau et de cognac, apparemment le même en quantité, quoique la qualité eût certainement subi une décomposition chimique, s'il fallait en croire la perte de sa couleur brune. Mais des frappings nous avertirent bientôt de ne pas croire à de telles aberrations.

Nous quittâmes le château à la fin de septembre pour aller passer un mois à Paris ; de là nous allâmes voir des parents à Biarritz, et fûmes de retour en Angleterre dans les derniers jours de novembre 1860. En raison de la santé délicate de ma femme, chez laquelle les médecins avaient découvert une affection organique, qui, malgré son caractère grave, pouvait, avec des soins, durer nombre d'années, nous réduisîmes, cet hiver, le nombre de nos réceptions, mais je donnai des séances aussi souvent que possible.

Voici des passages d'une lettre dans laquelle un de mes bons amis, nouvellement arraché au scepticisme par les manifestations spiritualistes dont il fut souvent témoin, décrit ce qu'il vit à cette époque à Londres : « Nous étions sept dans un large salon éclairé par un bon feu et trois becs de gaz. L'accordéon fut saisi par un de nos amis, qui assistait pour la première fois à des séances spiritualistes, et dans sa main l'instrument se mit en mouvement de lui-même et joua plusieurs airs : le même fait se produisit quand l'accordéon fut placé dans la mienne, mais le poids de l'instrument m'en rendait le support difficile. Vint ensuite le tour d'invisibles contacts, et je sentis une substance molle passer par-dessus mes genoux. Un monsieur et moi désirant que nos mains fussent saisies par un Esprit, nous plaçâmes nos mouchoirs simplement sur elles. Un instant après je sentis le mouchoir enlevé par quelque chose qui me sembla être comme des doigts diaphanes, d'une douceur et d'un toucher infiniment délicats. Il fut apporté au monsieur placé en face de moi, qui le reçut et me le rendit : l'autre mouchoir fut rendu à son propriétaire, tordu en un nœud fort curieux. Toutes les autres mains étaient à ce moment sur la table. Deux des trois becs de gaz furent alors éteints et la flamme brillante de la cheminée répandait dans la chambre une clarté légèrement adoucie. M. Home devint tout à coup insensible dans ses bras et ses mains : il se leva de dessus sa chaise jusqu'à la ligne verticale, et quitta la terre à une hauteur d'environ un pied, sa tête atteignant le lustre ; cette ascension se répéta deux fois, mais jamais plus haute. Dès que M. Home eut repris sa place à la table, le tapis qui recouvrait celle-ci fut soulevé çà et là : en plaçant ma main sur la substance qui produisait ces petits monticules, je sentis comme une main, et des doigts plastiques qui obéissaient à ma pression. Durant notre conversation, d'énergiques frappings exprimaient l'approbation ou la réfutation de nos dires. Les affirmations les plus énergiques retentirent quand il fut dit que ces phénomènes se manifestaient par la permission de Dieu, pour nous prouver la post-existence de nos parents, et notre immortalité ; que nous n'étions jamais seuls, mais que des intelligences invisibles et actives étaient toujours parmi nous, attentives à nos pensées, à nos paroles et à nos actions.

La dame qui vint avec moi à cette séance avait ri et s'était montrée surprise pendant nombre d'années de la stupidité de ma foi dans ces manifestations spirituelles, mais, dès à présent, adieu surprise et moquerie ; la foi s'était emparée de son âme, et la candeur de sa conviction, jointe aux conséquences qu'elle eut sur un membre matérialiste de sa famille, produisit une impression profonde sur mon esprit.

De quelle utilité peuvent être ces visites d'Esprits, descendant au niveau de notre éducation obtuse, et produisant cette classe de phénomènes grossièrement esquissés dans ces quelques pages ? Je répondrai par un passage d'une lettre que m'a écrite le six de ce mois une de nos célébrités littéraires, dont le nom a jusqu'à présent peu paru devant le public associé aux manifestations spiritualistes. Ayant envoyé aux rédacteurs des journaux quotidiens, hebdomadaires et magazines une lettre imprimée, relative aux phénomènes spiritualistes, j'eus

une réponse de l'un d'eux et en voici une partie : « Je connais tout ce que vous avez avancé, et plus, j'ai vu et éprouvé tout ce que vous avez décrit, et plus. Je ne me prends pas pour un niais, et j'ai la prétention de ne pas être un fripon. Pour moi, cette foi m'a été d'un soulagement inouï, en m'enlevant au borbier du scepticisme dans lequel je croupissais : je crois que c'est là le principal but de l'instruction spirituelle, et la raison pour laquelle ce grand principe est développé de nos jours. Le même témoignage m'a été également fourni par une foule d'autres personnes. »

JOHN JONES, le 14 janvier 1861

L'important témoignage de mon ami, M. James Hutchinson, qui pendant nombre d'années fut le président de la Bourse, est un de ceux sur lesquels je désirerais appeler l'attention du lecteur, car son caractère et son intelligence bien connus sont un sûr garant de la vérité des faits qu'il raconte. Voici comment il s'exprime : « Il y a déjà quelque temps que je m'intéressais aux manifestations spiritualistes. Ainsi que la plupart des gens, j'eus beaucoup de difficulté à accepter les rapports merveilleux de ceux qui avaient assisté à ces phénomènes, mais les assurances de quelques amis me convainquirent à la fin qu'il pouvait y avoir là un sujet d'examen sérieux, et en conséquence je me déterminai à profiter de la moindre occasion pour diriger mon observation personnelle sur ce sujet. Ma tâche est remplie : je crois à présent qu'il est de mon devoir de témoigner ouvertement en faveur de ces faits, laissant à autrui le soin de faire des théories sur les causes et les tendances de ces remarquables phénomènes.

Ayant fait depuis, tout récemment, la connaissance de M. Home, par l'intermédiaire d'un ami, une séance fut convenue pour le 23 courant : nous étions neuf en tout : M. et madame Coleman, MM. G. S. Clarke, F. Clarke et Gilbert Davidson, puis une dame et un monsieur qui m'étaient inconnus. A peine fûmes-nous assis, qu'une sorte de tremblement s'empara de nos chaises et de la table, qui était une lourde table ronde de salon. Bientôt cette trépidation s'accrut dans celle-ci, et, à la requête de M. Coleman, imita exactement le mouvement d'une machine à vapeur, sous l'action de laquelle vibre la frêle charpente d'un petit navire.

Les coups dans la table et le parquet étaient continus : celle-là s'éleva bientôt plusieurs fois de suite, pendant que M. Clarke et un autre monsieur s'étaient assis en dessous d'elle, à l'invitation de M. Home.

Deux sonnettes, dont l'une pesait au moins une livre et demie passèrent de l'un à l'autre de chacun de nous par l'opération d'invisibles agents, et nous sentîmes tour à tour le contact et la pression d'une main douce et animée. Je la vis parfaitement, quand elle reposait sur mon genou. L'accordéon, tenu dans une main de M. Home, rendit la plus éloquente mélodie ; puis, à notre grande surprise, il quitta la main de M. Home, et, pendant que les deux mains de ce dernier, ainsi que celles de toutes les personnes du cercle étaient visiblement étendues sur la surface de la table, il joua, suspendu au centre de celle-ci, un air d'un caractère exquis !

Ceci, avec une foule d'autres incidents d'une nature fortement impressionnable, mais privée, et dont je n'hésite pas à parler avec mes amis, occupa environ quatre heures d'une des plus intéressantes soirées qu'il ne me soit jamais arrivé de passer. Je tiens ces faits, tels que nous les observâmes, à votre entière disposition, pour les publier, si cela vous plaît, me contentant d'ajouter que, contrairement aux assertions si fréquentes que les manifestations avaient lieu toujours dans les ténèbres, ce que j'ai vu et entendu se passait à la lumière éclatante de trois becs de gaz et d'un feu brillant. »

Votre tout dévoué,

JAMES HUTCHINSON, le 20 janvier 1861.

Les observations suivantes du rédacteur du *Sunday-Times* parurent dans ce journal, le 17 février, en tête de la lettre d'un homme franc. L'homme franc m'est parfaitement connu, et je

puis témoigner personnellement de son haut caractère et de son intelligence, mais il est dans une position qui lui défend de faire connaître publiquement ce qu'il a vu. Si la science et la religion trouvent leur compte dans cet état de choses, je confesse qu'il n'en est pas de même de moi, et j'aspire ardemment au jour où tout homme et toute femme pourront dire la vérité, sans craindre que leur pain leur soit enlevé par les calomnies de ceux qui sont simplement dans l'ignorance des faits observés par ceux-là. Voici les remarques du rédacteur du *Sunday-Times* : « Conformément à la promesse que nous fîmes le jour où nous insérâmes une notice sur la lecture de M. Novra, nous nous empressons de publier une lettre que nous venons de recevoir, accompagnée du nom et de l'adresse de son auteur. Par la haute position que cette personne occupe, et le caractère de véracité attaché à ses paroles, nous ne pouvons que croire qu'il vit bien ce qu'il raconte, et nous voici encore rejeté dans une mer de doutes, désireux d'arriver à la vérité, et cependant incapable d'avancer. Heureusement pour nous, ce n'est pas nous qui devons décider, ni même donner notre opinion sur un tel sujet : nous nous bornons, en conséquence, à publier cette lettre, dans l'espérance que si quelque lumière en jaillit, qui puisse faire surgir la vérité, nous en recevrons quelques rayons, et si, au contraire, tout n'est que fiction et mensonge, l'illusion pourra bientôt s'évanouir. Trop de crédulité est méprisable ; mais un entêtement aveugle a souvent dénaturé les plus sublimes révélations que la Providence a accordées à la science. »

A M. le rédacteur du *Sunday-Times*.

Monsieur,

« Il y a quelque temps que j'attends une occasion favorable pour vous adresser certains faits relatifs au spiritualisme, et qui démontrent clairement l'existence de ce que bien des gens semblent déterminés à nier. De tels sceptiques, loin d'avoir nui à cette cause, ont, sans le vouloir, engagé une foule d'individus à examiner les phénomènes, lesquels, bien certainement, n'y auraient jamais songé, et en ont fait ainsi de sincères croyants. Neuf cas semblables se sont produits dans ma propre maison. Il est constant que, dans tous les livres et les articles écrits sur ce sujet, je n'ai jamais trouvé un seul argument contre la possibilité d'une communication avec le monde spirituel, mais simplement des expositions de tours mis en pratique par telle personne intéressée, de façon que les demi-convaincus le devenaient tout à fait, ceux qui avaient été favorisés par une séance honnête pouvait distinguer facilement le faux du vrai. En vérité, les auteurs de ces articles ont droit à tous nos remerciements. Je n'ai pas le temps d'écrire, et les colonnes d'un journal ne pourraient certainement pas contenir les raisons qui militent en faveur de la probabilité des manifestations spirituelles ; la seule faveur que je vous demande, c'est de vouloir bien insérer un franc rapport d'un homme franc, contenant des faits si frappants, si extraordinaires et si convainquants, que ceux qui les ont vus ne peuvent s'empêcher de croire, et par lesquels, non seulement toutes les idées d'un homme sont renversées, mais encore les lois de la nature et de la gravitation, telles qu'on les a comprises jusqu'à ce jour, semblent être jetées aux quatre vents.

Il y a quelques jours qu'une société de sept personnes, y compris M. Home et deux dames, se réunit un soir autour d'une large table ronde. Pendant un certain temps rien d'extraordinaire ne se passa, lorsque tout à coup une brusque secousse fit tressaillir la table, qui commença bientôt à se mouvoir et à osciller légèrement avec grâce, et de temps en temps s'élevait à un pied du sol. Au même instant des frappements étaient produits de tous côtés dans les murs, le plafond, le parquet et sous la table, où s'était placé un des assistants, sur l'invitation de M. Home, pour s'assurer qu'il n'y avait là aucune supercherie. Après quelques triviales communications, je saisis une sonnette et la tins par-dessous la table, lorsque je vis, un instant après, en dirigeant mes yeux en bas (au moment où toutes les mains étaient sur la table), une toute petite main blanche qui commençait à jouer avec la mienne et à la caresser. Dès qu'elle eût sonné une ou deux fois dans ma main, je manifestai le désir que la clochette fût apportée à

un monsieur d'en face, et ma demande était à peine formulée que je sentis l'instrument enlevé à ma main pour aller dans celle de la personne en question. Ceci se répéta plusieurs fois. La main était douce et blanche comme celle d'un enfant et parfaitement visible sous la clarté de deux becs de gaz. M. Home prit ensuite un accordéon qu'il tint suspendu au bord de la table et nous entendîmes la plus charmante, la plus mélodieuse, la plus doucement triste musique qu'il fût possible d'écouter : je n'eus pas plutôt exprimé le désir d'entendre *the Last Rose of sommer* (la dernière Rose d'été) que ce morceau fut exécuté ; l'instrument n'étant plus alors dans la main de M. Home, mais bien sur mon pied, où il était venu se placer. Bientôt nous vîmes successivement paraître des mains qui remuaient çà et là les meubles : une d'entre elles, évidemment douée d'une grande force, toucha l'épaule de M. Home qui s'écria tout à coup qu'une grande vigueur venait de lui être communiquée. Le fait était vrai, ainsi que nous allons le voir. M. Home se dirigea vers un énorme bloc de bois qu'on avait coupé d'une immense branche d'arbre, dont la chute avait autrefois failli coûter la vie à M. Home, et l'ayant pris sous son bras comme s'il se fût agi d'un fêtu de paille, il fit ainsi le tour de la chambre et puis déposa son léger fardeau près de la table. Il semblait n'avoir aucun poids pour lui ; mais, lorsque deux messieurs, apparemment doués d'une force respective supérieure de beaucoup à celle de M. Home, voulurent en faire autant, c'est à peine s'ils purent le remuer. Il est nécessaire de mentionner ici une circonstance qui se rattache à cette communication de force musculaire dont M. Home nous donna ce soir-là un si curieux exemple. Un des hommes présents à la soirée avait perdu un de ses bons amis dans la dernière guerre de Crimée, lequel, avant de partir, lui avait donné sa photographie. C'était la seule pour laquelle il eût posé : après sa mort, sa famille s'adressa à ce monsieur pour avoir cette photographie, afin d'en tirer quelques copies, mais on ne la lui retourna pas. En maintes occasions l'Esprit du défunt s'était manifesté à son ami et l'avait constamment blâmé de s'être séparé de son portrait. Il venait ce soir de se manifester à ce monsieur dans le même but, quand celui-ci le pria de lui donner telles preuves qui l'identifiassent pleinement avec son ami décédé. Durant sa vie celui-ci était doué d'une énorme force musculaire, et pour convaincre son incrédule ami du cercle, c'était lui qui avait donné à M. Home la faculté de lever cette masse de bois qu'il n'eût pu mouvoir en toute autre circonstance. Les derniers mots qui furent épelés furent :

« Ayez une copie au moins ! »

Une autre main apparut : dès qu'elle toucha M. Home, celui-ci s'écria :

« Ils m'enlèvent ; ne me regardez pas jusqu'à ce que je sois au-dessus du niveau de la table, car cela pourrait me faire descendre. »

Un instant après M. Home flottait dans l'air, à cinq pieds environ du sol : il effleura en passant une personne du cercle, mais en arrivant près de la croisée il descendit légèrement à terre. « Leur force, observa-t-il, est à peine suffisante encore, mais dans peu je sais qu'il n'en sera plus de même. » La table qui depuis quelque temps était immobile, commença bientôt à se mouvoir et à se balancer violemment, et à se diriger vers un sofa placé à l'extrémité de la chambre, nous obligeant ainsi à la suivre dans son voyage. Nous avions à peine repris nos places sur nos chaises, quand notre attention fut attirée vers une petite table qui traversait la pièce, et qui, après beaucoup de difficultés était parvenue à se lever et à se placer au milieu de celle autour de laquelle nous étions assis. « Moins de lumière terrestre, » fut-il épelé ensuite ; nous éteignîmes aussitôt les deux becs de gaz, laissant aux flammes brillantes du foyer le soin d'éclairer la chambre : ce dont elles s'acquittaient consciencieusement. Tout à coup la petite main d'un baby apparut se détachant le long du bras d'un monsieur du cercle, et presque au même instant ce monsieur vit entre M. Home et lui la forme blanche d'un enfant. Étant naturellement très ami des enfants, il ne pensa pas autre chose, sinon que ses goûts étaient devinés ; mais, sur la demande de sa femme si ce n'était pas l'Esprit de son petit enfant défunt, une timide réponse fut donnée dans l'affirmative, et une clarté brillante apparut en même temps près du sofa, laquelle s'éteignit peu à peu et finalement disparut. La petite table qui, on

se le rappelle, était toujours sur la grande, commença alors à se mouvoir, et la même main qui avait communiqué à M. Home une force si extraordinaire, nous apparut encore se plaçant sur lui. Ses bras furent relevés par-dessus sa tête, ses pieds quittèrent le sol à deux pieds environ de hauteur, et il fut porté ainsi vers la croisée où il s'éleva jusqu'à près de quarante centimètres du plafond. Après avoir flotté une ou deux minutes, il reprit terre, mais en s'approchant de sa chaise, il fut de nouveau soulevé et déposé sur la petite table, toujours placée au milieu de la grande. Une minute après il s'élevait pour la quatrième fois dans l'air, toujours sur la petite table, à un pied environ au-dessus de la grande, et, après être resté un instant dans cette position, il reprit terre et se plaça auprès de nous.

Tel est, en peu de mots, le récit de cette infiniment remarquable et satisfaisante séance. Je n'ai pas besoin d'ajouter que j'ai dû éliminer de mon récit une foule de manifestations qui, malgré leur nature intéressante, deviennent insignifiantes à côté du merveilleux phénomène esquissé ci-dessus.

Je suis, monsieur, votre obéissant serviteur »

UN HOMME FRANC.

A cette époque, la santé de ma femme déclinait visiblement, et elle était quelquefois obligée de garder le lit. Un soir l'Esprit de sa mère vint nous visiter, et, après qu'il eût fait trois croix sur le front de Sacha, d'une façon invisible, mais parfaitement sensible, ma femme se mit à dire :

« Oh ! Maman me bénit ! Quel épanouissement de joie en moi ! »

Je sentis ensuite la main se poser sur mon front, le présent sembla fuir de ma pensée, et je vis celle qui m'était si chère s'envoler de la terre. Cette vision d'un avenir lamentable était empreinte d'une réalité si terrible, que j'aurais donné des mondes pour l'ombre d'une certitude que je pouvais avoir été trompé ! Sa mère me dit que la maladie qui me l'enlèverait n'était pas celle que nous redoutions si fortement, mais bien la consommation. Depuis ce moment, il ne se passait pas de visite de notre excellent et habile docteur où je ne le pressasse de voir s'il ne pourrait distinguer le moindre symptôme qui indiquât l'attaque des poumons ; mais il me répondait que, quoiqu'il existât une grande faiblesse, cependant rien ne révélait dans la maladie un caractère destructeur, et son opinion était qu'on pouvait encore la guérir. Aussitôt que ma pauvre femme put supporter le voyage, nous vîmes à Bournemouth, où notre amie madame P. vint nous rejoindre, et où nous vîmes que les symptômes si redoutés s'étaient définitivement révélés. En conséquence, nous mandâmes un médecin, qui, de concert avec un de ses collègues, déclara que le poumon gauche était attaqué. J'étais seul à ce moment ; quand je rentrai dans la chambre de ma femme, elle voulut savoir le résultat de la consultation. Dans les commencements de notre mariage, nous nous étions promis que celui qui découvrirait chez l'autre une maladie sérieuse ne chercherait pas à lui rien cacher. Et cependant je n'avais jamais eu le courage de lui dire ce que m'avait révélé sa mère ! Car à celle qui était si jeune, et à qui rien ne manquait de ce qui peut rendre la vie joyeuse et enviée, qu'il devait sembler cruel de songer qu'une nouvelle existence était si près de s'ouvrir ! Je sentais pourtant que j'étais lié par ma promesse et je lui appris la décision des médecins. Un sourire passa sur ses lèvres : « Pensez-vous, fit-elle, que j'aie encore dix jours à rester sur la terre ? »

Je lui répondis qu'elle n'avait pas seulement dix jours, mais peut-être encore dix années à vivre ; mais que cependant il n'y avait aucune certitude en cela. Elle, prit ma main dans la sienne :

« Vous souvenez-vous, Daniel, fit-elle, qu'il y a un mois, au moment où ma mère me bénissait, j'éprouvai une béatitude si profonde ? Eh bien, je la sens près de moi aujourd'hui encore, et j'éprouve une continuation de cet épanouissement intime ! J'irai bientôt vers elle, mais Dieu ne nous séparera pas : je veillerai toujours sur Gricha et sur vous. »

Elle me demanda son buvard et écrivit quelques lettres, qu'elle cacheta, et sur l'adresse elle ajouta les mots suivants :

« A ouvrir quand je serai partie. »

Au moment où elle allait finir la dernière lettre, notre enfant accourut dans la chambre, et, se plaçant sur ses genoux, il lui donna de petites tapes sur la joue en disant :

« Maman est trop bonne pour être malade ! »

Ces paroles l'émuèrent tellement, qu'elle ne put retenir ses larmes, les seules qu'elle répandit à la pensée de quitter la terre. A partir de ce jour-là, une musique céleste résonnait chaque soir dans notre chambre, et maintes fois le chant d'un oiseau retentit des heures entières au-dessus du lit où elle reposait.

Nous restâmes environ trois semaines à Bournemouth : le climat ne paraissant pas nous convenir, nous nous rendîmes à la maison de campagne d'un de nos bons amis, M. Cox, dans l'Hampshire, où nous demeurâmes un mois. Ma femme vit là souvent son père et sa mère, et un petit garçon qu'elle ne reconnaissait pas, mais que sa mère lui dit être un de ses frères, mort à peine âgé de quelques heures. Notre séjour fut marqué par quelques curieux phénomènes que mon ami, M. Cox, de Jermyn street, a rapportés dans la lettre suivante : « Feu Robert Owen, peu de jours avant qu'il ne quittât la terre, m'avait donné un secrétaire qui avait appartenu à sa femme, et qui, entre autres choses, contenait une boîte à couleurs. Comme j'avais déjà d'autres souvenirs de lui, je crus, après sa mort, qu'il était plus juste qu'un membre de sa famille possédât ce secrétaire qui avait appartenu à leur mère, et en conséquence je le remis à M. Robert Dale Owen, pour qu'il l'emportât avec lui en Amérique. Je ne fus pas sans éprouver, néanmoins, au moment de me départir de cet objet, une forte impression dirigée vers un but contraire, mais le sentiment du juste en triompha. Ce fait était presque sorti de ma mémoire, lorsque, vers l'une des premières séances que M. Home donna à son retour de Russie, l'Esprit de mon vieil et excellent ami, M. Owen, m'apparut et me dit :

« Il faut que vous écriviez à Robert de vous retourner le secrétaire ; et pourquoi le lui donnâtes-vous, lorsque je fis tout mon possible pour vous en dissuader ? »

Je fis part de ceci à M. Robert Dale Owen, et le secrétaire me fut rendu aussitôt. Nous étions revenus à notre maison de campagne depuis quelque temps lorsque M. et madame Home vinrent nous faire visite. Mon petit garçon était alors indisposé et les avis du médecin lui avaient été jusqu'alors d'une médiocre assistance. Les Esprits, qui s'étaient déjà substitués aux hommes de l'art dans des prescriptions antérieures, dirent que, s'ils magnétisaient de l'eau pour lui, cela pourrait lui faire beaucoup de bien. Nous nous procurâmes donc une carafe, que nous plaçâmes au centre de la table autour de laquelle nous étions assis. Ce fut moi-même qui la mis là, et je pris toutes les précautions possibles pour que personne ne la touchât. Quelques instants après l'eau s'agita dans la carafe sans une cause visible, et un puissant arôme s'en exhala aussitôt. Nous goûtâmes l'eau et la trouvâmes décidément empreinte d'une forte odeur que nous ne pûmes discerner : elle ne ressemblait en rien à tout ce que nous avions pu goûter jusqu'à ce jour. M. Home alors tomba en extase, et, prenant la carafe dans sa main droite, il s'éloigna de quelques pieds de la table, sa carafe toujours en pleine vue dans sa main, lorsque, à mon étonnement, j'en vis une autre, qui paraissait de la même grosseur, dans sa main gauche. Ainsi donc chaque main avait une carafe, et si réelle était la nouvelle qu'il m'eût été difficile de distinguer l'une de l'autre. En supposant l'idée d'une supercherie quelconque, le cas ici n'était pas possible, car il fallait une grosse carafe pour faire pendant à la première, et les poches ni les manches du paletot de M. Home n'étaient point physiquement capables de contenir un tel récipient. Peu d'instants après, l'Esprit de M. Owen arriva et désira que le secrétaire de sa femme fût placé sur la table ; la chambre fut ensuite obscurcie pour voir si nous ne pourrions pas distinguer des lumières spiritistes, mais trois de nous purent seulement en voir. Un instant après, nous entendîmes s'ouvrir le secrétaire et une main se plaça dans la

mienne, une autre dans celle de ma femme et une troisième dans celle de M. Home, toutes les trois d'une différente grosseur. L'alphabet fut réclamé, et la phrase :
« Je crains d'avoir gâté votre Claude » fut épelée. Personne ne comprit ces paroles ; mais, dès que la lampe fut rallumée, nous vîmes que des couleurs avaient été enlevées à la boîte renfermée dans le secrétaire, et qu'on s'en était largement servi après un de mes tableaux appendus à quelques pieds de l'endroit où nous étions assis. »

W. COX.

Nous revînmes à Londres : le premier jour de notre arrivée dans cette ville, notre excellent ami, le docteur H., vint nous voir, espérant encore que les hommes de l'art qui avaient prononcé l'attaque du poumon pouvaient avoir fait une erreur ; au moment où il auscultait la poitrine de ma femme, celle-ci jetant ses yeux sur lui en riant :

« Vous voyez, dit-elle, comme c'est différent aujourd'hui de ce que c'était ! Je puis voir moi-même la différence qui existe dans le son. »

Il secoua tristement la tête :

« Cela n'est que trop vrai, madame, fit-il, et votre croyance ne me laisse aucun droit d'essayer de vous le taire. »

Bien des fois il eut à répéter ces paroles durant la maladie, ajoutant :

« Avec mes autres malades, j'ai à leur donner l'espoir qu'ils ne s'en iront pas, mais avec vous, madame, j'ai à vous donner l'espérance contraire. »

Durant notre séjour à Londres, je donnai séance presque chaque soir, ma femme sentant qu'elles lui faisaient du bien physiquement et spirituellement. On pourra juger du caractère des manifestations qui se produisirent à cette époque par le récit qu'en firent deux de mes amis. Voici celui de M. W. M. Wilkinson :

MA PREMIÈRE SÉANCE AVEC M. HOME.

« Quoique je sois en termes d'intimité avec M. Home depuis quelques années, et que j'ai lu et entendu raconter toutes les merveilles qui se passent en sa présence, j'avoue pourtant que ce jour, le 19 juin 1861, est la première fois que j'ai été témoin desdites merveilles. Non pas que j'ai jamais douté d'elles, ou les ai jugées insignifiantes : j'ai toujours cru en elles, et leur grande importance ne m'a jamais échappé ; mais, ayant accoutumé d'entendre mes amis parler de ces manifestations, je me tenais satisfait de leur récit, et, ne jugeant pas leur observation au-dessus du niveau de la mienne, je ne croyais pas nécessaire que je dusse voir de mes propres yeux pour être convaincu. Je ne me prévaux nullement de cela, car ce n'est que la conséquence de ma propre expérience je me souviens qu'il y a vingt-cinq ans, à la première nouvelle de Mesmérisme et de ses merveilles psychologiques, je commis la folie de dire que je n'en croyais pas un mot, et depuis le jour où, convaincu de visu, je dus faire amende honorable, j'ai beaucoup moins fait de pareilles bourdes.

Depuis cette époque je me suis occupé de cette question, et de bien d'autres semblables, et je puis déclarer aujourd'hui que je suis plus accessible à la foi que je ne m'en étais jugé d'abord capable. En fin de compte, j'ai trouvé la foi plus convenable que le doute, car je me suis moins souvent trouvé en désaccord avec les faits, ce qui est toujours fort désagréable, de plus, j'ai vu s'ouvrir devant moi un nouveau monde de forces spirituelles qui, malgré leur peu d'expansion dans les masses, répondent, selon moi, aux plus étranges et aux plus incompréhensibles mystères de la philosophie humaine.

J'ai vu en deux ou trois occasions, par l'intermédiaire de M. Squire et d'autres médiums, des phénomènes aussi surprenants que ceux qu'il m'a été donné de voir en présence de M. Home. J'avais observé presque tous les faits extraordinaires, si admirablement décrits dans le *Cornhill Magazine*, et dans la lettre du docteur Gully ; j'avais de plus assisté à la

manifestation d'autres incidents d'un caractère plus merveilleux encore, et qui ont pris sous la plume habile du docteur Blank une couleur si intéressante, à la page 161 du premier volume du *Spiritual Magazine*. J'avais vu plusieurs fois, soit à Londres, soit à Paris, obtenir des écritures directes de pouvoirs invisibles, tracées sur du papier, mis en dehors de toute atteinte humaine, et je n'ignorais pas la faculté qu'ont certains médiums de flotter dans l'air, puisque l'un d'eux descendit un jour jusque sur ma poitrine, et qu'il m'était arrivé en d'autres occasions de tenir sa main, pendant qu'il planait au-dessus de nous. Je ne m'inquiétai donc guère ce soir-là de me fatiguer, et avec moi les autres, à prendre toutes ces précautions, qui eussent été pardonnables si j'avais été le président de la Société royale, et si j'avais eu à lire un rapport concluant en présence de cet illustre corps, transformé en investigateurs des phénomènes de physique. Je n'allai donc pas là avec le doute, mais je m'assis, je vis, j'entendis, je sentis et pris des notes. Nous étions huit, tous connus de moi, et quelques-uns connus partout où l'anglais se parle. Nous étions réunis dans le salon d'une maison de Cornwall Terrace, Regent's Park, nous étions assis autour d'une lourde table de jeu, et nous commençons à causer. L'un de nous, ayant dit que le professeur Faraday viendrait le lundi suivant assister à une séance, se prit à faire des commentaires sur ce que l'Esprit protecteur de ce dernier avait beaucoup de peine à le convaincre. Il fut assez curieux d'entendre aussitôt dans la table des coups très forts dans un sens affirmatif. J'étais assis près de ma femme, à sa droite, et je sentis aussitôt ma jambe gauche doucement touchée, en un endroit tel qu'il était impossible à M. Home d'y atteindre. Alors commença une série de vibrations petites mais profondes, dans la table, les chaises et le parquet, jusqu'à ce que la chambre tremblât violemment : la table alors s'éleva à dix pouces du sol, nonobstant le frémissement général. Elle s'éleva encore du côté opposé à M. Home, par conséquent en dehors des moyens d'action de ce dernier. La chaise de M. Home fut ensuite reculée doucement, environ à un mètre de la table, et aussitôt la robe de ma femme et celle de sa voisine furent tirées si fortement, que je les vis se tendre vers le parquet. Je mis la main à la robe de ma femme au moment du phénomène, et il me fut aisé de sentir la force invisible qui était alors mise en action. A ce moment, M. Home était en l'air, à deux mètres du sol : à la distance qui nous séparait de lui, et à la faveur de la clarté qui l'éclairait, il était facile de voir qu'il n'était pas là de ses moyens propres. M. Home prit ensuite un accordéon dans sa main droite et le tint près de sa chaise : l'instrument se mit immédiatement à jouer. M. Home le tenait par le fond, et il lui était par conséquent impossible de toucher au clavier placé à l'extrémité opposée. J'examinai scrupuleusement l'instrument, sondai l'intérieur des touches et restai convaincu qu'il n'y avait rien que de très ordinaire en lui. Je jetai les yeux sur la main et les doigts qui le tenaient : tous étaient immobiles, pendant que le soufflet était en mouvement et que des notes suaves s'échappaient de l'instrument. Je pus voir en dessus et en dessous de l'accordéon, et rien ne m'apparut qui pût causer sa mise en action, ni l'ouverture et la fermeture des notes, d'où la musique s'exhalait. Quand ce fut fini, ma femme demanda s'il ne pourrait pas jouer dans sa main : à ces mots, nous entendîmes l'émission de trois sons, qui, pour nous, signifiaient qu'on aurait du plaisir à essayer. Elle prit donc l'instrument dans sa main, et elle sentit aussitôt quelque chose toucher ses doigts. Tout à coup la table s'éleva franchement à un pied du sol : comme l'instrument ne rendait aucun son dans sa main, ma femme le remit à M. Home, mais il lui fut repris aussitôt et replacé dans la main de ma femme, où il se mit alors à jouer. Elle le sentit parfaitement se développer et se fermer ; elle était certainement incapable de toucher aux notes, qui donc les ouvrait pour en tirer des sons ? M. Home reprit ensuite l'instrument, et dans sa main fut exécuté l'air, dont on a si souvent parlé, dans lequel les sons pleinement développés s'éteignent graduellement en des délicatesses inouïes. Trois rapides émissions d'une note nous promirent bientôt le morceau de l'autre soir, représentant *les Deux Vies*, celle d'ici-bas, et celle qui vient après. La première fut exprimée par des sons d'un désaccord à écorcher l'oreille, ce qui, dans ma pensée, n'était pas rendre tout à fait justice à un monde qui, quoique susceptible de perfectionnement, ne laisse

pas d'avoir quelques riches harmonies en lui. Par bonheur pour nos oreilles, la première vie ne dura pas longtemps ; la seconde lui succéda dans l'expression d'une musique céleste, telle qu'il ne m'avait jamais été donné d'en entendre. Elle dura quelques minutes, gonflée d'une sonorité puissante et enchanteresse, puis se transforma par degrés dans le vieil air si cher : *Home, Sweet Home* ! (Foyer, doux foyer !)

Quelle plus charmante et mieux choisie perspective pouvait-on donner en musique de l'existence extra-mondaine ! Et quel beau sermon sur la valeur respective de ces deux vies ! Je crois que la solennité et la reconnaissance dont nous accueillîmes ce concert étrange furent d'autant plus profondes en nous, que nous connaissions la maladie mortelle de l'une d'entre nous, la plus jeune et la plus heureuse dans ses rêves dorés de cette seconde vie ! C'eût été presque un blasphème que de demander alors à quoi sert le spiritualisme : une telle question ne pouvait sortir de la bouche d'un homme de cœur, et ne pouvait être faite que par un homme de sens. Les hommes de science qui apprécient l'âme humaine par des calculs mathématiques ne seraient pas certainement à leur place au moment où de telles scènes se produisent, et si je n'avais pas été alors si occupé avec mes pensées, je me serais félicité qu'il n'y en eût aucun parmi nous. Durant l'exécution musicale qui précède, toutes mes recherches se bornèrent à voir que l'instrument était tenu sens dessus dessous dans la main droite de M. Home, que l'autre main de ce dernier était placée sur la table en compagnie de celles des personnes du cercle, et enfin que j'ignorais les moyens physiques en vertu desquels un accordéon pouvait jouer dans des conditions telles. Je ne doute pas non plus que l'accordéon ait joué une fois dans ma main, quand j'étais bien convaincu que je n'y étais pour rien. Je sais que lord Lyndhurst, et maints autres hommes publics, que je pourrais nommer, firent la même expérience.

Mais voici que la table s'élève encore à un pied du sol, et s'y maintient, non pas dans un état immobile, mais avec des ondulations violentes ; j'eus cependant la faculté d'écrire la remarque suivante sur une feuille de papier placée à sa surface, au moment où elle était à sa plus grande élévation :

« La table s'est élevée à un pied. J'ai compté jusqu'à dix. J'ai écrit cela pendant qu'elle était en l'air, et vacillante. »

Elle redescendit ensuite doucement sur le parquet. Nous changeâmes alors de place, conformément aux ordres que nous reçûmes, et immédiatement après la personne qui était devenue mon voisin de droite vit une main qu'elle crut être celle de son fils. Je ne la vis pas, pas plus que les trois doigts que ma femme vit quelques instants après ; mais, en réponse à une question que je fis, je reçus trois coups sur mon genou, que je supposai venir d'une main, quoique je ne fusse pas très sûr de la cause véritable qui les produisit. A ce moment, plusieurs personnes se mirent à dire qu'elles voyaient une apparition vaporeuse traverser la pièce ; ceci se passant derrière moi, je n'en vis rien.

Dans un coin de la chambre, non loin de l'endroit où nous étions placés, se trouvait une châsse contenant plusieurs idoles indiennes de bronze. Tout à coup un ébranlement se produisit parmi elles, un craquement se fit entendre, et une des plus grosses idoles, jetée par terre vint rouler jusque sous la table. Nous crûmes d'abord qu'elle était dans les mains de quelque vigoureux pouvoir, et bientôt après nous entendîmes le tintement d'une substance métallique : en la considérant de plus près, nous vîmes qu'il avait été dévissé de son dos un baldaquin de métal, et que ce dernier, en frappant contre la statue, devenait ainsi le nouvel agent des réponses spirituelles. D'autres réponses furent de même obtenues au moyen de l'idole frappant contre le parquet. A la remarque faite par l'un de nous sur l'irrévérence commise envers ces images, un roulement de petits coups joyeux nous répondit en frappant encore les deux parties de l'idole l'une contre l'autre. Deux ou trois fois l'idole apparut par dessous le tapis de la table qu'elle soulevait, deux fois elle fit son apparition au-dessus du plan de la table, dans un état parfaitement visible, et elle reprit doucement sa place sur le parquet. Quelques fleurs furent

ensuite enlevées à la châsse et placées dans les mains de chaque personne présente. Notre présent consistait en une rose et plusieurs œillets : je sentis celle-là venir dans ma main, que j'avais alors au-dessous de la table, toutes les autres mains étant alors sur la table, et parfaitement visibles.

Plusieurs fois, durant la séance, nous sentîmes des courants d'air froid soufflant sur la table. L'accordéon fut ensuite placé sur le parquet, alors que les mains reposaient sur la table ; des sons furent rendus à plusieurs reprises, mais nul morceau ne fut joué. L'instrument essaya alors de monter sur la table, mais il fut incapable d'accomplir tout le voyage, et il retomba doucement à terre. La table fut alors soulevée, et avec elle mes pieds qui pesaient sur le piédestal dans une direction contraire. La résistance de la table et son ascension horizontale étaient étrangement curieuses ; curieux aussi était le soin avec lequel elle opéra sa descente, qui, malgré la pression de mes pieds, se fit doucement, sans bruit. Tout à coup un frottement général, mêlé çà et là de coups plus sonores, eut lieu parmi les idoles, et là finit une séance pleine d'intérêt, durant laquelle j'en pus voir et entendre assez pour être persuadé que ceux qui nient la possibilité de ces phénomènes sont parfaitement dans le faux. Quant à leur explication, c'est une autre question, dans laquelle bien des opinions honorables peuvent se trouver en lutte ; mais pour ce qui est de leur existence, elle n'est pas douteuse, elle est un fait. Quelques personnes croient honnêtement que c'est l'œuvre du démon, mais je ne vis ce soir-là aucun signe de mal, pas plus dans les manifestations produites que dans les personnes qui les observaient. Pour moi, j'y gardai la même attitude que j'aurais prise à un cours scientifique, orné d'expériences et de démonstrations, et en fait d'influence particulière je n'en aperçus aucune, à part un ardent désir d'observer les faits.

Quant à l'impossibilité de ceux-ci, parce qu'ils ne s'accordent pas avec l'esprit ni le niveau de la Société royale, cela n'est pas mon affaire, par la raison que je ne suis ni l'auteur des phénomènes ni l'auteur des opinions qui les trouvent si inconvenants. Je constate seulement ce que j'ai vu, et, si j'ai pu le faire d'une manière claire, je n'en demande pas davantage. Les faits n'ont pas besoin d'avocats, ils se suffisent, et ceux-là sont les plus sages ceux qui se mettent à l'abri de leurs silencieuses réfutations. D'un autre côté, j'ai l'espoir, en donnant la description des phénomènes qui se produisirent dans cette soirée, d'élargir le cercle des observateurs. Il est impossible à bien des gens d'assister à ce qu'il m'a été donné de voir, et pour peu qu'ils veuillent croire à mon témoignage, ils s'éviteront la peine d'un examen personnel. Bien des choses peuvent être acceptées sur l'évidence d'autrui. *Non cuivis contingit adire Corinthum*, il n'est pas donné à tout le monde d'aller à Corinthe ; de telle sorte que ceux qui ne peuvent y aller eux-mêmes doivent accepter le récit d'autrui. Il est vrai que quelques natures particulières d'esprit, communes à toutes les époques, ne sauraient accepter de tels témoignages : dans ce cas, le plus sage est de les abandonner à eux-mêmes, jusqu'à ce qu'il se présente une occasion de les convaincre d'une façon conforme au niveau de leur intelligence. Il n'est pas encore de bon ton de croire à ces impossibilités, et comme il en faut un qui commence et s'immole sur l'autel d'un ridicule inévitable, je livre volontiers mon nom à cette hécatombe publique. »

W. M. WILKINSON.

M. Williams Howitt, dont les recherches ont été si profondes sur le sujet, et qui, dans un grand ouvrage terminé à peine, a rassemblé les témoignages anciens et modernes qui militent en faveur du surnaturel dans tous les âges, assista à plusieurs séances, et dans une lettre qu'il écrivit à M. Barkas de Newcastle, donna les détails suivants sur une partie des phénomènes qu'il observa : « Je voudrais que quelques-uns de vos sceptiques eussent vu ce que moi, madame Howitt et plusieurs autres virent chez une dame, dans Regent's Park, il y a trois mois, et ce que plusieurs membres des plus distingués de la noblesse ont observé maintes et maintes fois depuis quelque temps. A part nous, il se trouvait à la séance M. et madame Home, un

comte russe nommé Steinbock et trois ou quatre autres personnes. L'accordéon, tenu dans une main de M. Home, qui n'en saurait tirer une note, nous gratifia bientôt d'un morceau superbe ; il en fut de même quand l'instrument passa dans la main d'une dame. Nous obtînmes par l'alphabet, sur différents sujets, les plus nettes et les plus rapides communications et des fleurs, cueillies à un bouquet placé dans une corbeille éloignée, furent apportées et tendues à chacun de nous. Madame Howitt reçut de la main d'un Esprit une branche de géranium, que nous avons plantée depuis et qui pousse : comme l'on voit, point de tromperie, point de pièces d'argent magiques transformées en chiffons ou en feuilles. Je vis la main d'un Esprit aussi distinctement que je vois la mienne. J'en touchai une plusieurs fois, entre autres quand elle me tendit la fleur. La robe de soie de ma femme fut tirée si violemment qu'elle craignit d'en voir déchirer les plis ; et elle fut froissée d'une telle force qu'on aurait pu en entendre le frôlement de la chambre voisine. Son mouchoir fut ensuite enlevé de dessus ses genoux et vint se frotter contre ma main, de l'autre côté opposé de la table ; je pris la chose pour une invitation à le saisir, mais l'Esprit s'y opposa en retirant le mouchoir, qui de nouveau effleura ma main et fut lancé ensuite au milieu de la chambre. Robe et mouchoir étaient alors parfaitement visibles, mais il n'en était pas ainsi du pouvoir qui les faisait agir.

Les Esprits se tournèrent alors vers une châsse d'idoles de bronze, appartenant à la dame de la maison, et qu'elle avait apportées de l'Inde. Quelques-unes d'elles sont très lourdes. Ils les jetèrent sur le parquet avec une telle violence que le bruit de la chute dut retentir par toute la maison. La plus grande des statues, – sinon toutes, je ne suis pas sûr du fait, – était dévissée ; je dois observer que les vis employées dans l'Inde fonctionnent d'une façon diamétralement opposée aux nôtres ; mais les Esprits les dévissèrent et nous dirent, par l'intermédiaire de l'alphabet, en frappant violemment la tête des idoles contre le parquet :

« Vous devez tous faire votre possible pour détruire l'idolâtrie tout aussi bien dans l'Inde qu'en Angleterre, où elle règne sous divers aspects, tels que : idolâtrie de rang, idolâtrie de fortune, idolâtrie du moi, idolâtrie d'intelligence, de savoir, etc., etc. »

Différentes parties de ces statuettes furent jetées sous la table pour que nous pussions les fouler sous nos pieds, pendant que deux fragments de l'idole Mohades, d'un bronze massif, furent placés sur la table. La tête de l'idole me parut, à la main, peser de quatre à cinq livres.

M. Home fut ensuite levé à un pied du sol, mais il ne plana pas dans l'air, ainsi que cela lui arrive souvent en pleine lumière. La table, une lourde table à jeu, fut également soulevée à un pied et plus au-dessus du parquet, et nous fûmes priés de regarder en dessous pour voir s'il n'y avait pas d'agents visibles : précaution fort inutile pour nous, qui avons assisté à tant de phénomènes semblables, dont la vue nous est aussi familière que le vol d'un oiseau, et de beaucoup plus ordinaire que la comète actuelle.

Quelques jours après, une dame ayant demandé que la *Dernière Rose d'été* fût jouée sur l'accordéon par la main d'un Esprit, son désir fut exaucé, mais d'une façon si pitoyable que la société réclama aussitôt la fin, ce qui fut encore accordé ; mais quelques instants après, l'accordéon fut porté au-dessus de la tête de la dame, et là, sans autre support que la présence d'un autre invisible, il joua le même air admirablement, à la vue de tout le monde. »

CHAPITRE XI

Un journal et une lettre

La série presque entière des phénomènes spiritualistes s'est produite à notre résidence, chez madame P., dans Regent's Park : Madame P., qui a assisté assidûment à nos séances, là ainsi qu'ailleurs, a bien voulu mettre à notre disposition le journal quotidien qu'elle a tenu sur les manifestations qu'elle y a observées. Qu'il me soit permis de faire ici quelques extraits de cette chronique, tout en ayant soin de choisir ce que je croirai devoir le plus intéresser le lecteur.

EXTRAITS D'UN JOURNAL MANUSCRIT, 1860-01-02

15 décembre 1860.

Mes questions mentales obtinrent des réponses qui se manifestèrent par des tapements sur ma robe. Je portai rapidement la main à mes genoux pour saisir ce qui pouvait être là, mais je n'y trouvai rien. A la demande de M. Home, je mis mon mouchoir de poche sur ma main ; mais à peine y était-il, qu'une main saisit la mienne, que je retirai tout à coup. Résolue pourtant à dompter cette impression nerveuse, j'abaissais de nouveau la main, lorsqu'aussitôt je la sentis saisie par une autre, et des baisers s'y imprimèrent, de la pointe des doigts jusqu'à l'extrémité de la paume. Un accordéon, tenu dans la main droite de M. Home, joua des airs d'une délicatesse infinie, tantôt gonflés d'une harmonie puissante, tantôt s'épanouissant en des notes d'une tendresse inouïe, inconnue à la terre. Quant à la main gauche de M. Home, elle resta tout le temps étendue sur la table.

Plusieurs manifestations se produisirent encore, en réponse à des questions mentales, et, quand je revins chez moi de cette première séance avec M. Home, ce fut avec la conviction que des communications étaient possibles entre nous et ceux qui habitent la sphère des Esprits.

Le 24 décembre.

L'accordéon joua dans la main de M. Home ; cinq, coups demandèrent l'alphabet et l'hymne de Noël fut épilé ; cinq coups de nouveau retentirent, et il fut encore épilé : Moins de lumière terrestre. Nous diminuâmes la clarté des becs de gaz qui brûlaient au-dessus de la table, et les mots suivants, l'enfance, la vie et la mort, furent obtenus. L'air représentant l'enfance était doux et uni ; celui représentant la vie roulait des flots d'harmonie mêlée parfois de sons discordants, comme pour exprimer les peines et les malheurs qui la traversent, et la mort fut rendue par un essaim de notes mourantes d'une délicatesse infinie.

Le 29 janvier 1861.

Séance de huit personnes.

Nous nous amusâmes à lire l'article intitulé : *Frappements spirituels rendus faciles*, publié dans le magazine *Once a Week*, que nous laissâmes sur le chiffonnier. Je vis quelque chose venir rapidement d'un côté de la chambre et s'évanouir sous la table. Nous entendîmes ensuite le bruit causé par le froissement d'une feuille de papier, une main d'Esprit s'éleva et plaça dans la main du médium une feuille froissée et déchirée de l'*Once a Week*. Les Esprits s'étaient attaqués au magazine et le détruisaient à qui mieux mieux ; ils le frottèrent violemment contre la chaussure de M. Home, et ils mirent ensuite son pied dessus. Les Esprits distribuèrent à chacun de nous un morceau du journal lacéré, et les débris restants furent placés par une

grande main d'Esprit sur une chaise vacante, qui avait été amenée peu auparavant près de la table par un pouvoir invisible. La table fut alors portée près de la croisée du milieu, devant laquelle était dressée une partie de la branche du peuplier du Nord envoyée à M. Home du château de C., et qui avait été détachée de celle dont la chute avait failli lui coûter la vie. Ce lourd morceau de bois avait trois pieds huit pouces de haut sur trois pieds de circonférence. Des mains lumineuses apparaissaient çà et là ; la table se leva doucement et tapa plusieurs fois contre le morceau de bois ; les Esprits lui jetèrent des lambeaux du magazine et en placèrent un fragment sous lui.

Je demandai en hindoustani :

« Est-ce vous qui faites faire à M. Novra pooja à la branche ? »

Il me fut répondu hautement :

« Oui. »

La lueur du gaz de la rue s'épandait dans la pièce, les Esprits fermèrent les contrevents, et le bruit de quelque chose qu'on déchire vint à nos oreilles ; une main d'Esprit toucha les miennes, et y laissa un lambeau d'écorce arraché au peuplier ; le même bruit se fit entendre de nouveau, et chacun de nous fut gratifié d'un lambeau de ladite écorce. Des agents invisibles rouvrirent tout à coup les contrevents, la masse de bois oscilla avec violence, puis elle fut enlevée et déposée sur la table. A ce moment, l'accordéon, qui était par terre, joua l'air : « *Oft in the stilly night* (Souvent dans la nuit silencieuse). Les bras de M. Home s'élevèrent ensuite, et il alla jusqu'au bout de la chambre, où ses pieds quittèrent le sol, jusqu'à ce qu'ils parvinrent à la hauteur du chiffonnier à quatre à cinq pieds environ du parquet. Je vis distinctement son corps planer çà et là dans la chambre : il retourna ensuite à sa première place, y resta quelque temps, puis reprit sa course aérienne, passa derrière le bec de gaz suspendu au milieu de l'appartement et se laissa choir doucement à terre, près de la chaise occupée par une dame. Elle avoua que lorsqu'elle l'aperçut, il était environ à quatre pieds du sol. Au moment de sa descente, ses bras étaient paralysés, mais un instant après ils recouvèrent leur état normal.

Le 13 mars.

Le tronc d'arbre, debout devant la croisée, frémit tout à coup, un roulement de tambour s'opéra dans la table, qui se souleva comme précédemment. L'arbre de nouveau s'agita, et l'accordéon qui était sur le parquet, se mit à jouer. M. Home le prit ensuite dans sa main droite et le tourna en sens inverse : dans cette position il joua des morceaux admirables. Une petite table à jeu d'échecs, placée dans le fond de l'appartement, s'avança d'elle-même vers le cercle, et se dressant contre le bord de la grande table, parvint à l'escalader et à se tenir debout sur elle. De temps en temps apparaissaient des mains lumineuses. Une charmante petite main surgit entre le bloc de bois et les rideaux de la croisée ; les doigts en étaient parfaitement visibles ; elle s'éleva encore, et découvrit le bras jusqu'à l'épaule ; ses petits doigts, penchés sur le sommet du bloc, jouaient avec les pointes brisées du bois et les arêtes verticales ; après être restée ainsi quelque temps elle s'évanouit. M. Home fut porté, avec sa chaise, à environ un pied en arrière : aussitôt une tête lumineuse parut à sa droite et vint se placer devant ses genoux ; elle vint ensuite devant moi, qui étais sa voisine de gauche, et puis elle s'évanouit.

Le 19 mars.

Cinq personnes à la séance, chez M. Home.

M. Home tomba tout à coup en extase, et se réveilla bientôt après. J'avais dans ma poche une balle qui, dans une bataille, avait brisé la jambe d'un de mes parents. Je sentis tirer ma robe et quelque chose donner de petits coups sur mon genou : c'était l'Esprit de ce parent. Je pris la balle dans ma main droite et la couvris de mon mouchoir : aussitôt une main la dégagea de ce dernier et l'emporta. Un instant après, ma robe était de nouveau tirée, et la balle revenait dans ma main nouée dans un mouchoir de poche. L'Esprit me dit que la balle possédait maintenant

la vertu d'un talisman, non pas pour des cas de maladies, mais bien d'accidents. Des fleurs naturelles furent enlevées de dessus la table où elles étaient placées, et données à chaque personne présente. M. Home fut alors conduit au fond de l'appartement, où l'obscurité régnait. A peine eut-il quitté le sol, qu'on aperçut dans la chambre une magnifique étoile, puis une deuxième semblable à une comète. Il dit qu'une étoile brillait sur son front, et qu'il en avait une à chacune de ses mains : nous les vîmes étinceler toutes les trois, ainsi que plusieurs autres pointant çà et là. M. Home était alors près du mur. Cette clarté astrale était telle qu'on distinguait parfaitement le papier de la tapisserie. M. Home reprit son voyage aérien à travers l'appartement, puis alla choir sur le sofa, à genoux : mais il s'éleva bientôt dans l'air, et nous pûmes suivre ses mouvements par ceux de l'étoile qui rayonnait au-dessus de son front, et qui s'évanouit sitôt qu'il reprit terre. Dès qu'il fut assis à la table, la main d'un Esprit prit l'accordéon, qui était par terre, et l'éleva au-dessus de la table : là, sans aucun support matériel, il flotta au-dessus de la tête de M. Home, en jouant constamment des airs délicieux, et traversa l'appartement d'un bout à l'autre.

Le 28 mars.

Neuf personnes en séance chez M. Home.

J'avais à la main un petit sifflet doré : M. Home le prit dans sa main gauche, sa main droite tenant l'accordéon, et le glissa sous le tapis de la table.

« Oh ! L'étrange chose ! s'écria-t-il ; que font-ils donc avec le sifflet ? L'Esprit l'a retourné dans ma main et je sens une bouche contre mes doigts. »

Aussitôt plusieurs sifflements s'entendirent. C'était une manifestation tout à fait nouvelle. L'Esprit enleva alors le sifflet, et l'accordéon se mit à jouer, accompagné par celui-ci, que j'entendis ensuite tomber à terre.

Le 31 mars.

Neuf personnes en séance.

Je baissai ma main et la tint immobile : deux Esprits l'embrassèrent ; puis, écartant le tapis de la table, qui cachait mon bracelet, des doigts essayèrent de l'enlever : trouvant la tâche difficile du côté de ma main, ils tournèrent le bracelet jusqu'à ce qu'ils en eussent trouvé le fermoir, qui leur parut malaisé à ouvrir. Ils y réussirent pourtant et emportèrent le bracelet. Un instant après, une main parut à côté d'un monsieur en face de moi, qui jeta doucement le bijou au milieu de la table.

Le 2 juin.

Cinq personnes à la séance.

A la chute du crépuscule, un demi-jour charmant se répandit dans la chambre : une dame demanda :

« Est-ce que la lumière aimée des Esprits, ressemble à l'odylique ? »

Des fraplements répondirent :

« Plus raffinée. »

Les Esprits portèrent la table près de la croisée, non loin de la châsse hindoue, et l'accordéon, loin de tout contact humain, joua des morceaux exquis. L'agitation régnait du côté de la châsse : l'image de Vishnou et celle du Taureau sacré quittèrent leur attitude silencieuse et se dirigèrent vers la table, sur laquelle elles se placèrent ; puis une main, qui nous parut brune, par sa position entre nous et la lumière, mit l'accordéon sur la table, une deuxième l'en ôta et le remit par terre, et une troisième enleva la clochette de dessus la table et sonna. M. Home quitta sa chaise, s'éleva verticalement dans l'air, et redescendit sur un tabouret. Il fut ensuite porté à l'extrémité opposée de la chambre, où il s'éleva dans l'air jusqu'à ce que sa main atteignît le haut de la porte ; là il plana quelque temps dans une position horizontale et

descendit. Une étoile brillante apparut constamment durant sa séance, les frappements peu à peu s'éteignirent, et la soirée se termina ainsi.

Le 3 juin.

Neuf personnes à la séance.

J'avais placé un gros bouquet de fleurs naturelles sur les épaules de marbre de l'idole Ganesh. L'accordéon, jouant délicieusement dans la main droite de M. Home, nous lança ses flots d'harmonie, et presque chacun de nous reçut des attouchements de la main des Esprits. Un bruit de frôlement sembla venir du côté de l'idole, et quelque chose passa sous la table. Les Esprits exprimèrent par des coups :

« Elles ne sont pas aussi belles que celles qui se trouvent parmi nous. »

A ces mots le bouquet tomba dans les mains de madame Home. M. Home en défit le lien et rendit les fleurs à sa femme, qui pria les Esprits de leur donner la vertu d'un talisman, et d'en offrir une à chacun de nous. La première fleur, un bouton de rose, fut présentée à une dame, avec ces paroles rendues par des coups :

« De la part d'une amie qui est sur la terre, mais qui dans peu sera avec nous : l'emblème de Sacha. »

Cette nouvelle tira des larmes de chacun de nous ; notre émotion était profonde ; M. Home, brisé par le coup, s'était laissé choir contre le dos de son fauteuil. Un narcisse me fut donné ; chacun eut sa fleur, même les absents, amis de madame Home. Elle parla longtemps de consolation à ceux qu'elle allait quitter bientôt ; sa voix était très faible, et je perdis la plus grande partie de ce qu'elle dit. Elle nous pressa la main à tous ; nous la quittâmes en pleurant, mais sans avoir la force de lui dire un mot.

Le 5 juin.

Nous étions quatre à la séance.

M. Home l'ouvrit par un sommeil extatique, dans lequel il dit, après maintes manifestations : « Si vous pouviez voir seulement la foule des Esprits qui entourent Sacha ! Une femme voilée est près d'elle ; quand Sacha ira dans le monde des Esprits, elle aura encore cette femme près d'elle, – non voilée alors ; son voile sera placé sur le front de Sacha, son beau voile chargé d'étoiles radieuses, bien radieuses. Traits magnifiques, longue chevelure flottante... ses mains sont croisées ainsi... elle regarde en haut... vers le ciel ..., point de tristesse en elle, nulle peine ! Les prières sont apportées au pied du trône de Dieu par des mains amoureuses... elles redescendent bientôt, chargées des bénédictions divines pour la terre. Un bâton est placé dans leurs mains, avec un nuage pour abriter le chœur des rayons solaires ; tout près est suspendu le pain de vie... L'étoile d'espérance brille au fond du ciel, pour conduire les âmes, de la terre au trône éternel, et les engager à se confier seulement en Dieu. »

Le 11 juin.

Sept personnes en séance.

Les Esprits jouèrent des morceaux de musique admirables, et nous apportèrent des jets d'un pied de verveine qui était dans la chambre. Ils apportèrent aussi le Deir, une idole d'airain tenant un miroir, qu'ils avaient prise à la châsse, et ils le placèrent sous la table. M. Home vit un Esprit dans la châsse : ils exprimèrent ensuite par des frappements :

« Foi en Dieu, et le changement qui se fera dans le monde sera des plus glorieux, tous les autres... (ici les idoles qui étaient sous la table furent secouées violemment) dieux, » continuait-on ; les idoles furent de nouveau secouées violemment, on les frappa les unes contre les autres avec un grand bruit, et il fut épilé encore « doivent... »

Ils élevèrent la grande idole Mahadeo et la mirent sur la table. C'est la grande image d'airain qu'ombrage la coiffe déployée du *cobra di capella*. Il fut ensuite épilé : « être humiliés. » Ils

enlevèrent l'idole de dessus la table, et la jetèrent violemment à terre avec un grand retentissement, puis épelèrent encore : « devant lui. » De cette façon, la phrase suivante fut épelée : « Foi en Dieu, et le changement qui se fera dans le monde sera des plus glorieux ; tous les autres dieux doivent être humiliés devant lui. »

Le 12 juin.

Un pied de verveine, dans un pot, était près de la châsse. Une main toucha M. Home, et la plante, brisée à sa racine avec ses supports de bois, fut jetée par les Esprits sur la table. Les coups exprimèrent alors les mots suivants :

« Nous le regrettons, mais en prenant la fleur nous avons dû prendre la terre avec elle. »

Ils secouèrent violemment l'habit de M. Home, et répandirent de la terre sur ses épaules, et par-dessus elles sur la table. Il vit la main d'un Esprit, pleine de terre, et le restant de la terre demeuré dans le pot fut placé, en un petit tas, dans sa main ; pas une trace de la fleur ne resta dans le pot. Les Esprits épelèrent :

« Qui donne la vie ; le vase qui reste doit être maintenant brisé. »

Aussitôt ils brisèrent le vase en mille morceaux, exprimant ainsi l'idée de l'âme arrachée à son séjour terrestre.

Le 13 juin.

M. Home tomba en extase et dit :

« Il y a un plus grand nombre d'Esprits autour de Sacha ; celui qui porte un voile approche de plus en plus. »

Des sons mystérieux que nous avons déjà entendus venir de l'appartement en dessus se produisirent encore.

A notre question :

« Qu'éprouvez-vous au moment où vous allez tomber en extase ? »

Il répondit :

« D'abord un engourdissement dans mes pieds : il me semble que je m'évanouis sur le bord d'un précipice ; vient ensuite un moment de souffrance, et tout devient agréable. »

Le 22 juin.

Sept personnes à la séance.

Une main surgit et vint droit à madame Home ; elle plana çà et là. Madame Home essaya de la toucher, mais un long doigt se dirigea vers elle et lui fit signe de rester tranquille. Une main avec son bras apparut parfaitement visible, et une autre main ferma les contrevents. Des fleurs furent données à quelques personnes, ou placées sur la tête de plusieurs autres. La mienne fut deux fois touchée, et deux fois un bras plana sur la table ; trois fois une main ouverte pressa mon front. Une sonnette à ressort, fixée aux contrevents, comme une clochette d'alarme, retentit au-dessus de nos têtes, et nous vîmes la main qui l'agitait. M. Home tomba en extase, et dit :

« Où sont les yeux ?... il doit y avoir deux croix : la foi chrétienne arrachera les yeux. Je ne comprends pas ce qu'ils veulent dire, c'est l'Esprit qui fait cela ! Écoutez ! Écoutez ! N'écrivez pas. »

Je cessai d'écrire ; nous prêtâmes l'oreille et nous entendîmes un bruit semblable à un grattement du côté de la châsse. M. Home rentra dans son état normal, et là finit la séance. Nous allâmes à la châsse, et vîmes sur le front de la grande image de marbre blanc représentant Ganesh deux croix tracées au crayon par les Esprits, immédiatement au-dessus du triple œil de l'idole, l'emblème de sa vue universelle. Ce fut l'effet du bruit signalé par M. Home.

Le 24 juin.

En séance sept personnes.

Un savant qui avait écrit contre les manifestations spiritualistes devait être des nôtres ; mais avant, il pria qu'on lui donnât un programme ! Un programme lui était dû, à titre de savant et en raison de sa position ! Cette faveur ne pouvant lui être accordée, il refusa d'assister à la séance !

Le 25 juin.

Huit personnes en séance.

L'accordéon, jouant de lui-même, fut élevé au-dessus de la table deux fois de suite. Les Esprits dirent à une dame, dont l'enfant venait de mourir :

« Elle est allée seulement à Dieu, elle n'est pas morte. »

Au mot de Dieu, les sons devinrent plus remarquables, comme si on eût voulu rendre la phrase plus solennelle.

Le 27 juin.

Huit personnes en séance.

De nombreuses manifestations se produisirent. Des fleurs furent distribuées, l'accordéon joua, et une chaise d'osier américaine, qui était à l'autre extrémité de l'appartement, fut amenée jusqu'à la table par des pouvoirs invisibles. Une main effleura nos fronts, et un bras s'agita plusieurs fois dans l'air au-dessus de la table. M. Home fut porté en arrière, avec sa chaise, et le bras, dont la maintenait la sonnette d'alarme, plana par-dessus la table ; elle sonna dans l'air, près de mon épaule, qu'elle toucha, et puis tomba à terre. Alors l'accordéon, suspendu dans l'air, joua admirablement en flottant sur la table et toucha chaque personne présente.

Le 29 juin.

Huit personnes à la séance.

M. Home fut enlevé de sa chaise et s'éleva quelque peu dans l'air dans une position perpendiculaire, après quoi il descendit à terre. Des morceaux de musique résonnèrent dans l'air, ainsi que des sons étranges ; nous demandâmes avec surprise :

« Est-ce un Esprit ? »

Oui. » fut la réponse.

L'Esprit alors parla plusieurs fois, mais les paroles étaient inintelligibles. Madame Home eut peur, et les supplia de ne pas parler ; M. Home dit :

« C'est là leur difficulté d'émettre les sons matériels du langage. »

Cela me rappela Bournemouth, où s'entendirent dans l'appartement de M. Home très distinctement de la musique, le gazouillement d'un oiseau et des voix d'Esprits.

Le 30 juin.

Une séance de trois personnes.

La table trembla et s'agita si violemment que nous nous étonnâmes de ne pas voir tomber les carafes qu'elle supportait. L'agitation redoubla bientôt, au point de produire de l'écume dans les récipients et des éclaboussures de vin s'échappèrent à travers le long cou des carafes, tandis que l'eau était à peine agitée. Les Esprits exprimèrent ensuite par des coups leur dégoût du vin. La table fut ensuite rendue excessivement pesante : quatre de nous se levèrent et employèrent toutes leurs forces pour la soulever : mais elle ne bougea pas, encore moins purent-ils la faire tourner. Une minute après, elle quitta le sol, à la hauteur d'un pied, soulevée par les Esprits avec tout ce qui était sur elle, et puis descendit doucement. Une personne alors put lui faire perdre terre, mais elle reprit encore plusieurs fois sa pesanteur.

Le 3 juillet.

Sept personnes à la séance.

La table s'agita, s'éleva dans l'air et ondula assez longtemps pour que j'aie pu compter à haute voix jusqu'à 62. M. Home fut soulevé légèrement au-dessus de sa chaise et tomba ensuite en extase. Ses bras s'élevèrent en l'air, et il quitta la terre à la hauteur d'un pied ; il redescendit et s'éleva encore à la hauteur de deux pieds. Son corps se dirigea vers madame Home, et dès qu'il l'eût touchée, il remonta de nouveau, ployé dans une direction en avant, jusqu'à ce que sa tête dépassât le panneau central de la grande croisée ; il s'éleva quelques pieds de plus, et redescendit encore. Il faisait clair vers la fenêtre, et nous en étions très près. Il alla ensuite au fond de la chambre, et nous le vîmes s'élever ; nous vîmes en même temps briller trois étoiles, qui nous indiquaient sa position. Il descendit, revint à la table, complètement roidi, et quelques instants après recouvra son état normal.

Le 7 juillet.

Nous étions assis, au nombre de quatre, au centre de la croisée du salon de devant, occupés à causer, lorsque les Esprits commencèrent à donner des coups dans le parquet. M. Home apporta une petite table, et plusieurs manifestations se produisirent. Il y avait au fond du salon une table-sofa sur laquelle étaient placés une grande lampe et deux pots de fleurs contenant chacun cinq pieds de verveine au parfum de citron. L'un d'eux roula par terre, de lui-même, et alla se placer entre M. et madame Home. C'était par un beau soir d'été, il faisait parfaitement clair dans le salon. M. Home se laissa tomber sur le dos de sa chaise, et s'endormit profondément : il se leva bientôt et parcourut la chambre, conduit sans doute par un Esprit ; une grosse étoile brillait à son front, plusieurs autres étaient semées dans ses cheveux, d'autres luisaient au bout de ses doigts. Il fit des passes au-dessus de la verveine, sans la toucher. Aussitôt des nuages de parfums se répandirent dans l'air et parmi nous, par l'intermédiaire des mains de M. Home. Il continua encore ses passes, en disant, toujours dans un état d'extase : « Ainsi nous tirons l'essence du sein des fleurs, ainsi l'âme est enlevée au corps ; vous verrez demain les feuilles inférieures se flétrir, et dans quelques jours la plante mourir. »

Le fait se vérifia, quoiqu'il fût incompréhensible pour nous que cette plante dût mourir. – Nous descendîmes ensuite dans la salle à manger, et, après avoir pris quelques rafraîchissements, nos invités prirent congé de nous, et nous ne restâmes plus que trois, M. Home, assis près de la cheminée, madame Home, étendue sur le sofa, et moi lisant près de la table, à la lumière d'une lampe. Tout à coup de violents frappaient se produisirent dans l'énorme table à dîner ; elle vibra, s'éleva et balança dans l'air. M. Home fut conduit çà et là par la chambre, les contrevents se fermèrent, j'éteignis les becs de gaz, et les ténèbres nous enveloppèrent. Un Esprit toucha mes doigts, qui étaient sur la table, des voix résonnèrent dans l'air, et M. Home se mit à dire :

« Les Esprits essayent de parler. ».

« Oui, » fit une voix, nous essayons d'y arriver. »

J'entendis deux voix différentes et je demandai :

« Qui êtes-vous, cher Esprit ? »

Le nom fut donné et répété plusieurs fois. M. Home était conduit à travers la chambre, son front constellé d'étoiles, ainsi que l'extrémité de ses doigts. Une croix d'étoiles lui apparut ainsi qu'à madame Home ; pour moi, je n'en vis que la barre transversale. M. Home fut conduit à la croisée et il ouvrit la partie inférieure des contrevents, mais une force spirituelle la ferma tout à coup et ouvrit la partie supérieure. M. Home fut ensuite ramené vers le fond de la pièce, et il passa devant une énorme glace, une mer de verre. Je vis la forme qui le guidait : une large robe bleue, dessinant la tête et les épaules, l'enveloppait tout entière et traînait sur le sol. Il la suivait pas à pas ; je les vis tous les deux dans la glace : les traits, la figure et les cheveux de M. Home étaient parfaitement visibles, mais je ne pus saisir ceux de la forme sous

le voile bleu foncé qui la couvrait. Il passèrent devant la glace, et nous vîmes alors la figure d'une femme, dont la tête couverte d'un voile blanc le laissa tomber par terre : en même temps, mais un peu au-dessus, nous aperçûmes la forme d'un homme drapé dans le costume oriental.

Le 12 juillet.

Six personnes à la séance.

Les étoiles apparurent au-dessus de la tête de M. Home, et nous vîmes une lumière flotter au-dessus de nous, avec des doigts passant çà et là entre cette lumière et le plafond. C'était l'Esprit voilé. Je vis la main qui tenait le voile semé d'étoiles, et je distinguai le mouvement des doigts, pendant qu'il flottait en face de nous. Puis une étoile parut seule au-dessus de M. Home, et des fleurs nous furent données. La mère de madame Home fit le signe de la croix sur le front de sa fille, puis sur celui de son gendre. Deux doigts touchèrent le mien, et l'un d'eux, humide, fit le signe de la croix. On entendit déchirer du papier, et bientôt après une main spirituelle saisit ma main gauche, qui était sur la table, et en glissa entre mes doigts un lambeau. D'autres morceaux de papier furent de nouveau déchirés et un crayon fut jeté à l'autre bout de la chambre. Une clochette sonna dans l'air, l'accordéon, planant au-dessus de nos têtes, joua les airs les plus gais, puis les plus belliqueux, et madame Home vit l'Esprit de son père.

« Que Dieu vous bénisse tous ; bonne nuit ! » fut la dernière phrase épelée.

En regardant le papier qui avait été glissé dans ma main, j'y trouvai les initiales d'un Esprit bien-aimé, admirablement écrites au crayon, un fac-simile de son écriture quand il était sur la terre. Un papier avait été donné à madame Home par son père : il y avait dessus une croix surmontée d'une couronne, ce qui signifiait que nous devons tous porter la croix avant de porter la couronne.

Le 18 février 1862.

Six personnes à la séance.

Après maintes manifestations, M. Home tomba en extase, et s'adressant à une personne du cercle :

« Vous demandez, fit-il, à quoi bon ces triviales manifestations, telles que les frappements et les mouvements des tables, etc. ? Dieu sait mieux que nous ce qu'il faut à l'humanité ; d'immenses résultats peuvent jaillir de choses triviales. La fumée d'une bouilloire est peu de chose, mais voyez la locomotive ! L'étincelle électrique qui jaillit du dos d'un chat est une petite chose, mais voyez les prodiges de l'électricité ! Les tapements sont des choses insignifiantes, mais leurs conséquences vous conduiront au monde spirituel et à l'éternité ! Comment d'aussi grands résultats jaillissent-ils de si petites causes ? Le Christ naquit dans une étable, il n'était pas né roi. Si vous me demandez pourquoi il naquit dans une étable, je vous dirai pourquoi ces manifestations, quelque triviales et indignes qu'elles puissent vous paraître, ont été chargées d'apprendre au monde les vérités du spiritualisme. »

Les extraits qui précèdent seront lus avec intérêt par les personnes présentes aux phénomènes qui y sont relatés, et peut-être par un plus grand nombre. Je ne donne aucun nom, j'avance seulement les faits tels qu'ils se produisirent ; et j'ajoute que je crois impossible à qui que ce soit de croire à de telles merveilles, à moins d'un examen de *oculis* et *auribus* qui impose la foi.

F. C. P.

Ce journal contient plusieurs manifestations remarquables, parmi lesquelles la présence de l'Esprit voilé, qui depuis a maintes fois apparu à ma femme et à moi, ainsi qu'on le verra plus loin dans les pages éloquentes écrites par une femme hors ligne, madame Mary Howitt, à la mémoire de ma chère morte. Le voile de cet Esprit se leva graduellement durant les périodes successives de la maladie de ma femme et devint presque un indice de la mystérieuse approche de sa mort.

Il y a cependant un phénomène qui ne s'est présenté que dans la soirée rapportée dans le journal qui précède. Je veux parler du cas relatif à la plante de verveine, de l'extraction de son parfum, de sa vie, par quelques passes de ma main, et de l'expansion de toute son essence à travers le cercle des spectateurs pendant que sa tige, n'ayant plus de principes vitaux en elle, était condamnée à mourir. J'ai entendu déjà parler d'expériences mesmériennes faites avec quelque succès sur des plantes, mais jamais d'aucune expérience suivie d'aussi beaux résultats qu'avec la verveine. Il n'est pas prudent de baser un jugement sur des cas isolés, mais qui sait s'il ne se présentera pas d'autres exemples du même genre, qui expliqueront le pouvoir de la volonté humaine sur les formes inférieures de la nature ?

Je suis fâché d'être si souvent obligé de taire les noms de mes amis qui ont observé des faits extraordinaires ; mais si le lecteur s'en plaint, qu'il veuille bien en rappeler la raison et prendre la plus grande partie du blâme pour lui-même. A peine le nom de quelque honnête et courageuse personne est-il donné, sur ma demande de témoignage, qu'il devient immédiatement une cible pour les ridicules plaisanteries et les insolences des sceptiques, des indéclicats, des orthodoxes et des savants, en un mot, de tous ceux qui n'ont pas assez de raison pour penser, observer, peser et juger avant d'arriver à une conclusion. C'est peu encourageant pour des hommes, et encore moins pour des dames, de s'avancer ainsi et de tenir tête à ce flot de médisance. S'il est besoin d'un exemple pour venir à l'appui de cette assertion, si ce n'est pas un fait évident en cette époque peu généreuse, que mes excellents amis veuillent bien examiner à quel point je vais être insulté, de quels noms je vais être désigné, et avec quelle facilité on va me donner au diable, pour avoir simplement et sincèrement retracé dans ce petit livre quelques incidents de ma vie, dont la relation ne m'a coûté que la peine de l'écrire sans aucune prétention. J'ai eu le bonheur de ne jamais trop me soucier des mauvaises opinions conçues de moi, et toutes basées sur la plus grande ignorance ; mon silence constant, lorsqu'un seul mot eût suffi pour réfuter les sottises et fausses nouvelles répandues à mon préjudice, est une preuve suffisante de mon indifférence à de telles attaques. Je suis fâché, cependant, de la malignité et de la sottise déployées par tant de gens, non pour moi, mais pour eux. Je n'attends pas d'eux une autre attitude à la vue de ce qu'ils liront dans mon livre, par la raison que dans l'état présent de leur esprit, la vérité ne saurait être acceptée par eux. Ces faits deviennent des impossibilités à leurs yeux, pendant qu'à moi et à une foule de mes amis, qui depuis nombre d'années les ont vus, observés, étudiés, eux et leurs conséquences, leur étrangeté même est bien près d'avoir disparu. Nous devons cependant accorder quelque chose à ces pauvres ignorants qui, assis tranquillement chez eux, déclarent ces manifestations impossibles, sans s'être donné la peine d'essayer de les observer, ou même de rassembler les premiers éléments nécessaires à la formation d'une opinion sur des faits de cette nature. Ces personnes ne sont pas si injustes ni déshonnêtes que cette autre classe dont sir Davis Brewster est le type, qui, dans l'intérêt supposé de sa position dans le monde scientifique, n'a aucun scrupule à dire les plus gros mensonges, à nier ce qu'elle a vu, et, qui plus est, à tromper les personnes simplement ignorantes.

J'ai donc l'espoir que mes amis seront jusqu'à un certain point, excusés pour n'avoir pas apposé leurs noms à leurs récits. S'il m'était permis de les publier, ils ajouteraient une grande valeur à leurs témoignages, et le public serait certainement bien surpris en apprenant quelles sont les personnes qui ont étudié la question et se sont portées garantes de ces faits extraordinaires.

Dans la société, ces connaissances nouvelles sont largement répandues, et peut-être n'est-il pas le moins digne de remarque de voir la confiance entière avec laquelle ces faits sont acceptés dans des sociétés nombreuses et composées de personnes de tout rang, comparée au ton d'incrédulité qui est empreint dans presque tous les jugements de la presse. De ceux qui condamneront ouvertement tel passage de mon livre, il n'en est pas un qui ne compte parmi ses amis intimes, ou parents ou corédacteurs plusieurs personnes qui croient avec raison. Il serait curieux de mettre le langage que tel de mes détracteurs tiendra à de telles gens en regard de celui dont il usera dans son journal pour faire la critique de mon livre aux masses ignorantes, qui attendent, il ne l'ignore pas, toute espèce d'insolences de sa part, et seront certainement charmées de les dévorer. S'il était nécessaire, il me serait facile de donner quelques noms qui justifieraient amplement ce que je viens de dire sur ces pauvres conducteurs du public aveugle.

Le témoignage que je me permettrai maintenant de produire est celui d'une dame dont la véracité et le pouvoir d'observation méritent la plus grande créance : je regrette de ne pouvoir donner que son initiale et d'être obligé de l'appeler seulement madame S. Elle avait perdu son mari quelque temps avant que je fisse sa connaissance.

« La première séance à laquelle j'assistai eut lieu dans l'été de 1862, chez M. Home, au moment où il était plongé dans la plus profonde affliction. Je n'avais rien vu auparavant des phénomènes spiritualistes, mais j'en avais beaucoup entendu parler par un de mes vieux amis qui plus tard me présenta à M. Home. Les manifestations qui se produisirent ce soir-là dépassèrent de beaucoup en merveilleux ce que j'avais lu et entendu dire jusqu'alors, et me parurent des plus convaincantes. Après maints frapements et maints mouvements de la table, etc., mon mouchoir fut enlevé de ma main, et l'alphabet consulté donna les mots suivants :
« Ne pleurez plus ! »

Mon mouchoir revint ensuite sur la table, du côté opposé à moi, s'éleva doucement à un mètre au-dessus de sa surface, la traversa gracieusement et se plaça sur la table tout à fait en face de moi. M. Home tomba ensuite en extase et me dépeignit mon pauvre mari avec une fidélité extraordinaire ; il dit combien il était noble de corps et de visage, et combien il l'aurait aimé s'il l'avait connu sur la terre ; puis il ajouta :

« Mais quelle est cette Marie debout près de lui ? Quelle noble femme ! Comme elle l'aime, comme ils sont heureux ensemble, et comme ils vous aiment, tous les deux !... Vous étiez son étoile sur la terre... Mais que se passa-t-il à propos de sa montre ? Vous oubliâtes de la monter ; combien cela vous rendit malheureuse ! »

C'était un détail connu de moi seule : j'avais monté la montre de mon mari le soir où je le perdais, et je résolus de ne la jamais laisser s'arrêter ; mais un mois après, à mon retour à notre vieux toit, j'oubliai un soir de la monter et grande fut ma peine le lendemain matin quand je m'en aperçus, mais je n'en parlai pas à la sœur de mon mari qui habitait avec moi. – Une foule d'autres faits se produisirent à cette séance, intéressante pour moi et pour bien d'autres.

Un mois après j'assistai à une seconde séance. Quelques particularités remarquables furent dites par M. Home, en extase, à une dame présente, à propos d'un de ses amis défunts. M. Home se rendit ensuite à l'autre extrémité de la chambre, et cette dame me dit tout bas :
« Comme c'est étonnant ! voilà plus de trente ans qu'il est mort ! »

Aussitôt M. Home, que je croyais être trop éloigné de nous pour qu'il pût entendre, répondit d'une voix retentissante :

« Ne dites pas cela ; il ne l'est pas, il n'est que parti ; rien ne tue, excepté le péché ; le péché tue par la voix du démon, mais ceux qui vivent dans le Christ ne meurent jamais. »

M. Home vint ensuite près de moi et me dit que mon mari et sa mère (la Marie ci-dessus mentionnée) étaient derrière ma chaise et qu'ils désiraient tous les deux pouvoir me consoler. Il me donna le message suivant :

« Ma chère Adélaïde, toutes vos prières sont écoutées, vos bonnes pensées sont vues, ainsi que votre patience et votre tendre espoir. Nous ne sommes, ni ne serons jamais séparés : nous sommes un dans le Christ. »

Il me dit ensuite que j'avais eu avec mon mari une longue conversation huit mois auparavant, et qu'il me bénissait maintenant pour cette conversation. Nous étions, me dit-il, assis chez nous dans notre salon, chacun dans notre fauteuil, séparés l'un de l'autre par la petite table ronde ; je venais de lire un chapitre du *Nouveau Testament*, et cette nuit même l'ange du Seigneur avait posé sa main sur le front de mon mari, qui depuis cette époque commença à décliner. Je me souviens parfaitement de la conversation en question, et elle était en effet très remarquable. J'avais lu le soir la prière aux domestiques, et nous avions parlé plus d'une heure dans notre salon avant de nous retirer dans notre chambre à coucher. Ce sont des faits que je puis affirmer, et quoique mon nom ne soit point donné ici, M. Home a mission de le révéler à quiconque désirera être convaincu. Le soulagement que j'ai reçu de ma foi nouvelle a été pour moi inexprimable ; aussi eussé-je cru d'abord que le spiritualisme était un péché ou qu'il fût défendu par Dieu, rien ne m'aurait empêchée ensuite de penser le contraire. Je me suis sentie depuis plus calme, plus confiante dans mon Dieu, mon Sauveur, que je ne l'avais jamais été auparavant. M. Home me dit que mon cher mari était toujours près de moi durant mes prières ; je sais en effet qu'il est là, par l'intermédiaire du Christ. »

Nous passâmes les mois de juillet, août et septembre 1861 à Folkestone. Mon pouvoir m'avait quitté, mais madame Home continua à voir chaque jour des Esprits. De là nous allâmes à Brighton, où nous restâmes jusqu'au mois de décembre. Dans une soirée de novembre, à une heure assez avancée, ma femme se trouvant alors couchée, j'étais au salon avec un ami, lorsque tout à coup un courant d'air étrangement froid sembla nous envelopper, et des craquements se firent entendre. En résumé nos impressions n'étaient rien moins qu'agréables, lorsque nous entendîmes ma femme cogner au plafond, le signal convenu pour m'appeler. Je courus auprès d'elle, et elle me dit :

« Daniel, ne me quittez pas ; il y a un Esprit dans la chambre dont la présence m'est étrangère et fort désagréable. J'ai l'impression que quelque malheur est arrivé ou va arriver. »

Je restai avec elle, mais nous n'entendîmes ni ne sentîmes rien d'extraordinaire. Le lendemain matin, au moment de nous mettre à table pour déjeuner, je trouvai à ma place une lettre d'un de mes plus chers amis, où il m'annonçait la mort de son fils, dans les circonstances les plus pénibles. Il était évident que c'était l'Esprit de ce dernier qui était avec nous la veille.

Nous rentrâmes en ville en décembre, et au mois de janvier 1862 le pouvoir me revint, mais dans une très faible proportion. Un jour, tandis que nous étions assis devant la table, celle-ci frémit de ce tremblement relaté si souvent, et immédiatement après la sonnette de la bonne de mon jeune enfant se fit entendre. La servante monta immédiatement, la chambre de la bonne étant au troisième étage, et revint bientôt me dire que celle-ci désirait me parler. J'y allai, et trouvai l'enfant assis sur son lit, une expression de terreur empreinte sur son visage.

« Oh ! Papa, me dit-il, je n'aime pas que mon lit se balance ! »

Je crus aussitôt à quelque mal de tête ou à une légère indisposition qui aurait donné naissance à un étourdissement, mais il me répondit qu'il se portait parfaitement.

Je restai quelques minutes avec lui, puis allai rejoindre mes amis au salon. Environ une demi-heure après, ces oscillations se répétèrent et la sonnette de la bonne retentit de nouveau. Je retournai près de l'enfant, qui me dit que les vacillations avaient été plus fortes qu'avant, et me pria de rester couché près de lui jusqu'à ce qu'il s'endormît. J'accédai à sa demande, et dix minutes après il dormait profondément. Les Esprits nous dirent ensuite que c'était par inadvertance qu'ils avaient fait trembler le lit de mon enfant.

Un autre exemple de ces vacillations ressenties en dehors de la chambre même des séances se produisit une dizaine de jours avant que j'écrive ces lignes. Une femme de chambre sourde et

muette habitant la même maison que moi, et qui ne savait rien ni de ma présence dans la maison ni des manifestations spiritualistes, vint dire un jour à une jeune dame, sa maîtresse : « Comme vous avez dû danser, hier soir ! La maison tremblait tellement que j'en étais tout étourdie ! »

Nous étions réunis ce soir-là dans un salon du rez-de-chaussée, et la principale manifestation qui se produisit durant la séance avait été une violente oscillation de la chambre. Cette domestique était alors au troisième, et la maison est une des plus solidement bâties d'un des plus jolis quartiers de Kensington.

CHAPITRE XII

In memoriam

Le 20 février 1862, nous quittâmes l'Angleterre pour aller au château de Laroche, près de Périgueux, en France, la résidence méridionale de mon beau-frère. Je ne reviendrai pas sur les dernières scènes qui attristèrent les derniers moments sur la terre de celle qu'il a plu à Dieu d'enlever, au printemps de sa vie, pour la porter vers les sphères radieuses. Elle est heureuse là-haut, et plus que jamais elle est mon espérance et mon étoile directrice, mon bon ange gardien, veillant sans cesse sur son enfant chéri et sur son mari, séparée de lui, mais non perdue, et plus que jamais présente en esprit auprès de moi. J'espère que nous nous reverrons un jour auprès du Dieu miséricordieux et que nous passerons ensemble notre vie éternelle dans l'éternité du monde supérieur.

Qu'il me soit permis ici de rapporter le doux hommage rendu à sa mémoire par madame Howitt, dans une notice biographique, où elle donne quelques détails sur le caractère d'une femme qui n'avait pas besoin de témoignages écrits pour tenir la première place dans les meilleurs souvenirs de ses amis. A ceux qui ne la connaissaient pas, ces quelques lignes montreront l'effet de la communion spirituelle durant les longues périodes de sa maladie, et la tranquille attente de l'heure suprême par un être pour qui la sphère radieuse des Esprits était devenue une vérité consolante, depuis les fréquentes relations qu'il avait entretenues avec les anges bienveillants partis de la terre avant lui.

In memoriam.

« Madame Alexandrine Home, la femme de M. Daniel Dunglas Home, a été rappelée de ce monde le 3 juillet dernier, au château de Laroche, Dordogne, France, la résidence de sa sœur la comtesse Luboff Koucheleff Besborodka, à l'âge de vingt-deux ans.

Madame Home était la plus jeune fille du général russe comte de Kroll, et était filleule de feu l'empereur Nicolas. Son éducation se fit à l'institution Sainte-Catherine, en même temps que celle de madame la duchesse de Morny. M. Home, qui a été reçu avec beaucoup de distinction à la cour de la plupart des souverains de l'Europe, devant lesquels les phénomènes extraordinaires dont il est le médium, se sont produits avec un grand succès, était allé passer le printemps de 1858 à Rome, dans l'intérêt de sa santé, lorsqu'il y fit la connaissance de la jeune personne qui devint son épouse le 1^{er} août de la même année. Le mariage eut lieu à Saint-Pétersbourg.

Deux aides de camp de S. M. l'empereur Alexandre assistèrent en qualité de témoins, et S. M. fit cadeau à M. Home d'une bague en diamant d'une grande valeur. A la naissance du seul enfant issu de ce mariage, l'empereur continua de témoigner à M. Home sa haute bienveillance en lui donnant une bague en émeraude enrichie de diamants. M. et madame Home entrèrent ainsi dans la vie conjugale avec toutes les conditions de bien-être et de bonheur : nombre d'amis ne cessaient de fréquenter leurs salons, et leur double félicité s'accrut de cette tranquillité d'esprit, source la plus pure des béatitudes terrestres, et à laquelle la nature tendre et aimante de madame Home contribuait puissamment. Ils ne pouvaient être qu'heureux, car leur affection était aussi pure que sincère, et lorsque leur union fut bénie par la naissance de leur fils, ils ne devaient plus avoir qu'un rêve, l'élever de façon à lui faire une place dans leur bonheur.

Cependant, au milieu de ces splendides espérances dont leur avenir s'étoilait, il fut décrété que la jeune épouse n'avait que peu de jours à rester sur la terre. Dix-huit mois environ avant ce départ funeste, le médecin, mandé par elle au sujet d'une prétendue indisposition, découvrit, à la grande douleur de ceux qui l'aimaient, des signes si évidents de consommation dans sa constitution que, selon toutes probabilités humaines, son existence devait être d'une courte durée. De telles nouvelles données à une jeune femme heureuse et entourée de tout ce qui peut faire la vie attrayante eussent été reçues, en un cas ordinaire, comme la plus terrible des calamités ; mais il n'en fut pas ainsi avec madame Home : quoiqu'elle n'eût alors qu'à peine vingt et un ans, elle accepta cet arrêt avec un calme parfait. Que la volonté de Dieu soit faite, telle fut la loi consolante de sa vie, et Celui qui avait fait son existence si bénie ici-bas ne faillirait pas à lui continuer son même amour et sa même grâce dans les sphères élevées où il allait la transporter. Il n'y a que la plus profonde conviction dans la sagesse et l'amour suprêmes qui peuvent ainsi plier l'âme humaine à cette obéissance passive à ses décrets mystérieux en apparence si sévères.

Disons maintenant comment le divin Père avait guidé et instruit sa jeune disciple dans cette science, la plus haute et la plus profonde de toutes, celle qui rend l'obéissance aisée et la soumission facile, et fait l'âme tranquille, joyeuse même devant les incidents les plus terribles et les plus contraires : nous saurons alors, si nous ne la comprenons parfaitement, l'origine de cette étrange, pour ne pas dire hors nature, volonté de quitter une vie terrestre au milieu de conditions qui auraient dû la rendre si attrayante : elle était une ferme croyante dans le spiritualisme. L'amour de Dieu l'avait initiée aux vérités du monde spirituel ; il lui avait été donné de résoudre la grande, mystérieuse et insondable énigme de la vie future, et telle fut sa fidélité aux connaissances qui lui avaient été ainsi départies, qu'elle était prête à la témoigner dans la vie comme dans la mort. De même que tous les spiritualistes d'expérience, elle comprenait que la vie d'ici-bas, quel qu'en soit d'ailleurs le terme, n'est qu'une école dans laquelle Dieu prépare l'humanité à de plus hautes connaissances, un pèlerinage, ou passage, par lequel il désire la conduire à un autre séjour plus fortuné. Elle savait que dans cette nouvelle existence, quoiqu'elle ait perdu son enveloppe terrestre, et qu'elle fût séparée de ceux qu'elle aimait sur la terre, elle pouvait encore veiller sur eux, les aimer comme leur ange gardien, et retrouver dans sa zone spirituelle ceux partis avant elle, Esprits glorifiés qui la conduiraient au trône de grâce et d'ineffable amour. S'il est vrai qu'il soit héroïque d'affronter la mort avec un courage inébranlable, cette aimable et charmante jeune femme, cette enfant gâtée de la fortune et du bonheur déploya un héroïsme presque sans égal, et prouva ainsi combien est forte et consolante, aux heures suprêmes de la vie, la foi du spiritualiste chrétien. La première nouvelle, si inattendue, de la gravité de cette affection parvint, à une âme ainsi préparée, dénuée de toute son horreur. La mort avait dépouillé pour elle ses terreurs ; durant les épreuves et les souffrances physiques qu'elle traversa, elle ne perdit rien de sa confiance profonde dans l'avenir. Ce calme, en vérité, fut le trait caractéristique de sa longue et pénible maladie.

Il était si profond et si remarquable, qu'il allait jusqu'au phénomène : il fut jugé tel par les médecins éminents qui la traitèrent à Londres, et plus tard en France, ainsi que par monseigneur l'évêque de Périgueux, qui la visita fréquemment durant les derniers moments de son séjour ici-bas. Les derniers sacrements lui furent administrés par ce prélat, qui pleura comme un enfant, et observa que de tous les lits de mort auxquels il avait été appelé dans sa carrière ecclésiastique, celui de cette jeune femme l'avait le plus impressionné.

Pendant le séjour à Londres de M. Home, les remarquables manifestations produites par son pouvoir médianimique, jointes aux charmantes qualités de sa jeune femme, avaient naturellement réuni autour d'eux un grand nombre d'amis, qui ne pouvaient comprendre tant de calme, d'aménité, de grâce attrayante même au sein de la souffrance, et surtout la joie qu'elle manifestait à son futur départ de ce monde : un tel spectacle ne manquait pas de laisser

pour quelque temps dans l'ombre les dons merveilleux de son mari. Si Addison appela à son lit de mort son infidèle gendre pour qu'à la vue de son calme il apprît de quelle façon un chrétien devait mourir, de même les incroyables de la foi spiritualiste purent, à l'aspect de cette jeune femme si heureusement douée, voir avec étonnement, non seulement avec quel sang-froid, mais aussi avec quelle gaieté elle regardait la mort. Une autre anomalie aux yeux du chrétien protestant était l'absence de cet abattement moral, commun chez le pécheur coupable ; point de phraséologie sur ses lèvres qui rappelle celle du saint mourant dans la souffrance, nulle parole d'expiation, nulle allusion à l'œuvre de la grâce par rapport à son âme, ni aux supplices du Sauveur mort pour elle sur la croix. Et pourtant, avec la candeur d'un enfant qui a accepté l'amour de Dieu comme un don naturel, elle aimait le Sauveur et se réjouissait en lui ; elle reconnaissait sa bonté suprême avec toute l'humilité de son âme, mais Gethsémani et le mont fatal de la croix n'étaient pas présents à sa pensée ; l'agonie et le mal ne tenaient pas de place dans son expérience. Elle était la personnification vivante de sa propre Église, la foi grecque ; de cette Église où elle avait été élevée, et dont le principe fondamental est de voir dans le Sauveur moins le crucifié que le ressuscité, le triomphe plutôt que le martyr, le péché ou la mort, le vainqueur au lieu de la victime, en un mot de voir en lui le Seigneur qui a dit à ses élus :

« Réjouissez-vous que vos noms soient écrits dans les cieux ! »

Telle m'apparut, à moi, qui la vis souvent durant cette courte période de son séjour sur la terre, la cause qui fit ses derniers moments si joyeux, alors que la simplicité de son cœur la mettait à l'abri de toute phraséologie prétentieuse et de toute pensée à effet ; ces causes-là, heureusement combinées avec les notions qu'elle avait de l'existence spirituelle, produisirent le calme remarquable, cette béatitude avec laquelle elle attendit la fin de sa vie terrestre. En vérité, son Sauveur était remonté aux cieux pour elle, et, avec la foi naïve et confiante d'une nature aimante et enfantine, elle voulait non seulement aller à lui, à son appel, mais aussi quitter volontiers tout à ses commandements, sachant que son amour lui ouvrirait de plus larges et de plus glorieuses sphères qui lui permettraient de veiller plus efficacement et plus tendrement sur les êtres chéris qu'elle laisserait derrière elle.

Durant cette courte mais intéressante période du déclin de sa santé à Londres, son remarquable oubli d'elle-même fut un autre trait caractéristique qui la rendit chère à tous ses amis. Même dans la période aggravante de son mal, elle fit de constants efforts pour les voir, et de fréquentes séances, où elle prenait une joyeuse part, avaient lieu dans l'appartement qu'ils habitaient. Alors se produisirent plusieurs incidents d'un caractère merveilleux et touchant, et un bien petit nombre d'initiés gardent aujourd'hui précieusement quelque tendre fleur, quelque petite branche odoriférante son emblème à elle – qui leur furent présentées par des mains d'Esprit, comme un petit souvenir pour chacun d'eux.

La perception spirituelle de madame Home prit naissance dans les premières périodes de son mal, et pendant sa maladie elle fut constamment en rapport avec les habitants de l'univers spiritiste. Ses plus fréquents visiteurs étaient son père et sa mère, et la mère de son mari. Elle reçut d'eux les plus caressants messages, les plus douces paroles de bienvenue relativement à son séjour spirituel. Elle était aussi visitée souvent par l'Esprit d'une femme voilée, qu'elle ne connaissait pas, mais dont la présence lui était d'un grand soutien, quoiqu'elle ne parlât jamais ni ne levât son voile. M. Home apprit que ce bon Esprit continuerait à porter son voile jusqu'à la fin, et qu'alors ce même voile serait jeté sur l'Esprit nouveau-né de sa pauvre chérie, pour lui cacher les pleurs et les sanglots répandus et exhalés autour du lit où reposerait son corps. Pendant les derniers six mois de sa maladie, le voile de l'Esprit se releva lentement et graduellement des pieds vers la tête : aux deux derniers jours, l'Esprit lui apparut avec son voile roulé comme un diadème autour du front, à l'exception pourtant d'une partie qui, comme un feston, tombait sur sa figure.

Un jour, plusieurs personnes qui étaient dans la chambre de la malade virent la main et le bras de l'Esprit jusqu'à l'épaule : ils paraissaient être d'une substance lumineuse, admirablement formés, et couverts d'une sorte de voile de lumière.

Le compositeur distingué, M. Magnus, de Paris, vint voir madame Home au château de Laroche, durant les trois dernières semaines de son séjour sur la terre ; presque chaque jour elle le pria de jouer au piano pour elle, et là, tranquillement étendue dans son lit, elle écoutait cette douce musique, sa figure s'éclairait d'une expression étrange, pendant que sa main marquait la cadence. Un jour, à la fin d'une de ces séances, elle lui dit :

« Tout cela est fort beau, mais bientôt j'en entendrai une plus belle encore. »

Fréquemment encore, durant les trois premiers et les deux derniers mois de sa maladie, elle entendit, ainsi que les personnes qui l'entouraient, de suaves mélodies d'une musique spirituelle, qu'on eût prises pour des chœurs de voix mélodieuses. Pendant le dernier mois, les paroles se faisaient plus distinctes et revêtaient la forme du chant des morts en usage dans l'Eglise russe.

Elle s'en alla de ce monde le 3 juillet ; le samedi suivant, son petit enfant, âgé de trois ans, dit un matin à sa nourrice en se réveillant :

« J'ai vu maman, elle est très bien maintenant. Elle est avec Dieu, et elle m'a dit que mon oncle Grégoire et ma tante Luba sont mon parrain et ma marraine, qu'ils seront bons pour moi, et que je dois les aimer. »

A ses funérailles, dont le service divin fut conduit par le vicaire général du diocèse, quatre domestiques de sa sœur demandèrent à mener chacun un cheval du char funèbre jusqu'au cimetière, en disant qu'ils ne sauraient voir des étrangers si près du corps de celle qui avait toujours eu pour eux une bonne parole et un regard ami. Les paysans, au lieu de jeter, selon la coutume, la terre sur son cercueil, le couvrirent d'abord de fleurs, – la plus convenable parure dont ils pussent l'orner, la meilleure expression de leur amour.

Tel est en peu de mots le récit d'une vie courte mais charmante sur notre terre. Toute brève qu'elle fut pourtant, rarement le plus vieux et le plus expérimenté chrétien orthodoxe atteignit à un plus haut degré de pénétration religieuse, de clairvoyance pieuse et de confiance en Dieu, que cette jeune et sympathique femme, qui arriva là par les voies mêmes et les enseignements que le monde religieux ignore encore et refuse de reconnaître.

Bénédictions, néanmoins, Dieu le Sauveur pour chaque révélation et manifestation nouvelle de sa divine existence, et pour chaque enseignement nouveau de son Esprit saint. »

Mary HOWITT.

Je dois à une autre excellente amie, madame S. C. Hall, tout aussi recommandable par la sincérité de son cœur que par le talent qu'elle a d'exprimer les meilleurs sentiments de l'âme, un récit contenant ses impressions sur ma pauvre femme, ainsi que ses observations les plus intéressantes sur les phénomènes spiritualistes. Elle s'exprime ainsi : « Il a plu à Dieu de rappeler à lui, il y a quelques mois, une dame chère à tous, qui, pendant son court séjour parmi nous, sut se faire adorer par ses amis et ceux de son mari : je parle d'une personne bien aimée de nous, de Sacha, la femme de M. Daniel Home.

Élevée avec tout le soin d'une dame russe de haute position, elle était bien mieux partagée encore sous le rapport du charme et de l'amabilité, du sentiment, et de cette beauté particulière qu'on peut appeler la grâce, sans oublier cette douce simplicité de nature qui la rendait transparente comme du cristal. Une rare appréciation du beau était encore un de ses brillants apanages : son intérêt et son admiration pour tout ce qui appartenait à l'art élevé était le résultat chez elle d'une perception innée, bien rare chez des personnes que l'âge n'a pas encore mûries : avec un raffinement d'acuité dans la perception déjà si vive de son sexe, elle sentait pendant que d'autres raisonnaient : c'était une flamme, c'était une femme.

Au moment où je la connus, la vie et le bonheur irradiaient d'elle ; vingt ans à peine, à l'aube de l'épanouissement de ses joies, adorant son mari, son enfant, ses amis, et se sentant aimée de tous. La moindre atteinte à ses sympathies donnait à sa physionomie un ton grave, plein de charme : ses yeux devenaient profonds et songeurs, ses lèvres roses s'agitaient, et la jeune fille faisait place à la femme au cœur tendre, ardent et profond. Elle était sensée aussi, et dans les folâtres expansions de la jeunesse, elle savait trouver à propos une phrase, un mot plein de sagesse et de raison.

Hélas ! Ce fut bientôt qu'il devint évident pour nous que cette vie enjouée devait être d'une durée bien courte, mais elle, elle en avait été instruite bien longtemps avant nous ; elle ne douta pas un moment qu'elle avait été désignée pour aller au pays meilleur. Elle s'entretenait avec son mari, avec nous tous, ses amis, de son prochain voyage, espérant bien plus, sachant qu'il lui serait permis encore de veiller sur son enfant, de guider son mari, de communiquer avec ses amis ; et cela était dit avec une calme et libre gaieté, dans le cercle de réalités charmantes, auprès d'un mari qu'elle adorait comme il le méritait. Il était presque impossible d'entendre cette voix musicale, de sentir la pression de ses petites mains d'enfant, d'observer sa physionomie pleine de vie, et de songer à ce changement terrible et prochain qui jette le mortel dans l'abîme de l'immortalité.

Que cela est dur à penser, nonobstant la phrase si souvent répétée :

- Que ta volonté soit faite !

A mesure que le printemps approchait, j'apercevais à chaque visite quelque changement en elle, moins visible pourtant dans sa personne que dans son esprit. Fatiguée de souffrir, la jeune et fragile créature soupirait au départ : elle aspirait à la délivrance des peines corporelles, à la délivrance d'une insomnie sans fin ; elle implorait la faveur de quitter le corps pour vivre de la vie d'esprit. Elle parlait de ce passage comme un malade parle d'un changement d'air, avec l'espérance étoilant son front. J'avoue que je ne comprends pas cette tournure d'esprit : je regarde avec joie en avant pour rencontrer ceux que j'ai aimés et perdus sur la terre, j'attends avec impatience l'époque où ceux que j'ai laissés derrière moi, confiants dans le même Médiateur, s'inclineront à leur tour devant l'adoré Rédempteur, et s'uniront, en sa présence, aux Esprits des hommes justes rendus parfaits, de façon à ce que nous soyons tous un dans le Christ, mais la certitude où était cette jeune créature de revenir sur la terre pour veiller sur son mari et son enfant, et sur tous ceux enfin qu'elle contenait dans son cœur expansif, était pour moi un fait incompréhensible ; c'était pour moi comme si elle avait cru qu'après sa mort le ciel descendrait avec elle sur la terre. Sa foi dans son bonheur futur était admirable, mais la mort, aussi bien que la vie, était pour elle un poème, ses pensées et ses actions étaient de la poésie, son existence même avec ses souffrances était un hymne de chaque jour. Elle s'amusait au-delà de toute expression aux séances dont la société ne se composait que d'intimes. Un de ses bonheurs était de nouer de petits bouquets de fleurs avec un de ses longs cheveux noirs, de les jeter ensuite dessus ou dessous la table, ou à travers la chambre, et de demander à un Esprit de les apporter à tel ou tel de ses amis. Ses désirs étaient invariablement exaucés ; je conserve et conserverai tant que je vivrai ces fleurs comme un gage de sa vive amitié. A ces tendres marques d'affection se mêlaient des promesses de revenir parmi nous, lorsqu'elle n'aurait plus de corps mortel, lorsqu'elle ne souffrirait plus. Elle ne douta jamais que cela ne lui fût permis, et elle aimait à s'appesantir sur le bonheur ineffable qu'elle éprouverait alors. Il n'y avait pas en elle la moindre nuance de tristesse : jamais plus joyeuse et plus constante foi dans l'immortalité de l'âme ne se révéla à moi. Nous ne pouvions nous empêcher parfois de remarquer une distraction passagère, dans laquelle ses yeux illuminés d'un éclair radieux, erraient çà et là autour de la chambre, et alors toute sa physionomie souriait, comme si elle eût reconnu un Esprit ami. Chaque jour devait marquer sa fin, pensait-elle en voyant s'approcher le terme de sa carrière, et cependant les anges vinrent encore plus près d'elle !

Par moments, sa patience à supporter le fardeau pesant de ses souffrances avait quelque chose de merveilleux, et quand, à la fin, désespérant de voir l'été, si tard à venir cette année, elle reçut mon adieu, elle pressa ma main dans sa main amaigrie, en ajoutant dans son joli anglais, bien accentué alors :

« Sentez-la, sentez-la bien, afin que vous puissiez vous la rappeler, quand je reviendrai près de vous. »

Quelques mois se passèrent, juillet arriva, et avec les premiers jours la nouvelle de son départ pour sa nouvelle demeure.

J'ai été maintes fois convaincue (comme je le suis à présent) de sa présence près de moi ; mais je n'ai aucun pouvoir médianimique, et à part le source d'une fraîche brise qui passe sur ma main ou mon front, et que l'aile de l'ange produit sans doute, je n'ai de sa présence nulle autre preuve, dont je n'ai pas besoin du reste.

M. Home revint en Angleterre, et après notre première entrevue (ceux qui aimaient la trépassée ne pouvaient donner à cette rencontre l'épithète de pénible, car il était sûr de son bonheur), nous projetâmes une séance pour le soir même dans le salon, qui avait été éclairé selon l'ordinaire. Nous n'étions que cinq, cinq qui avions tous connu et aimé Sacha.

Avant l'arrivée de ce que le monde appelle la mort, elle avait demandé à son mari de me donner un petit bonnet en dentelle, brodé par elle-même, et j'avais prié celui-ci de me donner une boucle des cheveux de Sacha ; il apporta l'un et l'autre objet, noués dans un des mouchoirs blancs de sa femme, et les plaça sur la table. Des manifestations se produisirent ce soir plus nombreuses qu'à l'ordinaire : non seulement la table, mais nos chaises ainsi que l'appartement frémirent, et un tonnerre de frapements roulait autour de nous. Une dame, à qui le spiritualisme avait été une source de grande consolation, reçut plusieurs messages en réponse à ses pensées ; un sculpteur éminent, dont les moments sont constamment remplis par des travaux officiels, et qui s'était levé de bonne heure pour achever un buste de Sacha, qu'il désirait offrir à son mari (ce fait n'était pas même connu dans sa propre maison), reçut le message suivant :

« Grâce à votre lever matinal, j'ai été souvent près de vous. »

Pendant que ce message était épelé, il sentit plusieurs fois sa petite main, sur la sienne, caressante confirmation de ses remerciements. C'était la première fois qu'il avait senti le toucher d'une main spirituelle : cela l'émut profondément. M. Home plaça la broderie et les cheveux sous la table. « Sacha, dit-il, désire vous les présenter elle-même. » Aussitôt après je sentis qu'on tirait ma robe, je baissai ma main, et le bonnet fut non seulement placé en elle, mais mes doigts furent fermés sur lui par sa main ; je ne pouvais m'y tromper, je la connaissais si bien ! Ma robe fut encore tirée, je descendis ma main sur mes genoux et là je sentis encore la sienne plus distinctement : elle était entièrement placée dans la mienne : elle me fit une pression et s'en alla me laissant la tresse de cheveux.

L'alphabet fut de nouveau demandé et les mots suivants furent épelés :

« Donnez-moi le mouchoir, je désire l'offrir à madame S... Oh ! Je la remercie pour ses magnifiques fleurs ! »

(Madame S. avait l'habitude de lui en envoyer durant sa maladie.) M. Home jeta par terre le mouchoir qui avait contenu la broderie et les cheveux. Il fut aussitôt roulé et noué, puis mis dans la main de madame S... Beaucoup d'autres manifestations se produisirent dans cette séance, chacune d'elles révélant constamment la présence de pouvoirs spirituels, telles que la réception de messages consolateurs portés sur les ailes des Esprits, et qui nous font tous remercier Dieu de ce que pour nous le spiritualisme a été le serviteur du christianisme.

Mais notre chère Sacha est loin d'être la seule de mes amies défuntes, ou plutôt en allées, dont j'aie reçu de doux, consolants et fortifiants messages. Une, que j'aime et que j'adore plus que toutes celles parties avant elle, m'a donné, d'une façon irréfutable, la certitude bénie de l'intérêt qu'elle prend à notre bien-être spirituel, et a, par ses préceptes, aussi bien que par

d'habiles citations des saintes Écritures, fortifié l'armure de notre foi, et, s'il est possible rendu plus brillante l'espérance de la gloire qui nous sera révélée dans l'éternel avenir. N'est-ce pas là un véritable soulagement ? Je ne prolongerai pas la série de ces souvenirs heureux, quoique cela me soit facile. Le spiritualisme a été pour moi un bienfait, dont je ne puis être assez reconnaissante, moins à cause de moi que de tant d'autres qui me sont si chers : car, s'il m'a donné plus de rayons de soleil, il ne m'a apporté aucune lumière. Je veux parler ici du spiritualisme tel qu'il est connu et cru par moi et les miens. Je dis connu, parce que depuis environ cinq ans nous avons eu en foule des preuves de sa réalité. Je m'explique. Je rends grâce à Dieu de n'avoir jamais douté un seul instant des saintes vérités du christianisme, et de ne les avoir jamais acceptées comme de froides réalités. Ma chère mère était d'une origine purement huguenote, et aurait, à n'importe quel moment de sa vie, marché froidement au supplice, plutôt que d'abattre un iota de sa croyance dans l'existence, la mission, et les miracles de Dieu le Christ. Je bus à la fontaine de cette foi dès ma plus tendre jeunesse, et chaque soir, le chapitre habituel était lu, commenté et discuté. Aussi la foi religieuse se développa en moi, et devint ma grande joie, mon triomphe, mon espoir et ma confiance. De plus, ma mère avait pour croyance que les Esprits de ceux que nous avons connus, aimés et vénérés, avaient la faculté de veiller sur nous, et même pouvaient se communiquer à nous ; mais comment pouvaient se produire ces communications ? C'était un mystère pour la mère aussi bien que pour la fille. Elle croyait que nos pensées et nos actions les plus sacrées nous étaient inspirées, avec la permission de Dieu, par des anges délégués, et que la persévérance dans la prière nous protégeait contre les mauvaises influences toujours prêtes à nous conseiller, ou même à nous faire faire ce qui est contraire à la loi de Dieu.

C'était et c'est du spiritualisme, du pur spiritualisme chrétien ! Eh bien, avec cette croyance que j'eus toute ma vie, avec cette foi que le surnaturel est quelquefois mis en œuvre comme le missionnaire du christianisme, je riais à ce qu'on appelait table tournante. Je n'avais jamais vu de manifestations spirituelles, mais cela ne m'empêchait pas de sourire à l'idée d'un Esprit envoyant un message au moyen de coups sur la table ; toute ma croyance dans la nuée de témoins ne put m'empêcher de juger absurde une telle voie de communications, et au lieu de faire des expériences, je riais. Je fis plus, je m'indignai. Je crois avoir dit que jusqu'alors j'avais cru en des présences au milieu de nous d'êtres surnaturels ; je croyais que, s'il était nécessaire, Dieu le Christ, pouvait permettre à un de ses nuages de témoins de communiquer avec moi, mais qu'y a-t-il de commun entre ceci et les frappements ? Je n'avais jamais réfléchi qu'aujourd'hui le monde est plein de saints Thomas qui ne veulent croire, si toutefois cela leur est possible, que sur le témoignage de leurs sens. De ce que je croyais dans les vérités de l'Évangile, je pensais que d'autres pouvaient m'imiter, sur les témoignages qui m'avaient suffi, et sur les miens. Je n'avais pas besoin de voir les blessures du Sauveur, je croyais en elles, c'était assez pour moi. Je ne songeais point à ces personnages roides et opiniâtres qui demandent, comme Thomas, un signe, et nous devons nous rappeler (ce que je ne fis pas) que le Maître ne lui refusa pas ce signe : loin de là ; il l'appela pour qu'il vînt examiner les marques de ses souffrances. Il ne voulut pas seulement que l'incrédule vint de lui-même, il passa chez lui pour qu'il les examinât.

Enfin, on obtint de nous une entrevue avec une jeune dame médium, une personne honorable à tous égards ; nous étions réunis au nombre de douze à quatorze autour d'une table à dîner : pendant que je me demandais comment il pouvait se faire que des gens d'éducation et d'intelligence acceptassent comme des témoignages de présences spirituelles des coups et des tapements, dans lesquels je ne croyais pas, sans raison pourtant, mon attention fut éveillée par la jeune dame, qui me dit qu'un Esprit présent désirait communiquer avec moi. Elle me dépeignit une personne, que je reconnus, et me donna un message qui ne pouvait être compris que de nous deux, l'Esprit qui le donnait et moi qui le recevais. Le fait me parut si positif et si concluant, qu'à ma constante croyance dans l'existence d'un tel pouvoir se joignit

immédiatement en moi la foi dans la médianimité, et que celle-ci était le réel intermédiaire entre ceux déjà partis et ceux encore emprisonnés dans leur enveloppe terrestre.

Ce fut pour moi la confirmation d'une vérité bénie, non seulement pour moi, mais pour les autres personnes présentes ; pour une surtout ce fut une triple bénédiction ; son passé avait été assombri par le doute en ce qui regardait la vie spirituelle, et il avait refusé de croire ce qu'il ne pouvait, comprendre ; la lumière de la raison, enveloppée d'une inquiétude constante, n'avait fait, pour ainsi dire, que l'obscurité plus visible. La foi pour lui était une lettre morte. Son cœur soupirait à la foi, mais, comme Thomas, il lui fallait un signe. Le premier signe lui fut accordé ce soir-là, et dès lors, cherchant invariablement ses aspirations dans le livre qui conduit à la vie éternelle, il marche en avant le cœur plein de joie.

Il n'y a que ceux dont l'âme s'est heurtée aux doutes et aux incertitudes d'un matérialisme triste et inquiet qui peuvent comprendre ce qu'il y a de doux dans cette assurance d'une existence postérieure, éclairée, corrigée et purifiée. On me demande souvent : A quoi bon le spiritualisme ? Je réponds invariablement, que son but est d'arrêter le développement du matérialisme. Personne, quelque sceptique qu'il soit, recevant, du monde spirituel, des messages dont on connaît la vérité, ne saurait douter d'une vie spirituelle, d'un avenir post mortem, de l'immortalité ! C'est la clef de voûte de la foi dans les saintes Écritures. On dit aujourd'hui par vingtaines, par centaines, et même par milliers, ce que j'ai dit aussi : « Pourquoi ne croit-on pas ? On a Moïse et les prophètes. » J'avais foi dans le témoignage de la Bible, mais ces milliers-là n'y croient pas ; ils veulent avoir un signe. Ne chercheront-ils pas ce signe et n'examineront-ils pas sa vérité ? Ne donneraient-ils pas volontiers tout ce qu'ils possèdent pour un signe qui prouve l'immortalité ? Ne désirent-ils pas des relations qui, sanctifiées par la prière, les reporteront (je l'ai vu souvent faire) à quelques passages de l'Évangile, qu'ils comprendront pour la première fois et qui leur deviendront ensuite sacrés ? Beaucoup de personnes acceptent le spiritualisme comme un fait, pendant que d'autres, plus timides, pensent honnêtement que le spiritualisme est dangereux. J'en ai certainement vu assez pour être convaincu que certains gens mondains sont suivis de leurs mauvais anges dans toutes les sociétés où ils vont ; et là le mal est inspiré plus sûrement que s'il était suggéré par ces silencieux murmures qui égarent si facilement. Vous les connaîtrez à leurs fruits. Nous savons que des Esprits menteurs s'efforcent de distiller leur poison dans les cœurs les plus purs. Soyez sûr qu'ils sont là autour du cercle réuni pour les manifestations, et qu'ils ne peuvent être renvoyés que par de ferventes prières ; tout chrétien sait du reste qu'il est perpétuellement assiégé par de tels Esprits.

Le spiritualisme, comme on sait, ouvre ses séances par des prières, et généralement, quoique non invariablement les termine, avec raison, par des remerciements. Je ne voudrais pas me joindre à un cercle où ces formalités seraient omises. Je pourrais citer bien des gens arrachés au borbier du matérialisme par des manifestations produites en présence de M. Home et de la jeune dame dont j'ai parlé plus haut. Le doute ridicule avec ses protestations ne saurait changer les faits. Il peut bien se faire cependant qu'il y ait des coins capables de produire une contrefaçon, et, sans aucun doute, le charlatanisme a pu s'insinuer dans maintes sociétés, d'où il a été chassé ensuite honteusement.

La médianimité est un mystère insondable : il ne nous est pas donné de comprendre pourquoi le pouvoir a été accordé à l'un plutôt qu'à l'autre. Nous avons les meilleures raisons de croire qu'il existe une variété de dons venant du même ESPRIT, parmi lesquels est le don de discernement des Esprits accordé à quelques-uns. Pourquoi aurions-nous la propriété de guérir, plutôt que celle des langues ou celle de la perception externe des Esprits ? C'est une de ces merveilles que nous comprendrons peut-être lorsque nous ne regarderons plus à travers un verre dépoli. Tout ce que je puis dire avec assez d'humilité, c'est que la médianimité n'est pas la seule chose qu'il m'est impossible de comprendre.

Mais je finis : je n'essayerai pas de donner une plus longue description des phénomènes que j'ai observés, des merveilles que j'ai vues, examinées et interrogées, et qui, après un tel examen, ne sauraient avoir d'autre but à mes yeux que celui que j'ai dit plus haut, c'est-à-dire la noble et sainte mission du spiritualisme.

Je n'ai pas eu la prétention de me poser en défenseur de ce dernier, et ce n'est pas dans ce but que j'ai cité la série des faits qui précèdent, pas plus que dans celui de prouver sa vérité. Je n'ai nul talent pour la discussion et la controverse ; il y en a d'autres qui en sont doués, et qui ne craindront pas de se faire les défenseurs de cette doctrine. Je crois que le spiritualisme a été sanctionné par Dieu, et en conséquence qu'il est dans un but excellent : je me contenterai donc, et puissé-je être imitée par ceux qui ont pu me lire, d'exprimer la conviction suivante : le spiritualisme est la vérité. »

CHAPITRE XIII

Conclusion

De Périgueux je revins en Angleterre, où depuis j'ai donné des séances, autant que mon temps et ma santé me le permettaient, pendant lesquelles pour la plupart se répétèrent les manifestations décrites dans les précédents chapitres. Cette année j'ai été plusieurs fois enlevé dans l'air, mais pas assez haut pour flotter au-dessus des têtes des personnes présentes. Bien des gens ont été témoins et ont pu se convaincre de manifestations qu'ils avaient d'abord jugées impossibles, et ont vu se renouveler et se fortifier en eux leur foi dans l'immortalité, alors que toutes les autres voies n'avaient pu réussir à les persuader. Je suis venu à Paris le 20 janvier 1863, pour passer quelques semaines chez mon ami le comte de K., et c'est pendant ce séjour en France que je fus fréquemment reçu par Leurs Majestés aux Tuileries ; mais il a été question suffisamment de ces faits pour que le lecteur ait pu s'en former une idée, et point n'est besoin de nouveaux détails. J'en ai mis sous les yeux du lecteur les principaux incidents : que les personnes dont l'esprit s'intéresse à un tel sujet les analysent et les jugent.

Il serait pénible pour moi que l'on me considérât comme responsable de faits qui se produisent par mon intermédiaire, et vis-à-vis desquels je suis, moralement et physiquement, d'une passivité complète, pût-on même admettre qu'il y eut quelque chose de repréhensible en eux. Mais comme ils sont parfaitement innocents, si ce n'est, peut-être, d'avoir irrité certains préjugés, et qu'au contraire ils ont une vraisemblance de bon ; comme ils sont indépendants de toute action quelconque de ma part, j'espère qu'avec les personnes loyales et éclairées je serai tenu pour ce que je suis, parfaitement innocent.

Qu'on se rappelle d'ailleurs que leur origine remonte à l'époque où je n'étais alors qu'un enfant dans mon berceau, et qu'ils se sont depuis, à quelques exceptions près, mêlés à ma vie quotidienne. Leur étendue comprend presque tous les phénomènes connus sous l'incorrecte dénomination de spiritualisme moderne. Je dis dénomination incorrecte, parce que pas un de ces faits n'est nouveau, parce qu'il n'en est pas un qui n'ait sa trace dans n'importe quelle époque dont l'histoire se soit occupée. La grande différence, cependant, consiste en ce que durant les deux derniers siècles un grand changement s'est opéré dans les croyances du monde, et que, par une sorte de réaction, les hommes ont renversé la foi qui les avait portés vers le surnaturel. Au-delà des deux derniers siècles, on ne considérait pas comme une preuve de sagesse l'incrédulité en de telles manifestations, ou en toute autre démonstration du monde extra-terrestre, mais au contraire de tels doutes étaient réprimandés comme étant mauvais et opposés aux Écritures.

Je suis néanmoins heureusement délivré de la nécessité de démontrer in extenso la prédominance des actions spirituelles et des phénomènes de cette nature, dans les âges passés du monde, par la publication de *l'Histoire du Merveilleux*, ouvrage savant et laborieux de William Howitt, et non encore traduit en français, auquel je renvoie mes lecteurs, pleinement convaincu que dans ces pages ils trouveront non seulement les faits, mais aussi les arguments nécessaires pour montrer que le spirituel n'a cessé de se manifester, et que rien ne s'est produit par rapport à moi qui n'ait été déjà fréquemment observé. J'ai la conviction que cet ouvrage sera lu partout avec avidité, de façon que l'ignorance présente sur le sujet puisse disparaître, et que l'esprit des hommes soit amené à sonder plus profondément cette grande question.

On voudra bien volontiers admettre que des faits tels que je les ai décrits sont de nature à jeter une grande lumière sur la science de la pneumatologie, si négligée jusqu'à ce jour, et que c'est en suivant les directions ouvertes par de tels faits que de nouvelles recherches doivent être

poussées dans les problèmes mystérieux de l'âme, ainsi que dans ses rapports avec le corps et les choses externes. Pour une telle étude, il n'est pas d'incidents, quelques infimes ou en apparence triviale qu'ils soient, que l'on puisse négliger.

Pour ce qui est des manifestations physiques, telles que le déplacement des meubles, les frappements, l'enlèvement dans l'air ou lévitation, et autres phénomènes semblables, il faut qu'elles soient examinées avec soin et leur utilité affirmée par le savant et le philosophe. Pour le moment, ces derniers ont déclaré à priori que de telles choses ne se sont jamais produites, qu'elles sont impossibles et absurdes ; pour cette raison seule, à défaut d'autres, on voudra bien admettre que lesdits phénomènes seraient de la plus haute utilité, puisqu'ils serviraient à rectifier de semblables idées sur les rapports existants entre les forces spirituelles et les choses du monde matériel. Il n'y a pas d'étude aussi précieuse pour les philosophes, que celle de ces faits, que des milliers d'individus connaissent aujourd'hui, mais que leur sagesse juge encore actuellement impossibles. N'est-elle pas radicalement défectueuse cette philosophie qui proclame l'impossibilité de choses qui se produisent néanmoins tous les jours ? Oui, le côté physique de ces phénomènes doit être étudié par des hommes de science expérimentale, dans le but d'agrandir leurs idées sur les forces de la matière ; et si le but vient à être atteint, ainsi qu'il l'a été dans nombre de cas, soit par le mouvement des tables, soit par les frappements, ou par l'ascension de corps dans l'air, éloignés de tout contact, alors on ne se plaindra plus de la trivialité de ces phénomènes. En vérité ils sont déjà si triviaux et de si maigre importance, que des savants tels que les Faraday et les Brewster sont sortis de leur sphère pour tonner contre leur impossibilité et octroyer les noms de dupes naïves à ceux qui ont publiquement déclaré ce qu'ils ont vu et entendu. La seule dénégation des faits par ces individus et par la masse du public montre qu'ils ne leur paraissent pas si triviaux, mais au contraire qu'ils sont souvent de la plus grande importance. Car, pourquoi seraient-ils niés par les hommes de science, s'ils ne contredisaient pas toutes leurs connaissances des lois de la nature, et, renversant la philosophie de leur existence, ne devenaient pas ainsi impossibles à leurs yeux, à moins qu'ils n'élargissent les limites actuelles de leurs connaissances et ne découvrent ces lois supérieures à la faveur desquelles les phénomènes de cette nature deviendront non seulement des faits, mais des faits fréquemment possibles ?

Sans doute il n'y a pas de révélation religieuse, à proprement parler, en de tels phénomènes, pas plus qu'il n'y en a dans le phénomène de la gravitation, de l'électricité et du magnétisme ; mais en est-il résulté, en ces derniers temps, que ces lois aient été répudiées ? A la fondation de la présente Société royale, des clameurs s'élevèrent du côté de la caste religieuse du jour contre la création d'une pareille société, sous prétexte qu'il était impie et blasphématoire de chercher à sonder ce qu'on appelait les mystères de Dieu ; on donna pour raison que le public avait déjà ses bibles, qu'il en connaissait assez, et ne devait pas chercher à en savoir davantage. Telle n'est pas cependant l'opinion générale aujourd'hui, et l'époque n'est pas éloignée, je l'espère, où la façon dont le public a accueilli cette question sera de nouveau produite pour prouver la grande vérité ; c'est à dire que toute notion doit être approfondie, et qu'en fait de science l'excès n'est pas à redouter. Dieu peut garder pour lui ses propres mystères, mais dans la sphère que nous pouvons atteindre, c'est notre droit et notre devoir de fouiller et de sonder, et de manifester le résultat comme une partie du fond général, appartenant à l'esprit humain. J'ai donc la ferme conviction que, dès que les sincères amis de la science auront découvert la possibilité de ces faits, ils seront, grâce à elle, entraînés vers des notions de lois supérieures, dont ils s'enlèvent aujourd'hui la perspective. Et qui sait si à la fin de leurs recherches ils n'auront pas obtenu une découverte plus grande que celle qui a illustré le nom de Newton, lui qui pourtant ne regarda pas comme un fait trivial la chute d'une pomme devant lui ?

Quant à l'autre partie de ces manifestations comprenant les phénomènes dits intelligents, la question qui en découle a une portée beaucoup plus large.

La première classe des manifestations peut tomber directement sous l'investigation de la science, mais, dès que nous touchons à la sphère des manifestations intellectuelles, nous sommes portés vers des recherches d'un autre genre. Nous ne sachons pas qu'il existe, en dehors de l'homme, un être doué d'une somme d'intelligence égale à celle qui est déployée dans la plupart de ces phénomènes, et nous sommes passivement amené à la conclusion qu'une telle intelligence est manifestée par des êtres humains, soit corporels, soit incorporels. On n'a pas encore trouvé que le magnétisme, ni l'électricité, ni les autres forces impondérables de la nature aient été susceptibles de productions intellectuelles, ni de converser ensemble ou de se mêler aux conversations d'autrui ; et, quoiqu'elles tiennent une large place dans les œuvres de la nature, et dans ce mélange qui constitue le corps de l'homme, il n'y a rien pourtant d'humain ni d'intelligent en elles, dans la véritable acception des mots.

Or, dès que nous nous rencontrons avec cette intelligence, nous sentons instinctivement que nous avons affaire à un homme soit dans la chair, soit hors la chair. Les prodiges de clairvoyance et de perception interne¹⁰ peuvent être invoqués pour la production de quelques-uns des phénomènes, mais il en est d'autres que le lecteur n'a sans doute pas manqué d'apprécier, qui en appellent infailliblement à une intelligence délivrée de son enveloppe corporelle. Cette intelligence s'avoue elle-même être un être humain, et donne des informations connues par elle seule. Elle dit qu'elle est un Esprit et qu'elle habite le monde spirituel. Il est vu comme tel, et il est reconnu pour être Celui d'une personne qui fut aimée sur terre. Il nous parle de choses qui se sont passées, de choses qui se produisent loin de nous, de choses qui sont à venir. Est-il possible que ce soient nous-mêmes qui, à notre insu, imaginions un tel pressentiment, et allions nous gratifier d'une fausse nouvelle ? Jusqu'à présent, une telle qualité, ou un tel pouvoir, n'ont pas été reconnus à l'esprit de l'homme, pas plus qu'à l'électricité et au magnétisme, celui de dire des vérités ou des mensonges. D'où cela vient-il alors ? Est-ce donc que la question relative à l'existence des Esprits et à leur pouvoir de communiquer avec l'homme est tellement neuve que nous devons l'ignorer ou en nier la possibilité ? Allons-nous être inévitablement obligés d'inventer quelque hypothèse naturelle pour expliquer de tels faits ? Et irons-nous, chrétiens que nous sommes, dire comme sir Davis Brewster : *Les Esprits sont la dernière chose dans laquelle je donnerai ?* Je remercie Dieu d'avoir reçu d'autres principes, et à l'appui de ma croyance, j'invoque le témoignage de la Bible, des livres spirituels, des autorités de la foi, et la croyance de tous les âges et de toutes les Églises. Affirmons donc, une fois pour toutes, qu'il y a des Esprits et un monde spirituel, examinons les arguments que leur opposent les hommes de la science, en leur refusant toute faculté de communiquer avec le monde terrestre.

Il serait, en vérité, bien difficile de comprendre par quels moyens possibles un Esprit pourrait arriver à convaincre certains gens de sa présence. « Supposons, s'écrie le Rév. W. Beecher, un Esprit quelconque, celui de la femme d'Oberlin, par exemple, à qui il est permis de converser avec son mari ; non pas dans le but d'établir une révélation nouvelle, ni de faire preuve d'un pouvoir divin, mais simplement pour exercer une certaine puissance en rapport avec sa nature incorporelle, pour son édification propre et celle de son mari. Comment arrivera-t-elle à cela, en présence des théories pneumatiques ? Elle lui parle, remue ses meubles, touche ses habits, sa personne : action automatique, se dit-il, de quelque intelligence en rapport avec la localité. Elle se met ensuite à chanter, joue de la guitare ou du piano, prend un crayon et trace quelques lignes, et il voit, lui, le crayon dans l'espace imiter l'autographe de sa femme : action automatique encore, se dit-il. Elle lui montre une main vaporeuse, même, une lumineuse forme ; lui sourit et lui parle comme lorsqu'elle était sur terre : c'est une illusion d'optique, une hallucination, quelque particule exhalée de son corps qui, tombée dans son cerveau, à lui extraordinairement sensitif, a soudainement créé une vision *ad hoc*. Elle communique des faits passés, présents et futurs qu'il ignore pour la plupart : c'est là de la

¹⁰ Si toutefois nous considérons ces facultés inhérentes à l'existence et indépendantes de tout rapport spirituel.

clairvoyance ou du sensing cérébral. Hélas ! Que peut-elle faire de plus ? Il faut qu'elle se retire honteusement, en se plaignant qu'il est devenu si scientifique, que toute communication avec lui est impossible. »

Il est donc bien difficile de faire admettre par certains cerveaux telle ou telle preuve, par la raison qu'ils n'offrent à celle-ci aucun passage pour pénétrer ; mais les preuves que j'ai données dans mon livre de l'existence des Esprits, et de leur faculté de communiquer avec nous, sont assurément d'une nature à leur être de quelque utilité.

Il est également digne de remarque que de telles personnes, pour être conséquentes, doivent, à l'exemple d'un trop grand nombre, appliquer à des faits analogues dans le passé les mêmes arguments dont ils combattent ceux d'aujourd'hui. Sur ce point des plus importants, le Rév. W. Beecher dit avec raison : « Quelles que soient les lois physiologiques à l'aide desquelles on ait expliqué ces phénomènes à toutes les époques, elles doivent, en fin de compte, se rencontrer d'un bout à l'autre de la Bible, où elles ont à expliquer les phénomènes de l'âme et du corps dans leur rapport mutuel, action et réaction. Une grande partie de la Bible, ses prophéties, ses extases, ses visions, ses léthargies, ses théophanies et angélophanies, sont plus ou moins imbues de particularités magiques. La physiologie, l'anthropologie de la Bible est hautement magique, et c'est comme telle qu'elle doit être étudiée. C'est également à ce point de vue qu'on la verra s'harmoniser avec les principes généraux de l'expérience humaine, par rapport à notre sujet et de tous les âges. Si on adopte, partout ailleurs, excepté dans la Bible, une théorie qui exclue l'intervention spirituelle *in toto*, et ne cherche la loi des choses que dans le domaine physique, alors le frein moral de la Bible ne sera plus qu'une barrière en carton. Une telle théorie fera table rase de ce livre et de son autorité, et l'inspiration en sera annihilée. D'un autre côté, si la théorie de l'intervention spirituelle est acceptée dans la Bible, elle ne saurait s'arrêter là, et faire table rase des superstitions populaires, comme on les nomme, mais, séparant l'élément réel qui fait leur base, poser en première ligne sa dominante suprématie. »

C'est d'après de tels principes, au milieu de tant d'autres, que j'ai déjà avancé le fait que ces manifestations ont une tendance religieuse et qu'elles ont en ceci une portée des plus sérieuses. Je ne réclame pas pour elles le caractère d'une révélation nouvelle, j'insiste seulement sur ce qu'elles ne sont de nos jours que la répétition de quelques-uns des phénomènes appartenant à une révélation ancienne. De plus, ce n'est pas une chose de peu d'importance que de pouvoir convaincre tant de gens, à qui manquent les connaissances et la conviction, de l'immortalité de l'âme, de son immédiate et subséquente existence dans le monde spirituel, et de son pouvoir de communion et de communication avec ceux laissés derrière elle. Ce ne sont pas là de nouvelles doctrines, ce sont de vieux faits, et quoi que nous puissent dire les Esprits, nous devons le juger comme nous jugeons les autres choses de la vie, par leur propre évidence intrinsèque, et non pas compter sur l'infaillibilité de leurs actes, simplement à cause de leur origine spirituelle. Supposons, par exemple, qu'un des sceptiques du jour aille grossir le nombre des habitants du monde externe, et que, soit par la voie de la vision, soit par une des nombreuses voies que j'ai décrites précédemment, il vienne me dire qu'il n'y a pas de lois spirituelles, ni de monde spirituel, ni d'êtres spirituels, que les phénomènes manifestés en ma présence durant ma vie ne se sont jamais produits, qu'ils ne se sont jamais manifestés avec personne et qu'ils sont d'une ultra impossibilité, dois-je croire en ces paroles, simplement parce qu'elles ont une origine spirituelle ? Assurément non, par la raison que ce serait opposé à ce que j'ai appris et éprouvé moi-même, ainsi qu'un grand nombre d'autres, dans les temps antiques et modernes. Je verrai au contraire, dans le fait même de sa venue et de sa déclaration fautive, un objet de la plus haute importance pour la vérité religieuse, relatif à un point qui de tous les autres, en cette époque matérialiste, exige le plus de certitude et de confirmation.

En conséquence, le fait d'une communication vraie ou fautive, venant du monde externe, constitue un principe dont on peut déduire des conclusions inappréciables. La communion

réelle et intime des saints peut être difficile à réaliser, à cause de notre indignité même par rapport à elle ; mais ce n'est pas une raison pour nous de livrer au scepticisme le monde spirituel, et de nier la possibilité d'un des dogmes les plus glorieux et les plus constants de la chrétienté.

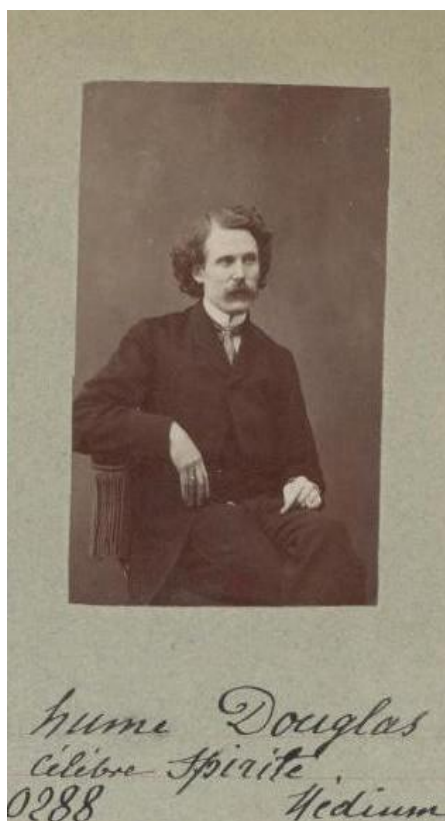


Table des matières

CHAPITRE I.....	2
Mon enfance – Je deviens un médium	2
CHAPITRE II	8
Devant le monde	8
CHAPITRE III.....	22
Nouvelles manifestations en Amérique.....	22
CHAPITRE IV.....	32
En Angleterre	32
CHAPITRE V	46
A Florence, Naples, Rome et Paris	46
CHAPITRE VI.....	56
En Amérique – La presse	56
CHAPITRE VII.....	62
1857 à 1858 – France, Italie et Russie – Mariage	62
CHAPITRE VIII.....	69
Russie, Paris et Angleterre	69
CHAPITRE IX.....	82
Le Cornhill et nouveaux rapports.....	82
CHAPITRE X.....	89
Salut miraculeux – France et Angleterre.....	89
CHAPITRE XI.....	102
Un journal et une lettre.....	102
CHAPITRE XII.....	114
In memoriam.....	114
CHAPITRE XIII	123
Conclusion	123